LA VALLÉE DES BRONTOSAURES

HENRI VERNES

UNE AVENTURE DE

BOB MORANE



marabout junior

LA COLLECTION JEUNE POUR TOUS LES AGES

HENRI VERNES

BOB MORANE
LA VALLÉE DES BRONTOSAURES



MARABOUT

Au Docteur Bernard Heuvelmans,
ce grand pisteur de « Bêtes Ignorées »,
en gage d'amitié.
H. V.

Chapitre I

La nuit était tombée sur la rivière N'Golo et la grande roue à aubes du steamer brassait des mètres cubes d'eau boueuse. Sur chaque rive, la forêt équatoriale retentissait de ses mille bruits coutumiers, cris d'animaux faisant songer à des grincements de scies, des fanfares de trompettes, des battements de fer contre fer, des rires de déments avec, tout en haut de cette gamme barbare, des plaintes de flûtes enrouées.

À l'arrière du bateau, l'homme accoudé à la lisse semblait écouter cette rumeur de jungle avec ravissement. À vrai dire, ce n'était guère la première fois qu'il l'entendait, il s'en fallait de beaucoup, mais chaque fois cependant, il y trouvait un plaisir renouvelé, un peu comme un ivrogne ne cesse de trouver sa joie dans l'alcool.

L'homme redressa sa haute taille et la lumière de la lune éclaira en plein son visage bronzé et dur, aux pommettes saillantes, au menton volontaire et au front surmonté de cheveux drus et noirs, taillés en brosse. Un léger sourire retroussa sa lèvre supérieure. « Allons, songea-t-il, je ne serai jamais qu'un civilisé manqué. Peut-être ai-je le complexe de Tarzan et va-t-on un jour me retrouver en pleine jungle, vêtu d'une peau de bête et en train, du haut de mon arbre, de faire des grimaces aux voyageurs de passage… »

Cela faisait près d'un mois maintenant qu'il avait quitté Paris à destination du Centre-Afrique et, le lendemain, il arriverait à Walobo, ce poste avancé de la civilisation au cœur même de la forêt primitive. Walobo, où l'attendait son ami Allan Wood, le chasseur de fauves, sorte de jeune Trader Horn, mordu lui aussi par la sauvagerie africaine, mais au point de s'y être fixé définitivement, comme l'avait fait son père avant lui en compagnie de ses fusils et de ses chiens, pour y attendre les riches touristes désireux de connaître, sans courir trop de risques bien sûr, les émotions de la chasse aux grands fauves.

L'homme aux cheveux en brosse se rendait à Walobo pour goûter lui-même à ces émotions mais, au lieu de se servir d'une carabine, il comptait faire usage d'une simple caméra munie d'un téléobjectif.

Jadis, il avait lui-même tué, attendu que la bête furieuse fût à quelques mètres seulement pour presser la détente, mais rapidement il n'avait plus trouvé dans cet exploit barbare, ce meurtre gratuit, qu'une fugitive allégresse, suivie d'un goût de cendres. Avec une caméra au contraire, il fallait attendre que l'animal s'encadre dans le viseur jusqu'à l'occuper tout entier, déclencher aussitôt et sauter de côté pour éviter la charge fatale. Cela n'allait pas sans risques, évidemment, mais, cette fois, le moment critique était à jamais fixé par l'image et le plaisir demeurait, sans amertume…

Là-bas, un bruit venu de derrière l'angle des cabines détourna l'attention de l'homme. Un bruit de voix, accompagné d'un bruit de lutte. Pourtant, l'homme ne broncha pas. Il connaissait la faune d'individus suspects, mi-trafiquants, mi-criminels, hantant ce genre de steamers où l'on avait plus de chances de recevoir un coup de couteau qu'une bonne parole, surtout quand on se trouvait sur le pont arrière. « Quelque querelle de joueurs de poker ou d'ivrognes, songea-t-il. À moins qu'il ne s'agisse de trafiquants d'ivoire occupés à solder leur dernière affaire… »

Soudain, un cri de femme s'éleva. Cette fois, l'homme sursauta et, d'un pas rapide, se dirigea vers l'endroit d'où venait l'appel. Là, une femme, une jeune fille plutôt, se trouvait aux prises avec un individu qui, s'il fallait en croire les apparences, tentait de la voler. Déjà, l'homme aux cheveux en brosse intervenait avec vigueur. De la main gauche, il saisit l'agresseur à l'épaule et le fit pivoter, pour aussitôt le frapper du poing droit. Touché à la pointe du menton, l'individu trébucha et alla s'affaler contre la cloison des cabines, où il demeura assis sur les talons. Pourtant, il ne fut pas long à récupérer. Le claquement sec d'un couteau automatique qu'on ouvre se fit entendre, un éclair d'acier brilla et, déjà, l'agresseur bondissait avec la soudaineté d'un diable hors de sa boîte à surprise.

L'homme aux cheveux en brosse s'effaça pour éviter la lame pointée vers sa poitrine. Il entendit nettement le crissement de l'acier glissant contre la manche de sa veste de grosse toile, mais déjà il avait saisi le bras de son adversaire et le frappait violemment contre la lisse. L'autre poussa un cri de douleur et lâcha le couteau, qui tomba dans le fleuve. Aussitôt, une lutte sauvage s'engagea entre les deux antagonistes, une lutte dans laquelle l'homme aux cheveux

en brosse, plus vigoureux et rompu à toutes les ficelles du combat corps à corps, ne tarda pas à prendre l'avantage. Finalement, comprenant qu'il ne possédait aucune chance de vaincre, l'agresseur tourna les talons et, d'une brusque détente, bondit par-dessus la rambarde. L'homme aux cheveux en brosse entendit le « plouf ! » sourd de son corps qui touchait l'eau. « Les crocodiles ! » pensa-t-il. Déjà, plusieurs sillages sinistres traçaient de longues lignes argentées sur la surface noire du fleuve. Pourtant, le fuyard était excellent nageur, et il atteignit la berge sans encombre. Aussitôt, il se perdit parmi les feuillages. L'homme aux cheveux en brosse sourit doucement et haussa les épaules.

— Bah, murmura-t-il, qu'il aille se faire pendre ailleurs. Les individus de ce genre trouvent toujours leur châtiment. Si ce n'est pas par les crocodiles, ce sera d'une autre façon…

Il se tourna vers la jeune fille, qui avait assisté avec effroi à la lutte.

— Mon nom est Bob Morane, dit-il en anglais. Si je puis vous être utile en quoi que ce soit…

Tout en parlant, il la détaillait, admirant les beaux cheveux dorés sur lesquels les rayons de la lune jetaient de brefs reflets d'argent, le visage à l'ovale étroit et pur où les yeux, dont il ne parvenait pas à discerner la couleur, mettaient deux grandes taches d'ombre.

— Je m'appelle Leni Hetzel, disait la jeune fille. Je vous suis reconnaissante d'être venu à mon secours…

Elle parlait l'anglais avec un léger accent étranger. « Sans doute est-elle allemande, ou autrichienne, pensa Morane. Son nom le dit assez, d'ailleurs… » Mais la jeune fille avait continué à parler.

— On pourrait assassiner quelqu'un à bord de ce bateau sans que personne ne daigne intervenir.

Bob haussa les épaules.

— C'est le pays qui veut ça, dit-il. Ici, la vie humaine compte pour bien peu de chose.

Il tendit le menton vers la berge où avait pris pied le fuyard, pour demander :

— Que vous voulait cet homme ?

Leni Hetzel eut un mouvement de tête par lequel elle manifestait son ignorance.

— Je n'en ai pas la moindre idée, dit-elle. Cet individu a tenté de fouiller mes poches. Sans doute en voulait-il à mon argent. Par bonheur, celui-ci est en sécurité. D'ailleurs, il se compose en grande partie de travellers-chèques…

À ce moment, Morane aperçut un morceau de papier, plié en quatre, qui traînait sur le pont, à quelques centimètres à peine de son propre pied. Il se baissa et le ramassa.

— Cela vous appartiendrait-il, par hasard ? interrogea-t-il.

La jeune fille prit le papier, le déplia et, se tournant dans la lumière de la lune, y jeta un rapide coup d'œil. Aussitôt, elle eut une exclamation.

— La copie du document !…

Elle porta la main à la poche-poitrine de sa veste.

— Je l'avais rangée ici, dit-elle. Ma poche s'est ouverte et la copie sera tombée au cours de la lutte…

Elle replaça le papier dans sa poche et referma celle-ci. Entre la jeune fille et Morane il y eut un long moment de silence, puis le Français demanda, d'une voix qu'il s'efforçait de rendre indifférente :

— Ne serait-ce pas à ce… document que votre agresseur en aurait eu, par hasard ?

Leni Hetzel parut interloquée, puis elle éclata d'un petit rire cristallin.

— Je sais ce que vous pensez, Monsieur Morane, dit-elle. Rassurez-vous, le document en question ne renseigne pas l'emplacement d'un trésor. Si mon agresseur avait été un paléontologiste, peut-être aurait-il pu être intéressé…

Cette fois, ce fut au tour de Morane de se sentir interloqué.

— Un paléontologiste, dit-il. Je ne vous comprends pas…

À nouveau, le rire clair de Leni Hetzel retentit.

— Peut-être commencerez-vous à comprendre quand vous saurez que je suis la fille du célèbre docteur Karl Hetzel…

Bob fronça les sourcils. Il se souvenait avoir lu, un an plus tôt, un article de presse concernant la mort d'un paléontologiste portant ce nom.

— Karl Hetzel, fit-il. Seriez-vous la fille de ce savant qui, peu avant la dernière guerre, a découvert, ici en Afrique, les ossements

fossiles du plus grand de tous les reptiles connus, le… ? Du diable si je me souviens de son nom…

— Le brachyosaure, voulez-vous dire, Monsieur Morane ?… Vous ne vous trompez pas. Avant la découverte, faite par mon père, en 1938, ici même, en Centre-Afrique, le brachyosaure était considéré comme animal ayant vécu uniquement en Amérique. Quand mon père eut trouvé ses ossements en Afrique, il apporta en même temps un élément nouveau permettant de considérer la répartition des espèces animales à l'époque secondaire sous un jour entièrement neuf…

Morane hocha la tête.

— Si je me souviens bien, dit-il, d'après l'article que j'ai lu lors de la mort de votre père, celui-ci aurait été soupçonné de tromperie. Selon certains paléontologistes de renom, il aurait fait transporter secrètement des ossements de brachyosaure en Centre-Afrique, pour les y redécouvrir ensuite.

Une légère ombre passa sur le clair visage de la jeune Autrichienne.

— C'est ce qui a été dit en effet, fit-elle d'une voix sourde. Comme si l'on trouvait des os de brachyosaure chez le premier boucher venu… Pourtant, le mal était fait et, à l'heure actuelle, mon père est encore considéré par beaucoup comme un faussaire. C'est pour cette raison que je suis ici. Pour réhabiliter sa mémoire…

— Si je comprends bien, glissa Morane, vous voulez retrouver, vous aussi, des ossements de brachyosaure, et cela dans le seul but de prouver la bonne foi de votre père…

Leni Hetzel opina doucement de la tête.

— C'est quelque chose comme cela, en effet, Monsieur Morane, dit-elle. Pourtant, toute l'affaire n'est pas aussi simple. Mais montons sur le pont supérieur. Là, nous serons plus à l'aise pour parler. Croyez-moi, cette histoire ressemble fort à un roman d'aventures, et je suis certaine qu'elle vous intéressera…

En lui-même, Bob Morane trouvait que ce temps futur sur le verbe « intéresser » n'était guère de mise. Cette histoire ne l'intéresserait pas : elle l'intéressait déjà…

*

* *

Leni Hetzel et Bob Morane se trouvaient allongés à présent dans des transatlantiques, sur le pont supérieur. La nuit était chaude et l'air semblait avoir la consistance du goudron. Une grande chauve-souris s'était accrochée à la moustiquaire entourant le promenoir des premières classes et battait follement des ailes, à la façon d'un insecte collé à du papier tue-mouches.

— En 1938, commença la jeune Autrichienne, comme mon père s'en revenait à Walobo après avoir exhumé les ossements de brachyosaure qui devaient le rendre célèbre, il trouva dans la savane un squelette humain parfaitement nettoyé par les vautours. Non loin de ce squelette, il découvrit également une vieille veste de chasse, à demi dévorée par les termites et contenant encore des papiers d'identité, en fort mauvais état, établis au nom de Sam Cutter, et un petit carnet à couverture de toile dont la plupart des pages avaient, elles aussi, servi à corser le menu quotidien des termites. Ce fut dans ce carnet que mon père déchiffra le récit en question…

La jeune fille tira de la poche-poitrine de son vêtement le papier qui, tout à l'heure, avait intrigué Morane, le déplia et le tendit à son interlocuteur en disant :

— Lisez ceci…

À la lueur du lampadaire électrique éclairant le pont, Bob put lire aisément le texte, tapé à la machine, qui lui était soumis :

« … Après avoir contourné le territoire des redoutables Balébélés, mes hommes et moi nous sommes dirigés vers le nord, à partir de la première chute de la rivière Sangrâh. Au bout de six nouvelles journées de marche, nous avons alors atteint une large vallée désertique dont le fond, à notre grande stupéfaction, se révéla couvert de squelettes gigantesques. Tout d'abord, je crus avoir découvert ce légendaire cimetière des éléphants, dont parlent les vieux récits de chasse. Pourtant, après être descendu dans ladite vallée, il me fallut me détromper. Les ossements en question n'appartenaient pas à des éléphants. C'étaient, pour la plupart, des restes fossilisés de brontosaures, parmi lesquels je pus néanmoins

identifier quelques squelettes de stégosaures et de tyrannosaures. Il s'agissait donc là d'un gigantesque ossuaire antédiluvien, qui ferait la fortune des plus grands musées mondiaux.

« C'est au fond de cette vallée, que je baptisai aussitôt du nom de « Vallée des Brontosaures », que nous découvrîmes l'entrée d'un étroit défilé… »

À cet endroit, le récit s'interrompait, et le transcripteur avait noté, entre parenthèses : « Plusieurs pages ont été dévorées par les termites ». Plus loin cependant, le texte reprenait :

« Depuis deux jours, je suis seul avec Cutter. Les porteurs nous ont abandonnés, effrayés par une bête mystérieuse, qu'ils appellent « Chipekwe » et qui, selon eux, serait un énorme et féroce lézard à tête de crocodile. Mais cet animal, peut-être mythique, ne nous épouvante guère, Cutter et moi. Ce que nous craignons, ce sont les Hommes-Léopards. Voilà une semaine qu'ils nous traquent, dans l'intention évidente de nous sacrifier à leurs totems…

(Ici, nouvelles déprédations des termites.)

« … j'ai interdit à Cutter d'emporter quoi que ce soit avec lui. Ce qu'il nous faut avant tout, c'est sauver nos vies. Le reste viendra plus tard. Nous allons tenter de regagner Walobo par nos propres moyens. Que le Ciel nous vienne en aide et nous permette d'échapper aux Hommes-Léopards et aux multiples dangers qui ne manqueront pas de se dresser sur notre route… »

Cette fois, le récit prenait fin définitivement. Morane replia le papier et le rendit à Leni Hetzel.

— Ceci me paraît en effet fort passionnant, fit-il, et je serais heureux de connaître la suite, s'il y en a une…

— Il y en a une, Monsieur Morane. De retour à Walobo, mon père apprit que ce Sam Cutter était parti, six mois auparavant, en compagnie d'un géologue américain, Lewis Porker, vers les jungles mal connues de l'est. Quatre mois plus tard, il était revenu, seul, en déclarant que Porker avait été tué par les Hommes-Léopards révoltés. Mais presque aussitôt, Cutter était reparti, toujours seul, en déclarant que, quand il reviendrait, s'il revenait, il serait riche…

Une fois de plus, Leni Hetzel s'arrêta de parler. Morane eut une moue dubitative.

— Je me demande ce que ce Sam Cutter pouvait retourner chercher dans la jungle, au risque d'y laisser sa vie, comme c'est arrivé d'ailleurs. Selon toute évidence, le récit que je viens de lire a été rédigé par Lewis Porker, le géologue, et Cutter se sera emparé du carnet après la mort de l'Américain. Cependant, cela ne nous dit toujours pas ce qu'il allait chercher de si précieux…

— Peut-être les ossements de brontosaures et autres dinosauriens gisant dans la vallée perdue, supposa Leni. En les revendant à des instituts scientifiques, il pouvait en tirer pas mal d'argent…

— Bien sûr, coupa Bob, et Cutter comptait ramener ces ossements sur ses épaules, sans doute… N'oubliez pas, Miss Hetzel, qu'il était reparti seul…

La jeune fille sourit et secoua la tête avec indifférence.

— Je ne l'oublie pas, Monsieur Morane, fit-elle d'une voix douce. Mais de toute façon, ce que Cutter allait chercher m'indiffère. Ce que je veux retrouver, c'est cette Vallée des Brontosaures et, en même temps, laver la mémoire de mon père.

— Que voulez-vous dire ? Comment pourriez-vous laver la mémoire de votre père en retrouvant la Vallée des Brontosaures ?

— Souvenez-vous, Monsieur Morane, que, dans son récit, Lewis Porker affirme que la vallée, en plus de nombreux ossements de brontosaures, contenait des squelettes de stégosaures et de tyrannosaures. Or, ces deux derniers dinosauriens sont considérés eux aussi comme ayant habité exclusivement le continent américain…

— Je comprends, fit Bob à son tour. Si vous réussissez à ramener un crâne de tyrannosaure ou de stégosaure, vous aurez fait la preuve que votre père n'était pas un menteur. Si l'on peut en effet découvrir des restes de ces deux sauriens en Afrique, il n'y a aucune raison pour que l'on ne puisse également y découvrir des restes de brachyosaure. Est-ce bien raisonné ?

Leni Hetzel secoua la tête affirmativement et, à nouveau, un sourire lumineux éclaira son fin visage.

— C'est parfaitement raisonné, en effet, Monsieur Morane, dit-elle. Après avoir été traité de faussaire par un grand nombre de ses confrères, mon père a voulu regagner le Centre-Afrique pour

retrouver cette Vallée des Brontosaures dont parle le récit de Lewis Porker. Malheureusement, la guerre est survenue et, à la fin de celle-ci, après avoir passé plusieurs années dans un camp de concentration, mon pauvre père ne se trouvait plus en état de tenter la moindre expédition nécessitant un effort physique quelconque. Sur son lit de mort, il m'a demandé de partir à sa place pour la Vallée des Brontosaures. Voilà pourquoi je suis ici…

Bob Morane demeura un long moment sans parler. Il se sentait saisi de sympathie, et aussi de respect, pour cette jeune fille d'apparence si frêle et qui, pourtant, n'hésitait guère, dans le seul but de respecter la dernière volonté d'un mourant, à se lancer dans une aventure dangereuse devant laquelle beaucoup d'hommes, parmi les plus audacieux, auraient sans doute reculé.

— Vous êtes brave et courageuse, Miss Hetzel, dit enfin Bob. Pourtant, vous ne devez pas ignorer qu'une expédition comme celle que vous désirez entreprendre nécessitera une mise de fonds assez importante. Il vous faudra acheter du matériel, recruter des porteurs et, surtout, vous assurer les services d'un guide expérimenté… et désintéressé.

— Je n'ignore rien de tout cela, en effet. Mon père, en mourant, m'a laissée à l'abri du besoin, et je puis disposer de mon héritage à ma guise. Quant au guide désintéressé dont vous parlez, on m'a recommandé un certain Allan Wood, de Walobo…

— Je connais Allan Wood, fit Bob. C'est un de mes bons amis, et je me rends d'ailleurs chez lui en ce moment. Je puis vous garantir son honnêteté et sa grande connaissance de la jungle et de ses habitants. Mais voudra-t-il vous accompagner ? Tout est là… Je ne sais si vous avez lu les journaux, ces derniers temps. Les Aniotos ou Hommes-Léopards, font à nouveau parler d'eux. Wood est courageux, et même téméraire, mais il n'est pas fou. Si les Aniotos sont réellement trop menaçants, il refusera de vous accompagner…

La jeune Autrichienne haussa les épaules.

— Bah ! dit-elle, si votre ami refuse de me louer ses services, je trouverai bien un autre guide ! On m'a parlé d'un certain Peter Bald, qui habite lui aussi Walobo. Peut-être accepterait-il, lui, de m'accompagner. Il suffirait que les Hommes-Léopards continuent à semer la terreur pendant des années, comme cela s'est déjà vu,

pour que, pendant tout ce temps, mon père continue à passer pour un faussaire et un menteur… Voyez-vous, Monsieur Morane, j'ai décidé de gagner sans retard cette Vallée des Brontosaures, et rien ne pourra me faire reculer.

Bob étendit ses longues jambes devant lui et ferma les yeux. Il admirait toujours davantage le courage de Leni Hetzel, et il fit des vœux pour que, le lendemain, à Walobo, son ami Allan Wood acceptât de l'accompagner, même si cela devait contrecarrer ses propres desseins de chasseur d'images…

Chapitre II

Walobo n'avait rien d'une ville au sens européen du mot. C'était un assemblage disparate de maisons en bois, groupées au bord du fleuve. Quelques comptoirs et factoreries où l'on vendait de tout, depuis le matériel de prospecteur jusqu'au chewing-gum made in U.S.A., en passant par les armes et les « curios » destinés à appâter les rares touristes ; quelques bungalows aussi, maisons de trafiquants et de chasseurs ; et, tout autour, les huttes aux murs de boue et aux toits de chaume du village indigène.

C'était à l'aube que le steamer était venu s'amarrer au wharf de planches permettant d'accéder à la berge, et déjà celle-ci grouillait de monde. Porteurs noirs prêts à décharger la cargaison, femmes drapées dans des cotonnades de couleurs vives et portant leurs enfants attachés sur le dos, à la mode indigène, quelques Blancs aussi, venus là pour surveiller leurs chargements ou attendre quelque ami.

Tout de suite, Bob Morane visa ce grand diable maigre, au visage de vieux cuir qui, chaussé de bottes lacées, vêtu de toile kaki et coiffé d'un vieux feutre verdi par le soleil et les pluies, inspectait avec insistance le pont du bateau, à la recherche semblait-il de quelque figure familière.

— Hello, Al ! cria Morane en tentant de dominer le brouhaha de l'arrivée.

Allan Wood releva la tête et regarda dans la direction d'où venait l'appel. Aussitôt, son visage s'éclaira et, abandonnant pour un bref instant son flegme britannique, il se mit à crier à son tour :

— Bob ! Ce vieux Bob !

Quelques instants plus tard, une accolade furieuse réunissait les deux amis. Lorsque cette manifestation d'amitié eut pris fin, Bob Morane se tourna vers Leni Hetzel, descendue du bateau derrière lui.

— Voici Allan Wood, dont nous avons parlé hier soir, dit-il. Al, je te présente Miss Leni Hetzel qui, comme moi, mais pour des motifs différents, est venue à Walobo tout exprès pour te voir…

Le chasseur et la jeune Autrichienne échangèrent une chaleureuse poignée de main.

— Allons chez moi ! fit Wood au bout d'un moment. Nous y serons à l'aise pour parler… M'Booli s'occupera de vos bagages.

Il se tourna vers un grand Noir aux muscles d'Hercule Farnèse, qui se tenait légèrement à l'écart, et lui lança un ordre. M'Booli sourit de toutes ses dents limées en pointe et secoua la tête affirmativement.

— M'Booli fera le nécessaire, Bwana, dit-il simplement.

Déjà, bousculant les autres indigènes, le Noir s'élançait le long du gangway et prenait pied sur le pont du steamer. Quelques secondes plus tard, il reparaissait avec une énorme malle sur chacune de ses épaules. Leni se mit à rire doucement.

— Vous devez vous sentir en sécurité avec un pareil cerbère à vos côtés, Monsieur Wood, fit-elle.

L'Anglais hocha la tête.

— M'Booli m'est tout dévoué en effet, dit-il. C'est un authentique Balébélé, et rien ne l'effraie, sauf Juju bien sûr, comme tout le monde ici. Le père de M'Booli était déjà au service de mon père, et lui-même a continué à me servir. Un jour, mon fusil s'étant enrayé, M'Booli n'a pas hésité à attaquer un lion à la hache, pour me défendre, et il en a triomphé…

Leni Hetzel, Allan Wood et Bob Morane s'étaient mis en marche le long de la rive du fleuve, en direction du bungalow de l'Anglais. Au bout d'un moment, la jeune fille prit la parole.

— Quitte à paraître ignorante, je voudrais savoir ce que vous entendez par Juju, Monsieur Wood…

Une expression de soudaine gravité se peignit sur les traits du jeune chasseur.

— C'est difficile à expliquer, dit-il. Juju est le totem des totems. C'est le maître magicien de la jungle, plus puissant que Maou lui-même, la déité supérieure, car Maou n'a pas de contacts avec les hommes, tandis que Juju, lui, régit leurs destinées. C'est lui l'esprit de la forêt et de la tempête. Quand les sorciers l'invoquent, les tam-tams se mettent à battre aussitôt et les tribus de la forêt entrent en transes, prêtes au carnage. Juju, c'est toute la sorcellerie incarnée. Un homme meurt-il d'une maladie mystérieuse, c'est Juju. Un

léopard ou un lion tue-t-il sans qu'on parvienne à le tuer à son tour, c'est encore Juju. En un mot, Juju c'est toute la vieille Afrique, avec ses légendes, ses terreurs ancestrales, ses monstres humains qui errent la nuit pour tuer ; la vieille Afrique avec ses festins de chair humaine, ses terribles épidémies et ses famines…

— Mon Dieu ! comme vous en parlez ! s'exclama la jeune fille. On dirait que vous-même croyez à ce Juju, Monsieur Wood…

— Bien sûr, j'y crois. Chaque jour, depuis mon enfance, j'ai eu des preuves de son existence. Tenez, ces Hommes-Léopards qui refont parler d'eux ces temps-ci, c'est Juju qui les commande…

Leni haussa les épaules.

— Bien sûr, dit-elle, vos Hommes-Léopards croient en Juju, mais ce n'est pas une raison pour qu'il existe…

— Justement, Miss Hetzel, c'est là une raison suffisante. Toute chose imaginée par l'esprit humain a, par le fait même, une possibilité d'existence. Juju, c'est le Grand Pan des anciens, et personne n'a jamais nié l'existence des arbres, de la terre, des fleuves et des vents. Peut-être direz-vous qu'à force de vivre en Afrique, je suis devenu aussi superstitieux que les noirs. Pourtant, n'oubliez pas les paroles mises par Shakespeare dans la bouche d'Hamlet : « Il y a plus de choses sur la terre et dans le ciel, Oratio, que n'en imagine ta philosophie… »

— Entendre citer Shakespeare ici, à Walobo, en pleine forêt africaine, n'est-ce pas étrange ? remarqua la jeune fille.

À ce moment, Bob Morane, qui ne s'était pas mêlé jusqu'alors à la conversation, dit d'une voix sarcastique :

— Attendez que notre ami Al se soit mis à vous réciter du Shelley ou du Kipling, alors, vous ne vous étonnerez plus. C'est un poète qui s'ignore, notre ami Al…

Les deux hommes et la jeune fille étaient parvenus devant un vaste bungalow autour duquel on avait aménagé une large terrasse à colonnades de bambou. Allan Wood gravit les quelques marches conduisant à la terrasse, traversa celle-ci et précéda ses hôtes dans une vaste pièce au plancher couvert de peaux de fauves et aux murs ornés de trophées de chasse. Dans un coin, les canons bleuis d'une impressionnante rangée de carabines et de fusils de chasse brillaient comme des tuyaux d'orgue.

Allan Wood désigna de confortables fauteuils à ses compagnons et, après avoir fait apporter des boissons par une domestique indigène, il s'assit à son tour, bourra de tabac blond une courte pipe de bruyère, l'alluma posément puis, se tournant vers la jeune fille, demanda :

— Voyons maintenant, Miss Hetzel, en quoi puis-je vous être utile…

*
* *

Quand la jeune Autrichienne eut fini de parler, la pipe d'Allan Wood venait de s'éteindre. Il en secoua les cendres au-dessus d'un cendrier taillé dans un sabot de buffle, puis souffla à deux ou trois reprises à travers le tuyau pour bien le dégager. Finalement, il posa la pipe sur l'accoudoir de son fauteuil et releva lentement la tête.

— Votre histoire est fort intéressante, Miss Hetzel, dit-il, et je ne doute pas de sa véracité. J'ai moi-même entendu parler jadis, quand j'étais encore un jeune garçon, de la disparition de Porker et de Cutter. Cela a fait pas mal de bruit à Walobo à l'époque. Pourtant, malgré tout mon désir de vous venir en aide, je ne puis accepter de vous servir de guide. Du moins pas pour l'instant. Plus tard, je ne dis pas…

Le visage de la jeune fille se durcit soudain.

— J'ai décidé de partir sans retard, fit-elle d'une voix forte. Si vous refusez de m'accompagner, je trouverai bien quelqu'un d'autre…

Allan Wood ne perdit pas son calme. Il eut même un geste apaisant.

— Inutile de vous énerver, Miss Hetzel, dit-il. Avant tout, laissez-moi vous dire pourquoi je refuse de vous accompagner. Si j'ai bien compris, pour atteindre votre Vallée des Brontosaures, il faut marcher vers l'est, jusqu'à la rivière Sangrâh et là, à hauteur de la première chute, obliquer vers le nord… Or, écoutez bien ceci. Pour gagner le cours de la Sangrâh, il faut traverser le territoire des Balébélés dont le roi, ce vieux pirate de Bankutûh, ne veut rien avoir affaire avec les Blancs, ce dont je ne saurais d'ailleurs le blâmer. Au pis-aller, il serait encore possible de contourner le plateau où

habitent les Balébélés, tout comme l'ont fait jadis Porker et Cutter. Ainsi, nous pourrions atteindre la rivière Sangrâh sans encombre. Là, cependant, commenceraient les réels ennuis. Les rives de la Sangrâh sont en effet occupées par les Bakubis dont tous les guerriers appartiennent à la secte des Aniotos, c'est-à-dire des Hommes-Léopards. Depuis plusieurs années, ceux-ci n'avaient plus fait parler d'eux. Pourtant, voilà quelques semaines, ils semblent s'être réveillés : deux missionnaires catholiques assassinés et les membres d'une caravane de marchands syriens massacrés à la limite même des territoires bakubis. Tenter d'atteindre les bords de la Sangrâh, vous devez vous en rendre compte, équivaudrait à courir à une mort quasi certaine. En outre, d'autres difficultés se présenteront à nous. La région de la Sangrâh a mauvaise réputation, non seulement à cause des Hommes-Léopards, mais aussi parce que c'est là qu'habitent le *Mngwa* et le *Chipekwe,* ces deux bêtes mystérieuses qui sèment la terreur parmi les indigènes, Balébélés et Bakubis y compris. Avant même d'avoir atteint votre Vallée des Brontosaures, nous ne serions plus maîtres de nos porteurs. Les Noirs sont courageux et n'hésitent pas, s'il le faut, à attaquer le lion ou même l'éléphant à l'épieu, mais si les vieilles terreurs ancestrales les étreignent, il n'y a plus rien à faire. Ils deviennent pareils à des enfants perdus dans les ténèbres…

— Je ne pensais pas, Monsieur Wood, interrompit la jeune femme avec un peu d'amertume, que des épouvantails comme votre *Mngwa* et votre *Chipekwe* pourraient vous faire reculer…

— Le *Mngwa* et le *Chipekwe* ne sont pas seulement des épouvantails, Miss Hetzel. Ils existent. À plusieurs reprises, j'ai croisé leurs traces dans la jungle. Quant à leur donner une identité, c'est autre chose. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il ne s'agissait guère d'animaux connus… D'ailleurs, ce ne sont pas le Mngwa et le Chipekwe qui me font reculer, mais les Hommes-Léopards. Tant qu'ils tiendront la jungle, celle-ci nous sera interdite…

Il y eut un moment de lourd silence. Tassé dans son fauteuil, Bob Morane, qui se gardait bien de prendre part à la conversation, se demandait qui, de la jeune fille et du chasseur, allait l'emporter ; si la première finirait par persuader le second de l'accompagner ou, si, au contraire, Wood allait réussir à convaincre Leni Hetzel de renoncer à

son dessein téméraire. Ce fut la jeune Autrichienne qui, la première, reprit la parole.

— Je suppose, Monsieur Wood, que rien ne pourra vous décider à m'accompagner, même la promesse d'une prime importante…

Allan Wood secoua doucement la tête.

— Je considère votre vie, celle des porteurs… et la mienne comme plus précieuses que tout l'argent du monde. Même si vous jetiez les joyaux de la Couronne dans la balance, celle-ci ne pencherait pas un seul instant de votre côté. Ma décision est définitive, Miss Hetzel : je ne vous conduirai pas vers le territoire bakubi, du moins pour l'instant. Venez me retrouver dans un an. Alors, si les Hommes-Léopards se sont calmés et ont rangé leurs peaux de fauves et leurs griffes de fer, peut-être pourrons-nous réenvisager sérieusement la question…

Une expression de contrariété s'était peinte sur les traits fins de Leni Hetzel. Elle se leva et dit encore :

— Je regrette vivement de vous voir prendre cette décision, Monsieur Wood. J'aurais vraiment aimé m'assurer de votre collaboration, mais, puisque vous avez peur…

Elle s'arrêta de parler, comme attendant la réaction de Wood à cette dernière remarque. Mais le chasseur ne perdit pas son calme ; seul, un sourire narquois brilla dans ses yeux gris.

— Allez dire à quiconque ici, à Walobo, qu'Allan Wood a peur, Miss Hetzel, et l'on vous rira au nez. Non, comprenez-moi, il y a une différence entre la prudence et la témérité. Les téméraires meurent tous jeunes…

Sans répondre, la jeune fille tendit la main à Bob Morane et à son ami, puis elle se dirigea vers la porte. Sur le seuil de la galerie, elle se retourna pour dire :

— Je regrette vraiment de n'avoir pu m'entendre avec vous, Monsieur Wood. Il me faudra donc trouver quelqu'un d'autre. Le nommé Peter Bald sera peut-être moins prudent, lui…

— Vous auriez tort de vous adresser à Bald, rétorqua Wood. Je n'aime pas médire de quelqu'un, surtout s'il s'agit d'un de mes compatriotes. Mais Peter Bald vendrait son âme pour une once d'or, et il ne reculerait devant aucune scélératesse pour s'approprier celle-ci…

Leni Hetzel ne répondit pas. Elle tourna les talons et gagna le dehors. Allan Wood se leva à son tour et, debout à l'entrée de la galerie, regarda la silhouette claire de la jeune fille s'éloigner le long de la rive du fleuve. Quand il se retourna vers Bob, il y avait une teinte de regret dans ses regards…

— Crâne petite, dit-il. Dommage que j'aie dû lui refuser mon aide !…

Morane considéra longuement son ami, puis il se mit à sourire narquoisement, comme s'il venait de lire dans ses pensées.

— J'ai l'impression que tu as dû t'arracher ce refus à toi-même, mon vieil Al. Quand tu as dit « non » à cette pauvre Leni Hetzel, on t'aurait cru en train de te faire extirper une dent sans anesthésie…

— Rien ne t'échappe, Bob. Bien sûr, s'il s'était agi seulement de ma vie, j'aurais accepté, mais il s'agissait également de la vie de Miss Hetzel elle-même, de celle des porteurs et de la tienne car, comme je te connais, sacré renifleur de dangers, tu aurais remué ciel et terre pour nous accompagner.

— Bien sûr, coupa Morane. Je te remercie de prendre ainsi soin de ma petite santé. Mais il y a une chose à laquelle tu n'as sans doute guère songé. En refusant, tu as jeté cette pauvre petite dans les mains de ce Peter Bald qui, tu viens de le dire toi-même, est une crapule de première bourre…

Wood haussa les épaules.

— Bah, Peter Bald refusera lui aussi. Pour l'instant, personne, à Walobo, ni même dans tout le Centre-Afrique, n'accepterait, pour quelques centaines de livres, de gagner le territoire de la Sangrâh, et miss Hetzel ne pourra partir seule… D'ailleurs, n'oublie pas une chose : je suis à tes ordres. À moins que tu aies renoncé à tes projets de chasseur d'images…

Bob secoua la tête.

— Je n'ai renoncé à rien du tout, dit-il.

Mais, en lui-même, il regrettait de ne pouvoir partir pour cette mystérieuse Vallée des Brontosaures. S'il y avait un endroit au monde où il eût voulu se rendre en ce moment, c'était là, et nulle part ailleurs…

Chapitre III

Le poil noir, le teint olivâtre et le nez fort, Peter Bald regardait le monde avec des yeux globuleux d'oiseau de proie et, derrière son front bas, il semblait sans cesse retourner des pensées mauvaises, parmi lesquelles la cupidité dominait. Il était grand et fort, mais la graisse, on le devinait à une certaine mollesse dans son maintien, avait enrobé ses muscles.

Ce matin-là, assis dans son magasin, parmi la foule des denrées européennes et des marchandises de traite, il inspectait, par la porte ouverte, le wharf où, peu de temps auparavant, le steamer de la N'Golo venait de s'amarrer.

— Que diable cet ivrogne de Chest peut-il bien fabriquer ? maugréa-t-il. Cette miss Hetzel a déjà débarqué et s'en est allée avec ce maudit Wood – que Satan emporte ! – et lui ne se montre pas. Il aura sans doute rencontré une bouteille de whisky sur son chemin et n'aura pu résister à la tentation de lui murmurer quelques mots à l'oreille…

Selon toute évidence, Bald commençait sérieusement à s'impatienter quand, soudain, une silhouette apparut dans l'encadrement de la porte. C'était celle d'un homme de taille moyenne, maigre et aux cheveux d'un blond filasse. Une barbe de plusieurs jours couvrait ses joues creuses et son nez plébéien avait depuis longtemps pris la teinte carminée d'une fraise mûrissante. Des loques crasseuses couvraient son corps décharné. D'une démarche hésitante, un peu oblique, il traversa le magasin et s'approcha de Bald. Quand il fut à deux mètres, il s'arrêta et porta la main à son sourcil droit, en un salut vaguement militaire.

— 'Jour, Patron…

L'œil mauvais, Peter Bald le considéra.

— D'où venez-vous, Chest ? demanda-t-il enfin. Vous n'étiez pas sur le bateau à l'arrivée et, à vous voir, on dirait que vous avez marché pendant des jours à travers la jungle…

Le dénommé Chest prit un petit air contraint. Les coins de sa bouche fine, sans lèvres, s'abaissèrent en une expression amère.

— Si j'étais pas sur le bateau à l'arrivée, j'y étais au départ, Patron. J'avais tout de suite repéré la d'moiselle blonde dont vous m'aviez parlé, la fille de ce professeur quéqu'chose, et la nuit dernière, comme elle était à l'arrière, où qu'y semblait y avoir personne d'autre qu'elle et moi, j'lui ai sauté d'sus. Alors…

Chest s'arrêta de parler et son expression se fit plus amère encore. Saisissant la truffe rouge de son nez entre le pouce et l'index, il se mit à la triturer en signe d'embarras.

— Alors ?… insista Peter Bald.

— Alors, un type que j'avais pas vu est sorti de l'ombre et s'est mis à jouer les chevaliers servants. Un type coriace, qu'avait pas peur d'un couteau et j'ai été obligé, pour lui échapper, de sauter dans la flotte. Chest n'est sans doute pas bon à grand-chose, comme vous dites toujours, mais il sait nager, et j'ai pu échapper aux crocos… Presque aussitôt, j'ai rencontré Brownsky qui rentrait à Walobo à bord de sa pétrolette, et me v'là…

Peter Bald secoua la tête avec colère.

— Décidément, vous ne serez jamais bon à rien d'autre qu'à lamper votre whisky, Chest. Je parie que vous avez encore été ivre tout le temps de la traversée…

Chest porta la main à sa poitrine en un geste théâtral, et dit d'une voix appropriée :

— Ivre ?… J'vous donne ma parole, Patron, qu'j'ai pas bu un verre de toute cette sacrée soirée. Enfin, euh… presque…

Le trafiquant semblait habitué aux serments mensongers de son employé. Aussi continua-t-il, sans paraître y prêter grande attention :

— Au lieu d'attaquer miss Hetzel sur le pont, vous auriez dû fouiller sa cabine, comme je vous en avais donné l'ordre…

— J'sais bien, Patron, mais c'était calé avec le monde qu'y avait sur le pont des premières. Alors, je m'suis dit comme ça que, si la p'tit'dame avait un papier précieux en sa possession, elle devait le porter sur elle. J'ai attendu qu'elle soit seule à l'écart, et…

— Et vous êtes tombé sur le gars coriace dont vous venez de me parler…

L'ivrogne eut un geste d'impuissance.

— C'est ça tout juste, Patron, dit-il encore. Ah, si jamais je l'retrouve, ce type-là, j'lui conseille de pas m'tourner l'dos…

Mais Peter Bald ne semblait guère se soucier des projets de vengeance de son acolyte. Entre ses doigts épais, il tournait et retournait machinalement une petite breloque faite d'une griffe de léopard attachée à une chaîne d'or fixée à sa ceinture.

— Le type en question était-il un grand gaillard aux cheveux coupés en brosse, et ayant l'air de ne pas avoir froid aux yeux ?

— C'est lui, Patron, répondit Chest avec un mouvement de tête affirmatif. J'aime autant vous dire que, si j'le retrouve…

— Vous ne devrez pas courir loin, mon vieux Chest. Il doit encore être à Walobo pour le moment car, tout à l'heure, il est descendu du bateau en compagnie de miss Hetzel. Allan Wood était sur le quai et semblait les attendre. Ensuite, ils se sont dirigés vers la maison de Wood…

Cette fois, Chest fit la grimace.

— Je croyais pourtant, Patron, qu'votre ami de Vienne, celui-là qui vous a annoncé la venue de la p'tit'Hetzel, vous avait recommandé à elle. Si Wood est dans l'coup, adieu les diamants !…

— Qui sait, fit Bald avec un mauvais sourire. Il nous suffira de suivre, en prenant soin de ne pas être aperçus, le safari de notre ami Wood… Quand celui-ci nous aura conduits aux diamants, nous n'aurons plus qu'à nous servir…

Chest eut un sourire de mauvais augure.

— Et si j'comprends bien, Patron, quand les diamants seront à nous, pour Wood et les autres, ce sera « couic »…

Du doigt, l'ivrogne mima le geste de trancher la gorge à quelqu'un. Peter Bald se mit à rire à son tour, du même rire sinistre.

— Tout juste, Chest, tout juste…

Mais, presque aussitôt, le visage du forban redevint sérieux. Ses regards semblèrent se fixer sur un point situé au-delà de la porte.

— Une minute, dit-il. Ou je me trompe fort, ou voilà miss Hetzel qui rapplique de ce côté…

Chest se retourna et, à son tour, regarda au-dehors.

— C'est bien elle, Patron. Pas d'erreur, elle se dirige bien par ici…

— Passe derrière, Chest, fit Bald d'une voix hâtive. Elle pourrait te reconnaître…

Chest secoua la tête.

— Rien à craindre, dit-il. Faisait sombre à l'arrière du bateau, et j'ai assailli la belle enfant par-derrière. Ah, si c'était le type aux cheveux en brosse, je n'dirais pas qu'y pourrait pas me reconnaître, çui-là. On s'est un peu r'gardés dans l'blanc des yeux tous les deux…

Les dernières paroles de Chest eurent pour seul résultat de raviver la mauvaise humeur de Peter Bald. Ce dernier se dressa et saisit l'ivrogne par le col de sa chemise.

— Je t'ai dit de filer, fit-il d'une voix menaçante. Passe derrière, et va mettre des vêtements décents… Viens seulement si je t'appelle…

— O.K. Patron, O.K. Faut pas vous énerver. Chest est pas contrariant, vous l'savez…

Quelques instants plus tôt, il eût aimé être présent lors de l'entrevue entre Peter Bald et Leni Hetzel mais, au moment où son maître l'avait saisi par le collet, il avait aperçu sur une table, dans la pièce voisine, une bouteille de whisky à moitié pleine. Et cela avait suffi à apaiser sa curiosité, sinon sa soif…

*
* *

Leni Hetzel s'était arrêtée devant la grande bâtisse de bois, au toit de tôle ondulée et au fronton de laquelle était écrit, en hautes lettres noires : « PETER BALD – GENERAL STORE ». Pendant un long moment, la jeune fille considéra cette enseigne puis, d'un pas décidé, gravit les quelques marches menant à la galerie, traversa celle-ci et entra résolument dans le magasin.

À son approche, l'homme au teint olivâtre cessa de jouer avec la breloque fixée à sa ceinture. Il se leva et demanda d'une voix neutre :

— Que puis-je pour vous, Miss ?

— Je désirerais parler à Monsieur Peter Bald…

L'homme eut une légère inclination de la tête.

— Je suis Peter Bald, pour vous servir, fit-il.

La jeune Autrichienne lui tendit la main, en disant :

— Mon nom est Leni Hetzel, et je vous suis envoyée par un ami à vous, Otto Munch, de Vienne…

À l'énoncé de ces deux noms, le visage de Peter Bald s'éclaira, comme s'il se rappelait soudain.

— Leni Hetzel, dit-il, je me souviens… Otto m'a écrit à votre sujet voilà plusieurs semaines déjà. Si je ne m'abuse, vous voudriez gagner la région de la rivière Sangrâh pour en ramener… des ossements de lézards morts voilà des millions d'années…

La jeune fille ne parut guère s'apercevoir de l'hésitation de son interlocuteur au cours de cette dernière phrase.

— C'est bien cela, fit-elle de la même voix égale. À vrai dire, avant de venir vous trouver, j'ai engagé des pourparlers avec un chasseur professionnel, Allan Wood, que vous connaissez sans doute. Il m'avait été recommandé par un vieil ami de mon père, alors qu'Otto Munch était seulement une très vague connaissance rencontrée à deux ou trois reprises chez une voisine…

Peter Bald sourit de façon apaisante.

— Il est inutile de vous excuser, Miss Hetzel. Il n'est pas question ici de ménager ma susceptibilité. Si vous avez parlé à Allan Wood avant de venir ici, c'est que vous l'avez jugé bon. Allan Wood connaît très bien la jungle et…

Mais Leni Hetzel secoua la tête.

— Je n'ai pu m'entendre avec lui, dit-elle. Selon monsieur Wood, toute la région de la rivière Sangrâh serait occupée par les Hommes-Léopards, et tenter d'y pénétrer serait courir à une mort certaine…

— Wood exagère, fit Peter Bald. Certes, il y a du danger, mais les Aniotos y regarderont à deux fois avant de s'attaquer à un safari bien armé… Naturellement, une telle expédition vous reviendra…

— Je compte vous offrir mille livres à titre personnel, glissa Leni. Mille livres auxquelles viendront, bien entendu, s'ajouter tous les autres frais…

Le trafiquant dodelina doucement de la tête.

— Mille livres, c'est une belle somme, naturellement, concéda-t-il. Mais ce n'est pas parce que je viens de minimiser les dangers de l'entreprise que ceux-ci ne demeurent pas. Avec de la chance, nous passerons. Avec de la malchance, au contraire… Disons quinze cents livres pour mon compte personnel, et je suis votre homme.

En lui-même, Bald pensait : « Pour être conduit vers les diamants, j'accomplirais bien ce voyage gratuitement, mais cela éveillerait

assurément la méfiance de miss Hetzel. Mieux vaut donc feindre des exigences, quitte à baisser mon prix par la suite… »

Mais Leni ne paraissait pas décidée à discuter, et son empressement à accepter ses conditions parut à Peter Bald de bon augure.

— D'accord pour quinze cents livres, Monsieur Bald. Quand pourrons-nous partir ?…

Le forban ne répondit pas immédiatement. Il songeait :

« Vous me semblez bien pressée, ma petite dame, pour quelqu'un partant seulement à la recherche d'ossements de vieux lézards… Les diamants serviraient de meilleur prétexte. Mais je comprends pourtant que vous préfériez, pour le moment du moins, cacher la raison réelle de votre voyage… »

— Il nous faut trouver des porteurs, dit-il, des porteurs qui voudront bien nous accompagner au pays des Bakubis… J'ai un ami qui, peut-être, pourra m'aider. Avec un peu de chance, nous pourrons partir demain à l'aube. Mais, avant tout, vous devez me révéler le but exact de notre expédition, car il me faudra prendre des dispositions en conséquence.

Pendant un instant, Leni hésita. Le personnage ne lui était guère sympathique, et elle eût préféré s'entendre avec Allan Woods. Pourtant, depuis le refus de ce dernier, elle n'avait plus guère le choix. Rapidement, elle se mit à faire à Peter Bald le même récit qu'à Morane et à Wood. Quand elle eut terminé, elle tira de sa poche la copie du manuscrit de Lewis Porker et le tendit à son interlocuteur. Ce dernier lut avec avidité. Pourtant, à la fin de sa lecture, il se sentit déçu.

— Est-ce tout ? interrogea-t-il.

— C'est tout. Le reste du texte a été dévoré par les termites…

« Les termites, mon œil ! pensa Bald. Il est aisé de faire des coupes dans un texte, puis d'en accuser les termites… » Deux passages du texte en question avaient pourtant retenu son attention. *« C'est au fond de cette vallée, que je baptisai aussitôt du nom de « Vallée des Brontosaures », que nous découvrîmes l'entrée d'un étroit défilé… »* Qu'est-ce que c'était que cet étroit défilé, où menait-il et qu'est-ce que Porker et Cutter y avaient découvert ? Plus loin, le texte disait encore : « *… j'ai interdit à Cutter d'emporter quoi que ce*

soit avec lui. Ce qu'il nous faut avant tout, c'est sauver nos vies. Le reste viendra plus tard. » Quelle pouvait être cette chose que Porker interdisait à son compagnon d'emporter, et qui *viendrait plus tard ?* À coup sûr, il ne s'agissait pas des ossements de lézards géants, car Cutter n'était pas homme à s'intéresser à ce genre de choses. De quoi s'agissait-il alors ? Bien sûr, Peter Bald avait son idée là-dessus… Pourtant, il ne jugea pas utile d'insister. Leni Hetzel devait en savoir plus long qu'elle ne le disait et, quand on serait parvenus à la Vallée des Brontosaures, elle serait bien obligée de dévoiler ses plans réels.

Lentement, Peter Bald se leva.

— Je vais voir l'ami dont je vous ai parlé, dit-il. Mon employé s'occupera de vous pendant mon absence…

Il se tourna vers la pièce attenante et cria :

— Chest !…

La porte s'ouvrit presque aussitôt et Chest apparut, vêtu cette fois d'une chemise et d'un pantalon de toile fraîchement empesés. D'un revers de main, il essuya le whisky perlant encore à ses lèvres, et il demanda d'une voix candide :

— M'avez appelé, Patron ?

Au son de cette voix, Leni Hetzel n'eût pu songer un seul instant qu'il s'agissait là de ce même homme qui, la nuit précédente, l'avait assaillie sur le pont du steamer.

Peter Bald s'était tourné vers la jeune fille, pour dire ensuite à l'adresse de Chest :

— Miss Hetzel est notre hôte. J'ai une affaire à régler avec Brownsky, et je te la confie jusqu'à mon retour…

Le trafiquant s'inclina courtoisement devant la jeune fille et gagna le dehors…

Chapitre IV

Brownsky s'appelait en réalité Frédéric Brown, et les habitants de Walobo avaient ajouté cette terminaison slave à son nom à cause de son ascendance polonaise. C'était un colosse aux cheveux roux et aux yeux glauques qui, depuis près de vingt ans, écumait toute la région de la rivière N'Golo, s'adonnant à la contrebande d'ivoire et pressurant les indigènes des lointains districts auxquels, profitant de l'éloignement, il vendait ses denrées à des prix dix fois supérieurs à leur valeur réelle. Jadis, il avait même été soupçonné par le Colonial Office d'être mêlé à un trafic d'esclaves à destination de l'Éthiopie, mais rien n'ayant cependant jamais pu être prouvé, Brownsky avait échappé, jusqu'alors, aux rigueurs de la justice.

Lorsque Peter vint, ce jour-là, lui demander des porteurs, Brownsky ne fut guère dupe de ses prétextes. Il était lui-même trop fin renard pour se laisser ainsi jeter de la poudre aux yeux. Aussi fut-ce avec un sourire équivoque qu'il répondit à la demande de Bald :

— Bien sûr, je pourrais trouver des porteurs aujourd'hui même. Il y a pas mal d'indigènes, ici, à Walobo, qui me doivent de l'argent, et ils iraient jusqu'en enfer si je leur promettais de les acquitter de leur dette. Seulement, mon vieux Peter, je vous fournirai ces porteurs à une unique condition : c'est de pouvoir vous accompagner…

Peter Bald sursauta violemment. Cette soudaine attaque le prenait au dépourvu et il ne put que balbutier d'une voix mal assurée :

— Nous accompagner, Fred ?… Pourquoi voudriez-vous nous accompagner sur la Sangrâh ?… Les Hommes-Léopards…

— C'est justement à cause des Hommes-Léopards que je voudrais vous accompagner, mon vieux Peter. Car, enfin, vous n'allez pas me dire que vous voulez risquer votre précieuse peau pour quelques centaines de livres seulement, et cela dans l'unique but d'aller chercher de vieux ossements. Vous me cachez quelque chose, vieille canaille, et je voudrais savoir exactement de quoi il retourne…

Bald avait maintenant retrouvé son sang-froid. Il comprit qu'il ne pourrait duper Brownsky et que, s'il ne lui révélait pas ses vrais

desseins, il se verrait refuser les porteurs. D'autre part, s'il réussissait à recruter ses propres hommes, et à partir, Brownsky, à la fois intrigué et alléché, se lancerait aussitôt sur sa piste. Mieux valait donc, pour le moment du moins, s'en faire un allié qu'un ennemi. Plus tard, il serait toujours temps de changer d'attitude.

Lentement, Peter Bald tira un petit tube de métal de sa poche, l'ouvrit et en tira un caillou brillant, de forme prismatique, qu'il jeta sur la table, devant Brownsky.

— Regardez ça, Fred, fit-il, et dites-moi ce que vous en pensez…

Le colosse saisit le caillou et l'étudia longuement en le tournant et en le retournant entre ses doigts.

— Diable ! dit-il, un diamant brut. Il pèse au moins huit carats, et blanc bleu avec ça. D'où vous vient cette petite merveille ?

— Vous souvenez-vous de Sam Cutter ? interrogea Peter Bald.

— Cutter ?… N'était-ce pas ce chasseur blanc qui, voilà un peu plus de dix ans, s'en est allé vers la Sangrâh en compagnie d'un géologue américain nommé Porker, pour revenir seul et repartir presque aussitôt en affirmant qu'il reviendrait riche ?

— C'est cela tout juste, fit Peter Bald. Pourtant, Cutter n'est jamais revenu et, peu de temps après, un savant autrichien, le professeur Karl Hetzel, devait retrouver son squelette dans la savane…

— Je me souviens de tout cela, en effet. Mais je ne vois pas très bien…

— Vous allez comprendre tout de suite… Avant de repartir pour la Sangrâh, Cutter s'était approvisionné chez mon prédécesseur, David Flint, et l'avait payé avec ce diamant. Flint garda la chose pour lui mais, avant de partir en Europe, lorsque je lui repris son affaire, il me revendit également la pierre et me raconta toute l'histoire. C'était juste avant la guerre, et les hostilités m'empêchèrent de mener mon enquête. Plus tard, par l'intermédiaire d'un ami habitant Vienne, je me renseignai sur ce professeur Hetzel. Celui-ci avait, en effet, trouvé les restes de Cutter et, si ce dernier possédait une carte ou un document quelconque indiquant l'endroit où se trouvaient les diamants, Hetzel devait l'avoir en sa possession. Malheureusement, le savant était mort et, pendant plusieurs années, je considérai l'affaire comme enterrée quand, voilà quelques semaines, j'appris, toujours par mon correspondant de Vienne, que Leni Hetzel, la fille

du professeur, s’apprêtait à gagner le Centre-Afrique pour partir à la recherche d’une vallée perdue, au sol jonché d’ossements fossiles. Jadis, Cutter avait vaguement parlé de cette vallée, et je ne doutai pas que l’affaire des diamants était en train de rebondir. Sur mon inspiration, mon ami viennois conseilla à miss Hetzel de s’adresser à moi pour l’organisation de son safari. Miss Hetzel vient d’arriver et, comme il me serait difficile de recruter des porteurs pour une expédition aussi périlleuse, j’ai pensé m’adresser à vous. Tout compte fait, si je m’en rapporte aux déclarations de Cutter à David Flint, il doit y avoir assez de diamants là-bas pour que nous puissions partager…

Brownsky continuait à retourner le diamant entre ses doigts épais, tout en le considérant d’un air pensif.

— Cette pierre a été dépouillée de sa gangue, dit-il. David Flint l’a-t-il reçue dans cet état ?…

Peter Bald eut un signe affirmatif.

— Il l’a reçue ainsi. Mais cela ne veut rien dire. Cutter peut avoir enlevé la gangue lui-même…

Pourtant, Brownsky ne semblait pas encore tout à fait convaincu.

— Il reste une chose à expliquer. Pourquoi Porker et Cutter n’ont-ils pas emporté les diamants quand ils ont tenté de rejoindre Walobo ensemble ?

— Il peut y avoir plusieurs raisons à cela, répliqua Peter Bald. Ou bien Porker et Cutter n’ont pas eu le temps d’extraire les diamants, ou bien ils étaient extraits mais Porker, sachant que leur possession pouvait être un motif de dissension entre lui et son compagnon, a préféré les abandonner sur place, quitte à revenir les rechercher par la suite. Les notes de Porker, dont miss Hetzel m’a fait lire des extraits, semblent confirmer cette dernière possibilité, car elles déclarent : « … *j’ai interdit à Cutter d’emporter quoi que ce soit avec lui. Ce qu’il nous faut avant tout, c’est sauver nos vies. Le reste viendra plus tard. »*

Doucement, le visage de Brownsky se détendit. Il jeta un dernier coup d’œil au diamant, puis le posa sur la table, devant son interlocuteur.

— Cela vaut peut-être la peine de tenter la chance, dit-il enfin. Cutter ne serait pas reparti seul, avec le danger des Hommes-

Léopards, si le jeu n'en valait pas la chandelle… Reste à connaître l'endroit où se trouvent les diamants…

— Miss Hetzel doit le savoir, fit Peter Bald d'une voix assurée. Si elle cache son jeu pour l'instant, elle devra bien se découvrir une fois arrivée à destination. Alors, nous n'aurons plus qu'à nous servir…

Brownsky éclata d'un rire gras, chargé de sous-entendus.

— Quand il y en a pour trois, il y en a pour deux, et la petite Hetzel, au moment du partage, ne pèsera pas lourd dans la balance. En général, les morts n'ont plus guère de revendications à formuler…

Et, en lui-même, il songeait : « À vrai dire, il n'y aura aucun partage à effectuer, car vous non plus, mon vieux Peter, vous n'aurez plus de revendications à formuler… »

De son côté, Peter Bald pensait : « Ce pauvre Brownsky. Beaucoup de muscles, mais peu de cervelle. Quand nous aurons trouvé les diamants, il lui arrivera un petit accident, comme à miss Hetzel, et tout sera dit… » Aussitôt, il enchaîna, mais à haute voix cette fois :

— Quand croyez-vous pouvoir prendre le départ, Fred ? À mon avis, le plus tôt sera le mieux…

Brownsky eut un geste vague.

— Je pense réussir à recruter les porteurs aujourd'hui même. Pendant ce temps, vous préparerez le matériel. Ainsi, nous pourrons partir demain, à l'aube…

Il se dirigea vers une cantine d'aluminium, l'ouvrit et en tira une mitraillette Thompson, qu'il posa sur la table.

— Nous emporterons plusieurs de ces joujoux, fit-il. De cette façon, en cas de nécessité, les Hommes-Léopards trouveront à qui parler…

*
* *

Ce fut le lendemain matin seulement que Bob Morane et Allan Wood apprirent le départ de Leni Hetzel, de Peter Bald, de Chest et de Brownsky pour la région de Sangrâh. Tout d'abord, la stupeur les empoigna mais, bientôt, elle fit place à la consternation.

— Tu étais si sûr que Peter Bald repousserait ses offres, fit Bob à l'adresse de son ami. En lui refusant ton aide, tu l'as jetée entre les mains de ce forban…

Wood semblait pensif, puis il finit par dire :

— En fait de scélératesse, Chest et Brownsky ne le cèdent en rien à Peter Bald et, en toute autre circonstance, je serais inquiet pour cette pauvre miss Hetzel. Cependant, pour l'instant, les Hommes-Léopards la protègent…

Morane sursauta. Il regarda son compagnon avec inquiétude, comme s'il craignait de le voir soudain devenu fou. Pourtant, Allan Wood paraissait avoir conservé tout son bon sens.

— Les Hommes-Léopards la protègent ?… Que veux-tu dire, mon vieux ? interrogea Morane.

— Tout simplement ceci. Peter Bald et ses deux acolytes ne sont pas assez fous pour se lancer, sans arrière-pensées, dans cette aventure sans issue. Ils en auront minimisé les dangers pour capter la confiance de miss Hetzel et lui soutirer de l'argent. Quand ils parviendront à la limite du territoire bakubi, ils feindront de se rendre soudain compte des risques qu'il y aurait à s'aventurer plus avant. L'expédition regagnera alors Walobo et, bien entendu, miss Hetzel ne reverra jamais son argent…

Bob Morane hocha la tête. Il souhaitait que son ami eût raison. Pourtant, quelques points lui paraissaient obscurs dans toute cette affaire. Quel était cet homme qui, l'autre nuit, sur le pont du steamer, avait assailli Leni Hetzel ? Était-ce bien un simple voleur ?… Et pourquoi Peter Bald, pour perpétrer une vulgaire escroquerie, avait-il dû chercher un complice en la personne de Brownsky ?

Il se secoua. « Allons, pensa-t-il, mon imagination se met encore à me jouer de mauvais tours. À force de me trouver mêlé à un tas d'aventures, je finis par voir tout en noir… »

Il se tourna vers Wood.

— Quand pensez-vous que nous pourrons partir, mon vieux ? Je brûle de pouvoir prendre enfin ces clichés d'animaux…

Allan Wood eut un geste vague.

— Cela dépend de M'Booli, fit-il. Je le charge toujours de réunir les approvisionnements et les porteurs. Si M'Booli t'a à la bonne, cela ira vite. Dans le cas contraire, il s'arrangera pour faire traîner

les choses, et je ne pourrai rien faire contre cela… Attends, nous allons savoir immédiatement quel tour prennent les événements… M'Booli !… Oh, M'Booli !…

Quelques secondes s'écoulèrent, puis le grand Noir apparut, un large sourire éclairant sa face d'ébène poli.

— Bwana Al m'a appelé ? interrogea-t-il.

— Oui, M'Booli… Bwana Bob voudrait savoir quand nous pourrons partir…

M'Booli fit rouler ses épaules d'athlète et, sous sa peau luisante, ses muscles jouèrent comme des câbles d'acier.

— M'Booli a réuni le matériel, dit-il. Aujourd'hui il recrutera les porteurs. Demain, nous pourrons partir, à l'aube…

Al Wood se tourna vers Morane.

— Allons, dit-il, la preuve est faite à présent. M'Booli t'a à la bonne, mon vieux Bob…

Le colosse noir hocha la tête.

— Oui, M'Booli avoir Bwana Bob à la bonne. Bwana Al a parlé souvent des exploits de Bwana Bob. Bwana Bob très courageux. S'il meurt un jour, M'Booli voudrait manger son cœur…

Morane se sentit soudain très fier. C'était la première fois que quelqu'un souhaitait lui manger le cœur. Pourtant, il devinait que, dans la bouche d'un Balébélé, il ne devait pas exister de compliment plus flatteur.

Chapitre V

L'air, au-dessus de la savane, vibrait telle une feuille de magnésium surchauffée, prêt à s'enflammer semblait-il. Un ciel métallique, dont l'étendue aveuglante était seulement tachée par le vol lourd des vautours à la recherche de quelque charogne. Déjà bas sur l'horizon, le soleil ressemblait à un grand œil jaune écarquillé sur l'étendue monotone de la plaine où, seuls, les acacias aux troncs noueux et desséchés détachaient leurs silhouettes tourmentées.

Bob Morane et Allan Wood marchaient à travers les hautes herbes, le premier, sa caméra passée en sautoir autour du cou et, le second, la carabine Winchester sous le bras. Un peu en arrière venait M'Booli, portant le lourd Express à deux coups capable de tirer des balles pareilles à de petits obus.

Cela faisait trois jours à présent que Morane et ses compagnons avançaient lentement vers l'est, à la recherche du gibier. Déjà, Bob avait pu photographier la course bondissante des impalas, la fuite lourde des éléphants et le repas des lions. À présent, les chasseurs cherchaient le rhinocéros, dont Morane voulait fixer sur la pellicule la charge aveugle et brutale. Pourtant, les trois hommes avaient marché durant presque tout le jour sans parvenir à apercevoir la silhouette cornue du grand pachyderme.

Finalement, Allan Wood s'arrêta.

— Il nous faudrait songer à regagner le camp. Demain, nous partirons dans une autre direction et, peut-être, aurons-nous alors plus de chance…

Morane ne répondit pas. Il espérait pouvoir photographier son rhinocéros ce jour-là, et il ne pouvait s'empêcher de se sentir un peu déçu.

Soudain, M'Booli, qui de ses yeux aguerris de chasseur, ne cessait de fouiller l'étendue de la savane, tendit le bras vers un point précis et dit simplement :

— Là-bas, rhino…

Il fallait la vue exercée du Noir pour discerner, sur l'étendue pelée et grisâtre de la plaine, la masse, grisâtre elle aussi, de l'animal. Pourtant, Bob et Al durent rapidement se rendre à l'évidence : il s'agissait bien d'un rhinocéros. La bête était couchée sur le ventre, les pattes repliées sous elle, et semblait complètement immobile.

— On dirait qu'il dort, remarqua Morane.

Mais Wood secoua la tête.

— Cela m'étonnerait fort, dit-il. Ce rhino est en plein soleil et, en général, les animaux sauvages cherchent l'ombre pour dormir… Il y a quelque chose de bizarre dans l'attitude de ce rhino.

Le jeune chasseur se tourna vers M'Booli et lui tendit la Winchester. En échange, le grand Balébélé lui passa l'Express. Rapidement, Wood s'assura que l'arme était bien chargée et en état de fonctionner, puis il désigna le rhino.

— Allons-y, dit-il. Je suis curieux de savoir ce que ce gros frère-là peut bien avoir dans le ventre…

Se déployant en éventail, carabines et caméra prêtes, les trois hommes se mirent à avancer en direction du rhinocéros. Cependant, celui-ci, malgré l'approche des chasseurs, ne semblait pas disposé à abandonner son immobilité.

Allan Wood s'arrêta, indécis.

— En général, dit-il, les rhinos sont accompagnés d'oiseaux pique-bœufs, qui dévorent leurs parasites. Je n'en aperçois aucun dans ce cas-ci, et un rhino sans parasites, c'est plus rare que le loup blanc…

Il se tourna vers M'Booli.

— Jette-lui une pierre, M'Booli. Nous verrons bien…

Le Noir se baissa, ramassa un caillou de belle taille et, d'une détente de son bras musculeux, le lança en direction du rhino. La pierre toucha l'animal au flanc. Il y eut un bruit creux, rappelant celui produit par une vieille souche évidée et frappée à l'aide d'un bâton, mais le rhinocéros ne broncha pas.

Wood se mit à rire doucement.

— Allons-y franchement, dit-il. Je crois savoir de quoi il retourne… De toute façon, nous ne courons aucun risque…

Les trois hommes s'approchèrent de l'animal sans que celui-ci daignât donner davantage signe de vie. Le premier, M'Booli

l’atteignit et, de la crosse de la Winchester, le frappa en plein corps. Le coup résonna comme un coup de tambour et, aussitôt, M’Booli se tourna vers ses deux compagnons.

— Rhino pareil tam-tam, dit-il avec un grand rire d’enfant heureux…

L’animal demeurait immobile, son museau camus posé sur le sol et ses deux énormes défenses pointées vers le ciel. Tel quel, il faisait songer à l’œuvre gigantesque de quelque sculpteur animalier. Wood désigna la pointe d’un épieu brisé, fichée au défaut de l’épaule du pachyderme.

— Des chasseurs noirs l’auront blessé, expliqua-t-il, mais le rhino a réussi ensuite à s’échapper. Pourtant, épuisé par sa course aveugle et la perte de sang, il aura fini par se coucher ici et mourir. Alors, les insectes, et en particulier les termites, incapables de percer son cuir épais, se sont introduits par les orifices naturels, pour dévorer la chair de l’intérieur et ne laisser bientôt plus que cette carcasse vide…

Pendant que Wood donnait ces explications et que Morane, en reporter consciencieux, prenait des photos, M’Booli fourrageait aux environs, parmi les buissons de plantes épineuses, à la recherche de Dieu sait quoi. Tout à coup, il poussa un cri :

— Bwana Al !… Bwana Bob !… Venez voir, vite !…

Morane et Wood s’approchèrent. M’Booli était occupé à couper les plantes épineuses à l’aide de son sabre de brousse. Quand il eut terminé, Bob et Al aperçurent le corps d’un homme, un Européen à la barbe hirsute et aux cheveux filasses. L’infortuné était atrocement mutilé. Un de ses bras manquait, tranché à l’épaule et, au côté gauche de sa poitrine, un grand trou noir béait. Seules les plantes épineuses, sous lesquelles on devait l’avoir traîné, avaient empêché les charognards d’accomplir leur œuvre.

Déjà, Al Wood avait reconnu Chest, le domestique de Peter Bald. À Morane non plus ce visage n’était pas inconnu. Mais où donc l’avait-il vu déjà ? Et soudain, il se souvint. Cet homme était celui qui, sur le pont du steamer, quelques jours plus tôt, avait assailli Leni Hetzel et auquel il avait livré un bref et sauvage combat. Bob fit part de sa découverte à son ami. Celui-ci hocha la tête et fit la grimace.

— L'affaire se complique, dit-il. Pourquoi serait-ce justement le domestique de Peter Bald qui aurait attaqué miss Hetzel ? Chest n'était pas particulièrement ce qu'on peut appeler un honnête homme, mais il n'était cependant pas assez fou pour se risquer à détrousser des voyageurs sur un vapeur. Bald et lui connaissaient bien d'autres moyens de s'enrichir aux dépens d'innocentes victimes. Vraiment, quelque chose doit nous échapper dans tout ceci…

C'était aussi l'avis de Bob. Il désigna le corps de Chest.

— De quoi est-il mort, à ton avis ? Un fauve ?…

Wood secoua la tête.

— Non, fit-il, pas un fauve…

— Pourtant, il porte des traces de griffes…

— Les fauves ne sont pas seuls à posséder des griffes. Regarde, Bob. Son bras a été coupé très nettement. En outre, on lui a arraché le cœur…

Le chasseur se tut pendant un instant, puis il dit encore, d'une voix sourde :

— C'est la marque des Hommes-Léopards… Ils prennent toujours le cœur et un membre de leurs victimes, pour les dévorer au cours de leurs festins rituels…

Il avisa une bouteille de whisky qui traînait dans les hautes herbes, non loin du cadavre. Elle était vide, mais pas depuis longtemps cependant, car quelques gouttes de liquide demeuraient encore au fond.

— Chest était un ivrogne invétéré, expliqua Wood. Sans aucun doute était-il en train de cuver son whisky quand les Aniotos l'auront assailli. Après l'avoir tué et mutilé, ils auront traîné son corps sous ces buissons, pour éviter qu'on ne le découvre trop vite.

— Je croyais pourtant que nous étions encore loin du territoire des Bakubis, fit Bob.

— Nous en sommes loin, mais la mort de Chest prouve que les Hommes-Léopards s'enhardissent et que, bientôt peut-être, ils viendront chercher leurs victimes à Walobo même, comme cela est déjà arrivé par le passé…

Bob Morane et Allan Wood s'entre-regardèrent et, aussitôt, la même pensée leur vint. Ce fut Bob qui la formula.

— Miss Hetzel ! Pourvu que…

Mais, aidés par M'Booli, les deux Européens eurent beau fouiller les environs, ils ne découvrirent pas d'autres corps. Quand ils interrompirent leurs recherches, il faisait presque nuit.

— Sans doute Chest était-il seul au moment où il a été attaqué, dit Wood. Bald, Brownsky et miss Hetzel auront dû s'apercevoir de sa disparition. Peut-être auront-ils eux-mêmes découvert les traces des Hommes-Léopards et auront-ils rebroussé chemin…

— Cela n'est pas certain, fit remarquer Bob. Si, pour une raison quelconque, Bald et Brownsky avaient décidé de continuer malgré tout, miss Hetzel se trouverait en danger de mort. Cette fois, nous ne pouvons la laisser courir ce risque…

Pendant un moment, Al Wood parut réfléchir.

— Je crois que tu as raison, Bob, dit-il enfin. S'il arrivait quelque chose à miss Hetzel, je m'en sentirais responsable. Demain, nous tenterons de retrouver les traces de son safari et, s'il continue à avancer vers l'est, nous nous lancerons à sa poursuite…

— Et si Peter Bald et Brownsky refusent de rebrousser chemin ? demanda Morane.

Le visage d'Allan Wood se durcit.

— Alors, il y aura ceci, dit-il d'une voix dure.

Il frappa sur la crosse de sa carabine, comme pour souligner sa phrase. Morane se mit à rire doucement. Tout se passait comme il l'avait prévu. Il venait d'arriver à Walobo et, aussitôt, les choses se mettaient à tourner mal…

*
* *

Ce fut à un kilomètre à peine de l'endroit où ils avaient découvert le corps mutilé de Chest que, le lendemain, Morane, Wood et M'Booli atteignirent l'emplacement du dernier camp de miss Hetzel. M'Booli palpa les cendres du foyer, les flaira, puis releva la tête, pour dire :

— Deux jours !

Ensuite, il se mit à courir dans toutes les directions, à demi courbé, tel un chien de chasse cherchant une piste. Finalement, il

revint vers Morane et Wood et tendit le bras dans la direction de l'est.

— Safari parti par-là, déclara-t-il.

Bob Morane fit la grimace.

— C'est bien ce que nous craignions. La mort de Chest n'a pas fait renoncer miss Hetzel à son projet de gagner les rives de la Sangrâh. Ce qui m'étonne, c'est que Peter Bald et Brownsky n'aient pas réussi à l'en dissuader…

— Peut-être ont-ils une idée derrière la tête, rétorqua Al Wood. Ces deux sacripants ne risqueraient assurément pas de se faire tuer par les Aniotos pour quelques centaines de livres seulement. S'ils persistent à accompagner miss Hetzel vers l'est, c'est qu'ils y trouvent, ou comptent y trouver un intérêt quelconque…

Cette fois, Bob haussa les épaules.

— Il est inutile de continuer à nous torturer la cervelle pour tenter de trouver une solution à ce mystère. Ce qu'il faut avant tout, c'est nous lancer sur les traces du safari de miss Hetzel et empêcher celle-ci de continuer plus loin vers l'est, et cela, même si Peter Bald et Brownsky ne sont pas d'accord. Ils ont deux jours d'avance sur nous. En forçant les étapes, il nous faudra quatre ou cinq jours pour les rejoindre…

— D'ici là, fit remarquer Allan Wood, ils auront peut-être atteint les bords de la Sangrâh, c'est-à-dire la frontière du territoire des Bakubis, et alors les vrais ennuis commenceront. Évidemment, nous pourrions gagner un temps appréciable en coupant à travers le pays balébélé, mais ce serait courir un trop grand risque. Je crois te l'avoir dit déjà, le roi Bankutûh n'aime guère les Blancs…

— Il nous suffira, fit Bob, de lui envoyer un messager – M'Booli par exemple, qui appartient à sa tribu – pour lui expliquer que nous ne désirons pas nous installer sur ses terres, mais seulement les traverser. Nous pourrions aussi lui offrir quelques cadeaux…

Mais le chasseur eut un violent geste de dénégation.

— Surtout pas des cadeaux, fit-il. Bankutûh refuse tout ce qui vient des Blancs. Ainsi, voilà une dizaine d'années, des missionnaires se mirent en tête d'aller évangéliser les Balébélés. Pour ce faire, arrivés à la limite de leur domaine, ils envoyèrent des présents à Bankutûh. Celui-ci les leur retourna en les avertissant

que, s'ils tentaient de pénétrer sur son territoire, ils seraient tous massacrés. Les missionnaires, qui n'avaient que leurs bibles à opposer aux flèches et aux sagaies des Balébélés, se le tinrent pour dit. Comme, parmi les présents qu'ils avaient envoyés à Bankutûh il y avait des friandises, ils les mangèrent… et moururent tous. Le roi avait fait empoisonner les friandises en question avant de les renvoyer…

— Comme je vois, fit Bob, ton Bankutûh est un joyeux drille. Et le Colonial Office laisse faire ?

— À plusieurs reprises, il a envoyé des expéditions punitives, mais celles-ci trouvaient seulement des villages déserts, ou bien des flèches, sorties on ne savait d'où, les décimaient. Depuis, on préfère laisser les Balébélés en paix. Tant qu'on ne cherche pas à pénétrer sur leur territoire – un haut plateau accessible seulement par deux étroits défilés, l'un à l'est, l'autre à l'ouest –, ils ne cherchent d'ailleurs d'ennuis à personne, sauf peut-être aux Bakubis, qui sont leurs ennemis héréditaires…

— Et si nous faisions savoir à Bankutûh que nous allons justement combattre les Bakubis, crois-tu qu'il nous refuserait son aide ?

Allan Wood eut un geste vague.

— Peut-on savoir quelles seront, dans tel ou tel cas, les réactions de Bankutûh ? Lorsque, durant la guerre, les Hommes-Léopards, recrutés parmi les Bakubis, firent à nouveau parler d'eux, le Colonial Office offrit une alliance aux Balébélés, allant jusqu'à leur promettre de fortes primes pour chaque Anioto abattu. Mais Bankutûh fit répondre aux messagers que les affaires des Blancs n'étaient pas les affaires des Noirs. Cependant, un an après, presque jour pour jour, il envahissait pour son compte personnel le territoire des Bakubis…

Ces remarques ne découragèrent cependant pas Bob Morane.

— Je tiens malgré tout à mon idée de passer par le pays des Balébélés. Si cela doit nous faire gagner un jour ou deux, il nous faut tenter la chance. Nous ne pouvons laisser plus longtemps miss Hetzel sous la coupe de Peter Bald et de Brownsky. Cette pauvre fille s'est peut-être engagée à la légère dans cette aventure, mais ce n'est pas une raison pour l'abandonner…

Cette fois, Al Wood n'émit aucune objection. Ses regards se durcirent soudain et il dit d'une voix ferme :

— Nous irons donc chez les Balébélés… Si toutefois Bankutûh le permet…

Chapitre VI

Après avoir quitté Walobo, le safari de miss Hetzel, Peter Bald et Brownsky, composé d'une trentaine de porteurs, s'était dirigé vers l'est. Au début, tout alla bien mais, à l'aube du deuxième jour, au moment de lever le camp, on se rendit compte que Chest manquait à l'appel, ainsi que deux bouteilles de whisky d'ailleurs, volées dans les réserves emportées comme éventuelle monnaie d'échange. Pendant près d'une demi-heure on battit les environs, on appela, mais en vain. Chest demeurait introuvable. Finalement, Brownsky fit interrompre les recherches.

— Nous ne pouvons pas rester à attendre ce sacré ivrogne. Que son whisky l'ait étouffé, ou le Diable emporté, peu nous importe… Mettons-nous en route…

Mais Leni Hetzel était intervenue.

— Chest s'est montré coupable en volant ce whisky, dit-elle, mais ce n'est cependant pas là une raison suffisante pour que nous l'abandonnions. Je propose de nous remettre à sa recherche et de lever le camp seulement après l'avoir retrouvé…

Peter Bald choisit ce moment pour intervenir à son tour.

— Miss Hetzel, dit-il, je connais les habitudes de Chest. Quand nous sommes en safari et qu'il a décidé de s'enivrer, il part souvent fort loin du camp pour se réfugier en quelque endroit bien abrité, le plus souvent au sommet d'un arbre, pour y cuver en paix son alcool. Il peut alors dormir des heures et se réveiller fort tard dans la matinée. L'attendre serait nous retarder considérablement…

— Pourtant, glissa Leni, il peut être en danger. Si un fauve…

— En fouillant l'équipement de Chest, coupa Peter Bald, je me suis aperçu qu'il avait emporté sa carabine et son revolver. Chest est peut-être un ivrogne, mais c'est aussi un homme prudent. Il s'arrange toujours pour se réfugier en des endroits où les bêtes sauvages ne peuvent l'atteindre. Ainsi, il ne court pas le risque d'être surpris durant son sommeil, qui est fort lourd. Croyez-moi, Chest a l'habitude de la brousse. Quand il s'apercevra que nous avons levé

le camp, il se lancera à nos trousses et, avant ce soir, il nous aura rejoints…

Leni hésita. Quelque chose, dans le ton de Peter Bald, l'incitait à la méfiance. C'était comme si chaque parole prononcée par cet homme était mensongère, et Brownsky ne lui inspirait guère plus de confiance. Plus que jamais, elle regretta le refus d'Allan Wood. Près de lui et de Bob Morane, au moins, elle se serait sentie en sécurité. Cependant, comme elle s'était engagée dans cette aventure en compagnie de Peter Bald et de Brownsky, elle devait continuer à s'en remettre à leurs décisions, du moins jusqu'à nouvel ordre. Une seule pensée la dominait : atteindre la Vallée des Brontosaures et laver la mémoire de son père de tout soupçon. Pour cela, elle se sentait prête à affronter tous les dangers…

— C'est bien, dit-elle à l'adresse de Peter Bald et de Brownsky, nous allons nous remettre en route. Mais je vous préviens, si ce soir Chest ne nous a pas rejoints, nous l'attendrons ou reviendrons à sa recherche…

Peter Bald et Brownsky avaient échangé un sourire. Un sourire qui échappa à Leni, mais qui était lourd de menaces.

*

* *

Après s'être emparé de deux bouteilles de whisky, Chest s'était dirigé vers l'enceinte du camp et, après avoir réussi à tromper la surveillance des sentinelles, il s'était mis en marche à travers la savane noyée de ténèbres. En agissant ainsi, il n'ignorait pas les risques qu'il courait, mais il était solidement armé et capable de se défendre et, en outre, il serait passé à travers les flammes de l'enfer lui-même pour pouvoir à son aise satisfaire son vice.

Finalement, au bout d'un quart d'heure de marche environ, Chest s'arrêta au pied d'un grand acacia dont le tronc lisse et les branches touffues lui offraient un maximum de sécurité. Excellent grimpeur, il n'eut guère de peine à s'y hisser et, une fois fixé à l'aide de sa ceinture à la fourche de la maîtresse branche, il tira une des bouteilles de sa musette et, la carabine placée à portée de la main, prit lentement le chemin du paradis des ivrognes…

*
* *

Quand, le lendemain, Chest se réveilla du lourd sommeil dans lequel l'alcool l'avait plongé, le soleil était déjà haut. Chest ouvrit par trois fois sa bouche pâteuse, à la façon d'un poisson tiré hors de l'eau, tendit les bras au-dessus de sa tête et s'étira. Ensuite, comme il restait quelques gorgées de whisky au fond de la bouteille entamée la veille, il vida celle-ci. Aussitôt il se sentit mieux et consulta sa montre. Il était dix heures.

— Faudrait voir à rejoindre le camp, murmura Chest. Si m'ont attendu qu'est-ce qu'y vont m'passer, le Bald et le Brownsky. Mais p'têt'bien qu'y m'ont pas attendu…

Il laissa glisser à terre la musette contenant la seconde bouteille de whisky encore pleine, récupéra sa carabine et sauta à son tour au bas de l'acacia. Immédiatement, il se mit à marcher vers le campement mais, bien entendu, trouva celui-ci désert.

— Évidemment, m'ont pas attendu, fit Chest en ricanant. Tant mieux, ça m'donnera l'occasion d'avoir encore une petite conversation avec cette gentille personne…

Il tâtait avec passion la bouteille pleine, au fond de la musette. Puis, n'y tenant plus, il l'en tira, la déboucha avec fébrilité et y but une longue goulée. Alors, réconforté, il se mit en marche vers l'est, sur la piste du safari…

Pendant tout le jour, Chest marcha à travers la savane. Il avait bien rencontré une famille de lions, mais ceux-ci étaient demeurés bien sagement à l'ombre de leur arbre. Plus tard, deux rhinocéros noirs avaient passé à quelque distance, leurs mufles cornus pointés, cherchant le vent, mais cela n'avait été pourtant qu'une fausse alerte, car ils s'étaient éloignés vers un petit bois de mimosas et s'y étaient perdus.

Tout autre que Chest aurait pu trouver cette marche solitaire longue et harassante mais, à vrai dire, il avait une compagne à la présence réconfortante en la personne de cette bouteille de whisky à laquelle il ne manquait d'ailleurs pas, de temps en temps, de tirer une longue rasade.

À la tombée de la nuit, Chest arriva à proximité de la carcasse de ce rhino mort, dont la peau épaisse avait été vidée à l'intérieur par les insectes. Là, il s'arrêta et inspecta la savane. Presque aussitôt, son visage s'illumina. À un kilomètre de là environ, plusieurs feux brûlaient.

— Le campement, fit Chest à haute voix. Savais bien qu'y finiraient par s'arrêter quéqu'part. Allons, achevons de vider ce flacon, ça nous donn'ra le courage d'affronter messieurs Peter Bald et Brownsky que le diable emporte…

Il tira la bouteille de sa musette, la déboucha et porta le goulot à ses lèvres pour boire une longue, longue gorgée. C'est alors que, dans son dos, une présence se manifesta, et des griffes de fer s'abattirent sur lui.

Chapitre VII

Le soleil était encore très bas sur l'horizon, et deux heures à peine avaient passé, ce matin-là, depuis le lever du camp, lorsque Wood désigna à Bob Morane une longue bande sombre, marquant un plateau, qui se découpait au-dessus de l'horizon.

— Voilà le pays des Balébélés, mon vieux Bob, et dans quelques heures nous parviendrons à l'entrée du défilé permettant d'y accéder. Es-tu toujours bien décidé à aller rendre visite à ce vieux pirate de Bankutûh ?

Morane hocha la tête affirmativement.

— Plus que jamais, dit-il. Tu sais d'ailleurs fort bien, Al, que c'est peut-être là l'unique moyen de rejoindre miss Hetzel avant qu'il ne soit trop tard…

Allan Wood demeura un long moment silencieux, comme absorbé par des pensées contradictoires.

— Tu as raison, Bob, fit-il enfin, c'est là le seul moyen, en effet…

Depuis trois jours à présent, Morane, Wood et leur safari avançaient à travers la savane, et la distance les séparant de l'expédition commandée par Peter Bald et Brownsky ne semblait pas devoir décroître. C'était comme si, selon l'expression imagée de Bob, « Peter Bald et Brownsky étaient pressés d'aller se faire rôtir les côtelettes en enfer, et en même temps celles de miss Hetzel ». Si l'on voulait les rejoindre avant qu'ils n'aient atteint les rives de la Sangrâh et le pays des Bakubis, il fallait à tout prix emprunter un raccourci en traversant le royaume de l'irascible Bankutûh.

Il était une heure de l'après-midi quand l'expédition atteignit l'entrée du défilé conduisant au sommet du plateau. M'Booli, qui marchait en avant, s'arrêta soudain et montra un point devant lui. Sur deux pieux peints en rouge et plantés dans le sol, deux crânes humains, parfaitement blanchis par le soleil, se trouvaient accrochés, telle une double menace de mort.

— Mauvais, fit M'Booli, très mauvais…

— Voilà l'avertissement de Bankutûh, dit Allan Wood en désignant les deux crânes, et voilà ceux qui sont chargés de le faire

respecter…

Il montrait les silhouettes de guerriers noirs qui, juchés au sommet des rochers, veillaient avec vigilance sur l'intégrité des frontières interdites.

— As-tu toujours l'intention de rencontrer Bankutûh ? demanda encore Allan à l'adresse de Morane.

Ce dernier fit la grimace. L'attitude des guerriers balébélés lui donnait à réfléchir. Pourtant, il n'était pas homme à se laisser rebuter au premier obstacle.

— Avançons encore un peu, dit-il, jusqu'à dépasser les deux crânes. De là, M'Booli parlera aux gardiens et nous verrons bien ce qui se passera…

Précédés par M'Booli, Morane et Wood s'avancèrent vers le défilé. Quand ils eurent dépassé les deux crânes de quelques mètres, ils s'arrêtèrent. Allan Wood désigna les sentinelles à M'Booli.

— Crie-leur que nous venons en amis pour rencontrer leur roi…

Le géant noir s'avança d'un pas encore et, mettant les mains en porte-voix autour de sa bouche, lança de longues phrases en dialecte balébélé. La réponse lui parvint presque aussitôt. Il tourna alors vers les deux Blancs un visage grave.

— Les sentinelles disent que nous devons retourner sur nos pas. Le roi Bankutûh ne veut rien avoir à faire avec Blanc, quel qu'il soit…

Comme pour ponctuer ces mots, il y eut un double sifflement et deux sagaies aux hampes teintées de rouge vinrent se planter, l'une aux pieds de Morane, l'autre à ceux de Wood. Calmement, avec son flegme tout britannique, le chasseur se tourna vers son ami.

— Quand je te disais qu'il n'y avait rien à faire avec Bankutûh, mon vieux Bob. Si nous avançons encore d'un seul pas, les sagaies ne nous manqueront pas cette fois…

Longuement, Morane considéra les sentinelles juchées, l'arme à la main, au sommet de leurs rochers. Finalement, l'expression de mécontentement peinte sur son visage aux traits durcis s'éteignit pour laisser place à de la lassitude. Il rejeta son feutre en arrière et, en un geste familier, passa les doigts de sa main droite ouverte dans la brosse de ses cheveux.

— Je crois qu'il est inutile de s'entêter, en effet, fit-il. Nous faire percer à coups de sagaies ne servirait à rien. Pourtant, j'enrage de penser que, faute de pouvoir traverser le domaine de ce croquemitaine de Bankutûh, nous ne parviendrons pas à rejoindre miss Hetzel avant la Sangrâh…

Les trois hommes avaient fait volte-face et s'en revenaient vers le groupe des porteurs, arrêtés à peu de distance du défilé.

— Miss Hetzel, Peter Bald et Brownsky, expliqua Allan Wood, doivent eux aussi contourner le plateau. Comme la Sangrâh ne peut se passer à gué, ils devront s'arrêter pendant un, ou même deux jours, pour construire de solides radeaux, capables, le cas échéant, de résister aux attaques des hippopotames, et cela nous offrira peut-être la possibilité de les rejoindre. En attendant, il nous faut nous éloigner du défilé, car notre vue pourrait tenter les belliqueux Balébélés. Pendant les quelques heures qui nous restent avant la tombée de la nuit, nous commencerons à contourner le plateau et dans quatre ou cinq jours, si tout se passe bien, nous atteindrons les rives de la Sangrâh.

Bob ne répondit pas. Il n'avait rien à redire à ce projet, faute de pouvoir lui en opposer un autre. Pourtant, son inquiétude au sujet de Leni Hetzel s'accentuait de plus en plus et il devinait qu'Allan la partageait. Tous deux en effet se sentaient déchirés par un sombre remords. Allan pour avoir refusé son concours à la jeune fille et l'avoir jetée ainsi entre les mains de Peter Bald et de Brownsky ; Bob pour n'avoir pas assez insisté auprès de son ami…

Le safari s'était remis en marche le long de la falaise, vertigineux à-pic dominé par la chevelure verte et hostile de la jungle, d'où s'échappait parfois, tel un trait d'argent, le tronc haut et délié d'un géant végétal. Une paix totale régnait et, seul, de temps en temps, un vautour passait d'un vol lourd à travers le ciel plombé, pour s'abattre soudain, serres ouvertes, sur quelque charogne.

Tout en marchant, Morane considérait avec insistance le flanc de la falaise, comme s'il eût voulu y découvrir une faille non gardée par laquelle le safari tout entier eût pu se glisser. Mais Wood ne tarda cependant pas à détromper son espoir.

— Il est inutile de chercher le moyen d'arriver là-haut, dit-il. Un excellent grimpeur pourrait peut-être y parvenir, mais non un safari

tout entier, avec des porteurs lourdement chargés. Non, tout ce qui nous reste à faire pour l'instant, c'est gagner la Sangrâh par le chemin des écoliers, c'est-à-dire en contournant le plateau…

Peu avant la tombée de la nuit, la petite troupe atteignit un espace débroussaillé, au centre duquel demeuraient des restes de feux. Plusieurs jours auparavant, le safari de miss Hetzel devait avoir campé là. Allan Wood décida de s'installer au même endroit pour la nuit. Les abris furent dressés, les feux allumés et, deux heures plus tard, sous la garde de deux sentinelles, les membres de la petite troupe, blancs et noirs, sombraient dans un profond sommeil.

*

* *

Un cri déchirant – à la fois hurlement de douleur et d'agonie – doublé d'une sorte de rugissement, réveilla Morane en sursaut. Il bondit aussitôt sur sa carabine et sortit de la tente. Rapidement, il jeta un regard autour de lui, pour s'arrêter devant un horrible spectacle. À l'extrémité du camp, éclairée par la lumière dansante des feux, une bête gigantesque, ours ou gorille il n'eût pu le dire, s'acharnait sur le corps inanimé d'une des sentinelles. Le second garde, comme paralysé par la terreur, contemplait la scène sans faire mine d'intervenir.

Déjà Bob avait épaulé son arme et, presque sans viser, fit feu dans la direction du monstre. Celui-ci, touché sans doute, se dressa en poussant un rauquement et, pendant un moment, Morane eut la vision d'épouvantables mâchoires garnies d'une double rangée de dents pareilles à celles du lion. Vite, Bob fit glisser une nouvelle cartouche dans le canon de sa Winchester mais, déjà, l'étrange animal, d'une course lourde qui fit trembler le sol, s'était enfoncé dans les buissons. Morane lâcha sa balle dans la direction où avait disparu la bête et, presque aussitôt, un troisième coup de feu, tiré cette fois par Allan Wood, déchira le silence de la nuit. Il y eut encore un bruit de branches brisées sous une masse énorme lancée au galop, puis ce fut tout…

Morane et Wood s'étaient penchés sur le corps inanimé du noir, mais celui-ci, lacéré par de redoutables griffes, ne donnait déjà plus

signe de vie. Bob se redressa et, du menton, désigna l'endroit où était disparu l'agresseur.

— Qu'est-ce que c'était ? interrogea-t-il.

Al haussa les épaules et montra les Noirs, qui s'étaient groupés peureusement autour des feux.

— Écoute-les, fit-il, et tu sauras…

Les porteurs semblaient saisis par une sorte de terreur sacrée. Ils tremblaient de tous leurs membres et un mot, toujours le même, passait de bouche en bouche :

— M'ngwa… M'ngwa…

Wood hocha la tête. Il paraissait lui-même un peu effrayé.

— Voilà ce que c'était, dit-il. Le M'ngwa… Notre vieil ami l'Ours Nandi, comme nous l'appelons, nous autres chasseurs blancs.

— J'ai cru un moment que c'était un gorille, fit Bob, ou peut-être encore un ours en effet, mais un énorme, au moins aussi grand que l'ours brun géant des îles Kodiak.

À nouveau, Allan Wood eut un geste vague.

— Peut-on savoir à quoi ressemble exactement le M'ngwa ? Parfois on le décrit comme un ours gigantesque, parfois comme un anthropoïde d'une espèce inconnue, ou encore comme une monstrueuse hyène tachetée. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il ne s'agit d'aucun animal connu des zoologistes. Regarde cette trace…

Du doigt, il désignait une large empreinte imprimée dans la terre meuble, près d'un des feux. Longue d'une quarantaine de centimètres, elle affectait la forme d'une bêche avec, à son extrémité la plus large, la marque de quatre terribles griffes pareilles à des poignards.

— Cela ressemblerait plutôt à l'empreinte d'un ours, remarqua Bob.

— C'est pour cette raison que nous nommons le M'ngwa Ours Nandi, mais cela n'explique cependant rien puisque, comme tu dois le savoir, il n'existe pas d'ours en Afrique. Le mystère demeure entier car, de mémoire d'homme – et les traditions indigènes sont tenaces au point de se transformer finalement en légendes –, personne n'est encore parvenu à tuer un vrai M'ngwa. D'ailleurs, les Noirs en ont une terreur irraisonnée et le considèrent comme un démon incarné… Regarde les porteurs et tu seras édifié…

Les Noirs n'avaient pas abandonné leur attitude terrifiée et s'étaient mis à se balancer suivant un rythme lent, en murmurant une mélopée plaintive qui allait en s'amplifiant. Seul, M'Booli ne prenait pas part à cette manifestation d'épouvante, mais il roulait cependant des yeux apeurés et, parfois, un long frémissement agitait sa prodigieuse musculature. Les porteurs semblaient à présent étrangers à tout ce qui se passait autour d'eux et leur complainte s'était substituée au silence de la nuit.

— Ils seront comme ça jusqu'au jour, fit Wood, et rien ne pourrait les faire taire, sauf la mort. Aux premières lueurs de l'aube, ils s'apaiseront, mais je doute que, désormais, nous puissions encore en tirer quelque chose. Puisque cette contrée est habitée par le M'ngwa, ils refuseront d'aller plus loin et, si nous les y forçons, ils nous abandonneront à la première occasion…

— N'y a-t-il rien à faire ?

— Rien, sauf peut-être tuer l'animal lui-même, mais tu l'as sans doute blessé tout à l'heure et il ne reviendra pas se frotter à nous de sitôt. Il n'y a donc rien à tenter. Quand les Noirs sont repris par les vieilles terreurs ancestrales, ils ne sont plus bons à grand-chose. Il y a quelques jours, je te parlais de Juju. Le voilà qui se manifeste dans toute sa puissance et nous, hommes blancs, ne pouvons rien contre lui…

*

* *

Les prévisions d'Allan Wood devaient se réaliser. À l'aube, les porteurs refusèrent de lever le camp et de continuer à avancer. Au contraire, ils manifestèrent le désir de regagner Walobo, et Allan Wood eut beau user de supplications, de menaces, puis encore de supplications, rien n'y fit. Leur terreur, leur appréhension devant l'inconnu, matérialisée par le M'ngwa, se révélait la plus forte.

Finalement, Allan Wood jugea inutile d'insister.

— Dis-leur, cria-t-il à l'adresse de M'Booli, qu'ils peuvent retourner à Walobo s'ils le désirent, mais qu'ils ne seront pas payés. Je les avais engagés pour nous accompagner jusqu'au bout du safari, sans

leur indiquer de destination précise. Puisqu'ils nous abandonnent, ils n'auront droit à aucune rétribution.

M'Booli s'empressa de répéter fidèlement ces paroles aux porteurs, mais elles ne semblèrent cependant faire aucune impression sur ceux-ci. Laissant leurs colis, ils vinrent saluer sans une seule parole Allan Wood et Morane puis, en file indienne, ils reprirent silencieusement le chemin de Walobo. Seul M'Booli, chez qui la fidélité l'emportait sur la peur, demeura auprès des deux Blancs.

Allan Wood, le premier, retrouva la parole.

— Il était inutile de tenter de les retenir, dit-il, et même si j'y étais parvenu, la situation aurait été intenable au cours des jours à venir. Au moins, maintenant, nous nous trouvons dans une situation nette…

— Bien sûr, dit Bob en désignant les colis épars dans l'enceinte du camp, la situation est nette. Nous allons être forcés de porter tout cela, ou de tout abandonner…

— M'Booli, toi et moi nous chargerons du strict minimum et laisserons le reste sur place, pour tenter de gagner la Sangrâh à marche forcée. Si nous parvenons à rejoindre miss Hetzel avant que sa troupe n'ait franchi la rivière, tout ira bien. Sinon, nous serons sans doute obligés de l'abandonner à son triste sort. À trois, nous ne parviendrons jamais à traverser le pays des Bakubis. Les Hommes-Léopards regarderaient sans doute à deux fois avant d'attaquer un camp solidement retranché, mais ils n'hésiteraient guère à assaillir trois hommes isolés. En franchissant la Sangrâh, nous signerions en même temps notre arrêt de mort.

Le chasseur leva les yeux vers le sommet du plateau, où commençait le territoire des Balébélés, et il dit encore, avec rancœur.

— Sans ce vieux sacripant de Bankutûh, tout serait si simple. Nous traverserions le plateau au lieu de devoir le contourner et aurions ainsi une chance d'atteindre les rives de la Sangrâh en même temps que miss Hetzel et ces deux forbans de Peter Bald et de Brownsky. Mais nous n'avons pas de temps à perdre. Répartissons les charges et mettons-nous en route sans retard…

Une heure plus tard, les trois hommes, porteurs chacun d'un lourd sac, se remettaient en marche le long de la falaise interdite. Allan Wood, armé d'un fusil de type Mauser à lunette, arme fort utile pour tirer l'antilope à longue distance, allait en avant. Derrière venait Morane, porteur d'une légère carabine Winchester, et M'Booli, chargé du fusil de chasse pour le petit gibier, fermait la marche.

Tout en avançant, Morane maugréait en lui-même contre ce sort qui ne cessait de s'acharner sur lui et semait sa route de chausse-trappes. Pourtant, amoureux de la jungle et de ses dangers comme il l'était, il n'aurait pas été sans goûter la dure et cependant grisante réalité de l'aventure si, au bout de cette course menée par ses deux compagnons et lui, il n'y avait eu la vie de Leni Hetzel comme enjeu…

Chapitre VIII

Couché sur le dos, la tête appuyée sur son sac, avec la nuit pour seul toit – une nuit claire dans laquelle la lune brillait tel un grand disque d'argent poli –, Bob Morane laissait errer ses regards sur la muraille rocheuse, en étudiant chaque aspérité, chaque fissure. Cela faisait deux jours à présent que, après la désertion des porteurs, Allan Wood, M'Booli et le Français longeaient le plateau, en direction de la rivière Sangrâh. Au cours de ces deux journées, Morane n'avait cessé de manifester sa mauvaise humeur devant cette guigne qui le forçait, lui et ses compagnons, à accomplir ce long détour. Et, à présent, cette même mauvaise humeur l'empêchait de dormir.

« Ah, si seulement je pouvais trouver le moyen de rencontrer Bankutûh ! songeait-il. Je parviendrais bien à le convaincre de nous aider… »

Tournant la tête, Bob contempla les formes immobiles de Wood et de M'Booli étendus à ses côtés dans l'enceinte des feux maintenant mourants, ensuite il reporta ses regards sur la falaise. En cet endroit, elle ne paraissait guère totalement infranchissable et, en outre, il se souvenait des paroles prononcées la veille au soir par Allan Wood, au moment de dresser le camp : « Si nous parvenions à franchir la falaise en cet endroit, il nous faudrait marcher durant deux heures à peine pour atteindre le repaire de Bankutûh… »

Morane jeta un rapide coup d'œil à sa montre. Il était cinq heures du matin et, bientôt, le jour se lèverait. Alors, il murmura, à voix très basse :

— Je dois absolument parvenir à rencontrer Bankutûh, sinon nous ne réussirons jamais à atteindre la Sangrâh avant que miss Hetzel ne l'ait franchie. Il me faut tenter le coup…

Il tira un carnet et un crayon de la poche de sa veste et, à la faible lueur des feux, griffonna rapidement quelques mots :

« Al, vais tenter d'escalader la falaise et de rencontrer Bankutûh. Si je ne suis pas de retour pour midi, fais comme si j'étais mort et

continue à avancer dans la direction de la Sangrâh. Miss Hetzel doit à tout prix être sauvée. Bob. »

Il déchira la page du carnet et l'accrocha, bien en évidence, à la boucle de son sac ; puis il saisit sa légère carabine et, doucement, afin de ne pas déranger le sommeil de Wood et de M'Booli, s'avança en direction de la falaise. Après avoir franchi le cercle des feux, il dut redoubler de précautions pour ne pas déclencher les dispositifs d'alarme placés par M'Booli autour du camp et destinés à signaler l'approche de tout ennemi, homme ou animal. Finalement, Bob atteignit la muraille et, d'un air soucieux, en visa le sommet.

« Ce sera un dur morceau à avaler, songea-t-il, et ce sera l'occasion ou jamais de mettre en œuvre toute ma science de grimpeur. Ensuite… Espérons que Bankutûh se sera levé de bonne humeur… »

Bob passa sa Winchester en bandoulière, s'assura que son revolver et son couteau de chasse étaient bien fixés dans leurs étuis à sa ceinture, puis il avança parmi les éboulis…

Au cours de son existence mouvementée, à travers les cinq continents, Morane s'était à de nombreuses reprises trouvé dans la nécessité d'accomplir des escalades périlleuses, mais jamais peut-être comme à présent. Suspendu dans le vide, il comprenait pourquoi le royaume des Balébélés demeurait inviolable. Mètre par mètre, il se hissait le long de la falaise, collé au rocher comme un scolopendre. Parfois, il demeurait pendant de longues secondes accroché par l'extrémité des phalanges, les pieds tâtant sous lui pour trouver un appui. Puis il repartait, pour devoir recommencer presque aussitôt les mêmes acrobaties…

Quand il eut ainsi franchi une cinquantaine de mètres, Bob s'arrêta, le bras passé autour d'une arête saillante, les pieds calés dans une faille, pour souffler un peu. Il avait à peine accompli la moitié de l'ascension et, déjà, il se sentait épuisé. « Si, pour une raison ou pour une autre, je dois redescendre par le même chemin, pensa-t-il, ça va être un drôle de sport… » Un instant, il pensa se débarrasser de sa carabine et de son revolver, qui l'encombraient un peu, mais il abandonna aussitôt cette idée. Il ignorait quels dangers

l'attendaient là-haut et, bientôt, il aurait peut-être grand besoin de ses armes pour défendre sa vie…

Un peu reposé, Morane se remit à grimper. Au-dessus de sa tête, l'aube rosissait le ciel, et l'approche du jour lui insuffla une énergie nouvelle. Quand il ne fut plus qu'à quelques mètres seulement du rebord de la falaise, le jour s'était levé. Un jour encore pâle et oblique mais qui, cependant, rendait aux choses leur apaisante réalité.

Le sommet de la falaise était maintenant tout proche. Morane en agrippa le rebord et, s'élevant à la force des bras, amorça un rétablissement. Et, soudain, il s'immobilisa, les jambes pendant dans le vide. À un mètre de lui à peine, un énorme babouin, assis sur son train arrière, le regardait en découvrant des crocs pareils à ceux du léopard. Une sueur froide couvrit le front de Morane. Dans la position où il se trouvait, il lui était difficile, sinon impossible, de tirer son revolver et, même s'il avait pu l'atteindre, le singe lui aurait planté ses crocs dans la gorge avant qu'il ait eu le temps d'en faire usage.

Pendant de longues secondes, l'homme et la bête demeurèrent ainsi face à face, l'un suspendu au-dessus de l'abîme, l'autre prêt à l'attaque. Morane savait que, si le babouin se jetait sur lui, ce serait la chute irrémédiable. Lentement, il sentait la fatigue monter le long de ses bras, et il vit le moment où, sous peine de tomber, il allait devoir achever de se hisser. Ce geste, il le savait, déclencherait l'assaut du grand singe, et il n'était guère certain – il s'en fallait de beaucoup – de sortir victorieux du combat qui s'ensuivrait.

De nouvelles secondes passèrent et, brusquement, sans raison apparente, le babouin fit volte-face et s'éloigna. Sans perdre un instant, Bob se laissa basculer en avant et rouler sur le sol ferme du plateau. D'une saccade, il tira son revolver de l'étui, prêt à s'en servir, mais le babouin semblait avoir définitivement abandonné son attitude agressive. Il s'était mis à trotter vers un petit bois de mimosas, où il disparut.

Assis au bord du plateau, Morane se mit à rire doucement. Il replaça le revolver dans son étui et dit à voix haute :

— Pas à dire, l'accueil est chaleureux au pays des Balébélés…

Il jeta un regard sous lui, vers le camp qu'il venait d'abandonner. La lueur des feux avait pâli et, dans peu de temps, Allan Wood et M'Booli s'éveilleraient pour s'apercevoir aussitôt de la disparition de leur compagnon. Pour ne pas prolonger inutilement leur inquiétude, Bob devait tenter de joindre Bankutûh au plus vite.

Sans attendre davantage, il se leva et, la carabine sous le bras, marcha vers un petit tertre d'où, peut-être, il pourrait embrasser l'étendue du plateau. Son espoir ne fut pas déçu. Là-bas, passé une plaine encombrée de roches chaotiques, un grand village – presque une ville – de huttes aux murs ocres et aux toits de chaume dormait au creux d'une large vallée.

« Al ne se trompait pas, pensa Morane. Il me faudra à peu près deux heures pour atteindre la capitale de Bankutûh, si toutefois j'y parviens… »

Il quitta son observatoire et, courageusement, sans même prendre le soin de se dissimuler, il se mit en marche en direction du grand village des Balébélés.

*

* *

Bob Morane marchait depuis un peu plus d'une heure à travers un vaste champ de rochers chaotiques, paysage lunaire au sein duquel, sans la petite boussole qui ne le quittait jamais, il se serait aisément égaré, quand son attention fut attirée par des cris tout proches. On eût dit une rumeur de combat où dominaient des piailleries d'animaux excités.

Armant sa carabine, Morane se mit aussitôt à courir dans la direction d'où venaient les cris. Au détour d'un grand roc en forme de menhir, il s'arrêta soudain. À une trentaine de mètres devant lui, deux grands noirs, adossés à un pan du rocher, livraient combat à une quinzaine d'énormes babouins. Plusieurs singes déjà gisaient sur le sol, frappés par les lances des chasseurs qui, de leur côté cependant, perdaient leur sang par de multiples blessures.

Bob connaissait trop la férocité des grands cynocéphales qui, en nombre, n'hésitaient pas à s'attaquer au léopard et, même, au lion, pour savoir que la vie des deux Noirs était en danger. Ils pourraient

encore tuer quelques singes mais, finalement, ils succomberaient sous le nombre. Bob n'était guère partisan des massacres d'animaux, mais il ne pouvait cependant laisser déchirer ces hommes sans intervenir. Il mit un genou en terre, épaula sa Winchester et, visant soigneusement, ouvrit le feu. Il tira cinq fois et cinq babouins s'écroulèrent, frappés à mort par les balles de l'infaillible tireur. Aussitôt, il y eut un flottement dans les rangs des grands singes qui, terrifiés sans doute par cette attaque soudaine, s'enfuirent en déroute à travers les rocs.

Stupéfiés par ce secours providentiel, les deux Noirs regardaient autour d'eux, tentant de découvrir leur sauveur. Bob se redressa et, l'arme baissée, marcha dans leur direction. Cette fois, en voyant cet homme blanc venir à eux, l'effarement, la peur totale se peignit sur les traits des deux indigènes. Le plus grand d'entre eux s'avança vers Morane et, à ses tatouages, celui-ci comprit qu'il s'agissait là d'un personnage de haute lignée. Pourtant, le Noir paraissait trop jeune pour être un chef. Sans doute était-il fils de chef, ou de sorcier. En tout cas, lui et son compagnon devaient appartenir à la tribu des Balébélés, car eux seuls vivaient sur le plateau.

Le grand Noir s'était arrêté à quelques mètres de Morane. Il montra les cadavres de babouins abattus, pour dire en un anglais exécrable :

— Homme blanc sauver vie à N'Doloh – il posa la main sur sa propre poitrine – et H'Elé – il désignait son compagnon. Homme blanc tombé du ciel…

Morane secoua la tête.

— Non, dit-il, je ne suis pas tombé du ciel. Je suis venu par là…

Du doigt, il indiquait la direction de la falaise. Mais N'Doloh eut un signe de dénégation.

— Jamais personne venu par-là, dit-il encore, et homme blanc pas avoir d'ailes…

— Je suis pourtant venu par-là, fit encore Morane avec force.

Il s'était rendu compte que les deux Noirs, malgré leur attitude paisible, marquaient un peu de méfiance à son égard, et il jugea utile de détourner la conversation.

— Où N'Doloh a-t-il appris l'anglais ? interrogea-t-il. Je croyais que les Balébélés ne descendaient jamais dans la plaine…

Le jeune Noir se redressa fièrement et, de son poing fermé, se frappa la poitrine.

— N'Doloh, fils grand sorcier, dit-il, et roi Bankutûh faire apprendre anglais aux chefs balébélés. Roi Bankutûh dire anglais utile aux chefs si eux devoir combattre hommes blancs…

Malgré tous ses efforts, Morane ne put réprimer un sourire. « Décidément, ce Bankutûh n'est pas le premier venu, pensa-t-il, et le Colonial Office n'a guère tort de le ménager dans la mesure du possible… »

— Le roi Bankutûh est un grand chef, déclara-t-il, et je suis venu ici pour lui parler…

Mais N'Doloh secoua violemment la tête.

— Roi Bankutûh pas vouloir parler hommes blancs, répondit-il. Lui dire hommes blancs tous mauvais…

— Si tous les hommes blancs étaient mauvais, fit remarquer Bob, je t'aurais laissé mettre en pièces par les babouins, toi et ton compagnon, puis je serais venu danser sur vos cadavres…

Cette remarque parut impressionner le fils du sorcier. Il se tourna vers H'Elé, et les deux chasseurs échangèrent un conciliabule en dialecte balébélé. Finalement, N'Doloh se tourna vers Morane.

— N'Doloh et H'Elé conduiront homme blanc près du roi Bankutûh…

Morane triomphait. Il avait accompli cette escalade périlleuse dans le seul but de rencontrer le roi des Balébélés, et il allait être mené à lui. Pourtant, il se demandait avec inquiétude quelles seraient les réactions de Bankutûh quand il apprendrait son intrusion sur son territoire. D'après ce que lui avait raconté Allan Wood, le terrible monarque ne s'embarrassait guère de ses ennemis…

Avec cette belle confiance dans le sort qui, chez lui, prenait toujours le dessus sur les pires inquiétudes, Bob haussa les épaules et, encadré par les deux guerriers noirs, prit le chemin de la capitale des Balébélés.

*

* *

Quand Bob Morane pénétra dans le grand village du roi Bankutûh, il sentit un peu de sa belle confiance l'abandonner. Des grandes cases à toits de chaume, tout un peuple était sorti pour se presser sur son passage, l'insulte à la bouche. Des femmes lui montraient le poing et des hommes brandissaient leurs armes dans sa direction. Par bonheur, l'autorité de N'Doloh, comme fils de sorcier, semblait suffisante pour prévenir les sévices.

Les deux compagnons de Morane s'étaient dirigés vers une case plus grande encore que les autres, montée sur pilotis et précédée d'une galerie. Au moment où les trois hommes allaient gravir les marches menant à cette galerie, deux personnages, attirés sans doute par la rumeur, sortirent de la case. Le premier était une sorte de géant à la chevelure blanche et aux muscles d'athlète. Seuls un pagne de cotonnade d'une blancheur immaculée et des brassards ornés de perles l'habillaient. Sur son visage à la peau foncée, presque noire, l'assurance se lisait et ses yeux intelligents se posaient sur tout ce qui l'entourait avec une expression dominatrice. Morane aurait eu bien de la peine à dire l'âge de cet homme, mais il avait la certitude de se trouver en présence du redoutable roi Bankutûh, chef incontesté des Balébélés.

Le second personnage, de taille moins imposante, portait des oripeaux qui en disaient assez sur son état de féticheur. Son visage, peint mi-partie en bleu, mi-partie en rouge, lui conférait une expression démoniaque et redoutable. Quand il aperçut Bob, il se mit aussitôt à glapir des menaces en agitant dans sa direction un hochet fait d'os de serpents enfilés autour d'une calebasse.

N'Doloh avança d'un pas vers le sorcier et se mit à lui adresser de violents reproches en dialecte balébélé. Morane comprit aussitôt que le féticheur était le père de N'Doloh et que ce dernier lui apprenait que le Blanc lui avait sauvé la vie, tout comme à H'Elé, et que l'insulter était manquer au plus élémentaire devoir de reconnaissance.

Aussitôt, les imprécations moururent sur les lèvres du féticheur et, se tournant vers le roi, il lui glissa quelques brèves paroles. Bankutûh fronça les sourcils et, comme s'il voulait ignorer les paroles du sorcier, s'adressa directement à Morane, dans un anglais fort correct.

— Que viens-tu faire ici ? Ne sais-tu pas que le territoire des Balébélés est interdit aux Blancs ?…

Bob hocha la tête affirmativement.

— Je le savais, dit-il d'une voix ferme, mais je suis venu ici seulement pour te voir, puissant roi Bankutûh…

Pendant un long moment, le chef des Balébélés demeura silencieux. Du regard, il sembla jauger son interlocuteur. Finalement, il demanda à nouveau :

— Comment as-tu fait pour arriver jusqu'ici ? Si tu avais franchi les défilés, mes gardes t'auraient tué…

— Je n'ai pas franchi les défilés, répondit Morane. J'ai grimpé le long de la falaise et, peu après, j'ai rencontré N'Doloh et H'Elé, qui m'ont conduit jusqu'ici.

Cette fois, une expression d'incrédulité se peignit sur les traits de Bankutûh.

— Jamais personne n'a franchi les falaises, fit-il. Plusieurs ont essayé, mais ils se sont rompus les os…

« Aurais-je accompli un tel exploit ? se demanda Bob. Peut-être les ombres de la nuit m'ont-elles caché les difficultés de l'entreprise… »

— Je suis venu par les falaises, répéta-t-il avec force. Tu viens de le dire par toi-même : si j'avais tenté de franchir les défilés, tes gardes m'auraient immanquablement tué.

Bankutûh leva le visage vers le ciel.

— Les Blancs possèdent des avions. Peut-être es-tu venu avec l'un d'eux.

À nouveau, Morane eut un signe de dénégation.

— Non, dit-il, si j'étais venu en avion, tu aurais entendu le bruit des moteurs…

Comme le roi ne paraissait pas encore convaincu, Bob répéta avec conviction :

— Tu peux me croire. Je suis venu par les falaises, et par nul autre chemin…

Soudain, le chef des Balébélés se détendit, mais son visage demeura grave.

— En attendant de trouver une autre explication, je dois te croire, dit-il. Pourtant, tu devais être poussé par une raison bien impérieuse

pour ainsi risquer ta vie…

— Une raison impérieuse me poussait, en effet, répondit Bob.

Longuement, il parla de miss Hetzel, de sa volonté de laver la mémoire de son père. Il raconta comment la jeune Autrichienne s'était entendue avec Peter Bald et Brownsky pour que ceux-ci la conduisent, à travers le territoire des Bakubis, jusqu'à la Vallée des Brontosaures. Il termina en affirmant sa volonté et celle d'Allan Wood de rejoindre miss Hetzel avant que celle-ci ne courût le risque de tomber sous les coups des Hommes-Léopards.

Quand Morane eut terminé son récit, Bankutûh, qui n'avait cessé d'y prêter une oreille attentive, fit remarquer :

— Pourquoi ce Peter Bald et ce Brownsky continuent-ils à avancer vers le pays des Hommes-Léopards, au lieu de retourner à Walobo ? Auraient-ils quelque raison secrète de vouloir atteindre cette Vallée des Brontosaures ?…

Bob eut un geste vague.

— C'est possible, dit-il, mais si Bald et Brownsky ont réellement des raisons de vouloir gagner la vallée, celles-ci nous échappent encore…

Bankutûh demeura un instant pensif, comme si des sentiments contradictoires s'affrontaient en lui. Finalement, il releva la tête, pour demander :

— Si je comprends bien, tu désires que je te laisse le libre passage, à toi et à tes amis, à travers le territoire de ma tribu, pour vous permettre d'atteindre la Sangrâh avant cette miss Hetzel ?

— C'est ce que je désire, en effet…

Le Noir eut un petit sourire moqueur, un sourire dans lequel se manifestait toute sa puissance. Il n'avait qu'un ordre à donner et, aussitôt, cent lances transperceraient l'audacieux voyageur. Pourtant, cet ordre, il ne le donna pas.

— J'aime les hommes de ton espèce, dit-il à Morane. Des hommes audacieux et francs, qui n'hésitent pas à risquer leur vie pour une cause juste. Voilà pourquoi, au lieu de te faire exécuter, comme je le devrais pour être fidèle à mes principes, je vais t'accorder mon appui et te permettre de traverser mon territoire. Tes deux compagnons seront hissés sur le plateau à l'aide de cordes, et je vous donnerai une escorte pour vous aider à gagner la Sangrâh.

Tu as sauvé la vie à N'Doloh, que j'aime comme mon fils et, comme vous dites, vous autres Européens, la reconnaissance est une vertu noire… Mais, souviens-toi : si tes compagnons et toi tentez de remettre les pieds sur ce plateau, vous serez aussitôt massacrés…

— L'un de mes compagnons est pourtant un authentique Balébélé…

Mais Bankutûh secoua la tête.

— M'Booli a préféré vivre avec les Blancs. Il n'appartient donc plus à ma tribu.

Bob ne répondit pas. Il n'y avait d'ailleurs rien à répondre aux dernières paroles du chef, et il se contenta de dire :

— Je voudrais encore te demander une chose, Bankutûh, si tu me le permets…

— Demande toujours…

— Où as-tu appris à parler aussi parfaitement l'anglais ?

Le roi des Balébélés se redressa avec fierté.

— J'ai été élevé chez les Blancs, dit-il. Il y a très longtemps de cela. Je suis resté avec eux jusqu'à l'âge de vingt ans. Alors seulement, j'ai compris que ma place était ici, près de mon peuple. Je suis revenu et ai succédé à mon père. Depuis, le territoire des Balébélés est interdit aux hommes blancs, pour que les Balébélés gardent la paix et la sagesse dans leurs esprits…

« Ainsi, pensa Morane, Bankutûh, le fameux Croque-mitaine africain, est en réalité un chef avisé, qui tient à protéger sa race contre tous les inconvénients de la civilisation occidentale, même s'il lui faut faire régner la terreur pour cela… » Et c'était avec ce même Bankutûh que lui, Bob Morane, venait de conclure une alliance momentanée. En compagnie d'Allan Wood et de M'Booli, il allait pouvoir gagner rapidement les rives de la Sangrâh et, si la chance continuait à le servir, empêcher miss Hetzel de franchir la rivière, même si cette intervention n'était pas du goût de Peter Bald et de Brownsky. Mais, jusqu'ici, dans toute cette aventure, la fortune avait pris des aspects si divers que Bob préférait ne pas crier trop tôt victoire.

Ce qui importait pour le moment, c'était d'aller rassurer Al Wood et M'Booli et de les aider à grimper à leur tour au sommet du plateau.

Un quart d'heure plus tard, accompagné d'une escorte de guerriers balébélés pourvus de longues et solides cordes, Bob refaisait en sens inverse le chemin qui, tout à l'heure, l'avait conduit, de son point d'escalade à la capitale de Bankutûh.

Chapitre IX

La disparition de Chest n'avait guère tempéré l'ardeur rapace de Peter Bald et de Brownsky. Dès le premier jour, des formes humaines vêtues de peaux de léopards, aperçues à la jumelle au loin sur la savane, les avaient amplement renseignés sur le sort de leur compagnon et, au soir, un bref conciliabule avait réuni les deux forbans et Leni Hetzel. Cette dernière, touchée par la mort de Chest, n'aurait fait aucune difficulté pour rebrousser chemin, mais Bald et Brownsky voyaient les choses d'une tout autre façon. Ils savaient que, si la jeune fille décidait de regagner Walobo sans avoir atteint la mystérieuse Vallée des Brontosaures, leur espoir de découvrir les diamants de Sam Cutter s'en irait à vau-l'eau. Ils s'employèrent donc de leur mieux à convaincre Leni de continuer à avancer en direction de la Sangrâh.

Tout d'abord, la jeune Autrichienne avait résisté à l'insistance des deux hommes.

— La mort de Chest doit nous servir d'avertissement, dit-elle. En continuant, ce sera nos vies et celles des porteurs que je risquerai en même temps que la mienne, et ce serait payer trop cher l'espérance de voir laver un jour la mémoire de mon père…

Mais Peter Bald avait insisté.

— Chest était seul quand les Hommes-Léopards l'ont attaqué. Jamais ils n'oseront s'en prendre à une troupe homogène et bien armée. Nous avons des mitrailleuses, ne l'oublions pas…

Leni demeura sans réponse. Ce mot « mitrailleuses » ne lui plaisait guère, car il lui aurait répugné de devoir s'en servir, même pour défendre sa vie. Après tout, si elle ne voulait pas avoir affaire aux Hommes-Léopards, elle n'avait qu'à rester à Vienne…

Brownsky dut comprendre les hésitations de la jeune fille, car il intervint aussitôt :

— Nous n'aurons d'ailleurs pas besoin d'en faire usage, des mitrailleuses. Leur seule vue suffira à tenir les Aniotos en respect. Chaque soir, nous nous retrancherons soigneusement, et ils n'oseront attaquer. De toute façon, si vous voulez fournir au plus vite

des preuves de la sincérité de votre père, c'est le moment où jamais de tenter l'aventure car, si j'en juge par le déroulement des événements, dans quelques semaines les Bakubis seront en pleine révolte et, alors, il deviendra, et pour longtemps sans doute, tout à fait impossible de traverser leur territoire…

Ce dernier argument avait eu raison des scrupules de Leni. Sans se douter encore des desseins secrets de Bald et de Brownsky, elle accepta de continuer à avancer en direction de la Sangrâh, pour tenter de gagner ensuite la Vallée des Brontosaures.

Bald et Brownsky voulaient traverser en toute hâte le pays des Bakubis afin de ne pas laisser le temps aux Hommes-Léopards de se grouper pour lancer une attaque en masse. Aussi décidèrent-ils de brûler les étapes. Ce fut la raison pour laquelle Morane et Allan Wood, avant la désertion de leurs porteurs, ne devaient pas réussir à les rejoindre ou, tout au moins, à réduire de façon notable la distance qui les en séparait.

La petite troupe atteignit la rive droite de la Sangrâh à quelque distance de la première chute d'où, s'il fallait en croire le récit de Porker, on devait se diriger vers le nord pour atteindre finalement la Vallée des Brontosaures.

Pour gagner du temps, Bald et Brownsky firent construire le jour même deux radeaux sur lesquels ils comptaient descendre la rivière jusqu'à la chute. Naviguer au milieu du fleuve diminuait en effet considérablement les risques d'attaque de la part des Aniotos.

Mais, à l'aube, le lendemain, les porteurs qui, au cours de la nuit, avaient tenu conciliabule, refusèrent de prendre place à bord des radeaux. Ils disaient que, de l'autre côté de la rivière, commençait le territoire des Bakubis et qu'il y avait grand danger à s'y aventurer. La crainte des Hommes-Léopards les privait de tous leurs moyens et, seuls, une dizaine d'entre eux, alléchés par la promesse d'une grosse récompense, se décidèrent finalement à accompagner la jeune fille et les deux aventuriers…

Peter Bald, Brownsky, Leni et les dix porteurs demeurés fidèles, prirent place, avec une partie du matériel, sur l'un des radeaux et celui-ci, mû par cinq paires de bras vigoureux maniant des gaffes, fila doucement vers l'aval.

De chaque côté de l'esquif, les rives de la Sangrâh défilaient lentement, bordées de forêts épaisses. Des hautes herbes, des oiseaux bariolés s'envolaient en poussant des clameurs effarouchées. De grands crocodiles, effrayés par l'approche de l'esquif ou escomptant quelque proie en cas de naufrage, plongeaient avec des « ploufs » sourds.

On naviguait depuis près de deux heures et, déjà, on entendait au loin le grondement de la chute, quand Leni Hetzel, assise à l'avant du radeau, tendit la main vers la gauche et cria :

— Là-bas, regardez…

Une dizaine de grandes formes rondes étaient apparues au ras de l'eau et nageaient vers le radeau.

— Des hippos ! fit Peter Bald. Et ils se dirigent droit sur nous…

Arrivés à quelques mètres seulement du radeau, les pachydermes amphibies plongèrent pour reparaître de l'autre côté, si près que les voyageurs pouvaient nettement voir briller leurs petits yeux saillants. L'eau, remuée par le déplacement des monstres, fit dangereusement balancer le radeau. Une fois encore, les hippos recommencèrent leur petit jeu et, à nouveau, le radeau roula, menaçant de jeter à l'eau ses occupants.

— Ils vont nous faire chavirer ! hurla Peter Bald. Brownsky s'était dressé et armait sa carabine.

— Je vais essayer de les tenir en respect, dit-il. Quand j'aurai tué un de leurs petits copains, les autres s'éloigneront peut-être…

Il épaula son arme et, visant posément, en pointa le canon vers le plus proche des hippopotames. Miss Hetzel se dressa soudain, pour crier :

— Non, ne tirez pas. Si vous le manquez…

Mais Brownsky avait déjà fait feu. L'animal, touché, bondit à moitié hors de l'eau en poussant un grognement où se mêlaient à la fois fureur et douleur, et plongea.

— Attention, il vient sur nous ! cria encore Peter Bald.

Brownsky s'était mis à tirer au jugé sur la forme imprécise qu'il apercevait à travers l'eau. Tout fut vain cependant. L'hippo avait soulevé le radeau sur sa puissante échine, précipitant ses occupants et leurs bagages dans le fleuve. Déjà, les autres pachydermes se précipitaient sur l'esquif démantelé et s'acharnaient sur lui, comme

s'ils voulaient venger la blessure occasionnée à leur congénère. De la berge la plus proche, des crocodiles plongeaient et, lancés comme des torpilles, nageaient silencieusement vers le lieu de l'accident…

*
* *

Aussitôt après avoir été précipités à l'eau, miss Hetzel, Peter Bald et Brownsky s'étaient mis à nager en direction de la rive gauche du fleuve. Tous trois excellents nageurs, ils l'atteignirent sains et saufs et prirent pied en un endroit rocheux. Bientôt, sept porteurs abordèrent à leur tour. Les trois autres avaient été, soit broyés par les hippos, soit tirés vers le fond par les crocodiles.

Leni s'était assise à même le roc et pleurait à chaudes larmes, le visage enfoui dans les mains. L'atrocité de la situation l'écrasait et, au fond d'elle-même, elle se sentait coupable de la mort de ces hommes. Au bout d'un moment cependant, elle releva la tête.

— Notre voyage s'arrête ici, dit-elle sur un ton déterminé. J'aurais dû écouter les conseils qu'on me donnait et ne pas m'entêter dans mon projet insensé. Nous allons construire un radeau de fortune, tenter de repasser la rivière et regagner Walobo…

Peter Bald et Brownsky échangèrent un long regard. Le premier eut un mauvais sourire et demanda, à l'adresse de la jeune fille :

— Ainsi, miss Hetzel, vous renoncez aux diamants ?

Leni sursauta.

— Les diamants ? interrogea-t-elle. Je ne vous comprends pas…

Brownsky se mit à ricaner doucement.

— Inutile de continuer à nous jouer la comédie, ma belle, fit-il d'une voix rude. Nous savons ce que vous allez en réalité chercher dans votre Vallée des Brontosaures. Jadis, avant de mourir, Sam Cutter en est revenu avec un diamant de la plus belle eau et, au moment de repartir, il a déclaré qu'il reviendrait riche. Allons, Peter, montre la petite merveille à la dame…

De la poche poitrine de sa veste de chasse, Bald tira le petit tube de métal, en dévissa le couvercle et il fit tomber le diamant dans la main de Leni. Celle-ci regarda la pierre avec surprise, puis elle

secoua ses lourds cheveux blonds, encore collés par le bain forcé qu’elle venait de prendre.

— Je ne comprends toujours pas, dit-elle.

— Vous allez comprendre, dit Peter Bald en récupérant le diamant. Il y a des diamants quelque part dans la Vallée des Brontosaures, nous le savons, et vous connaissez l’endroit où ils se trouvent. Vous allez nous l’indiquer, ou bien…

— J’ignore tout de ces diamants, fit encore Leni. Vous pourriez me torturer, je serais bien incapable de vous indiquer l’endroit où ils se trouvent… s’ils existent.

La menace à la bouche, Brownsky avança d’un pas en direction de la jeune fille.

— Vous… commença-t-il.

Mais Peter Bald l’arrêta du geste.

— Inutile de nous énerver, dit-il. D’ici à ce que nous ayons atteint la Vallée des Brontosaures, miss Hetzel aura tout le loisir pour réfléchir à notre proposition. Si, à ce moment, elle n’a pas encore pris de décision, nous nous arrangerons pour la lui arracher de force. Je connais quelques petits moyens de persuasion…

— Mais vous ne vous rendez pas compte ! s’exclama la jeune fille. Nous sommes seuls, sans armes, en butte aux attaques des Hommes-Léopards… Vos précieuses mitrailleuses elles-mêmes, sur lesquelles vous comptiez tant, sont maintenant au fond du fleuve…

Brownsky se mit à rire sauvagement. Du plat de la main, il frappa l’étui de son revolver.

— Nous avons encore ceci, dit-il. Les balles sont parfaitement serties et les armes elles-mêmes bien graissées. Il suffira de les nettoyer un peu. D’ailleurs, comme nous n’avons plus rien à perdre, nous laisserons les porteurs à cet endroit. À trois seulement, nous garderons quelque chance d’atteindre la Vallée des Brontosaures sans être repérés par les Bakubis…

Leni Hetzel ne répondit pas. Il n’y avait d’ailleurs rien à répondre aux dernières paroles des aventuriers. Elle savait être aux mains de deux forbans dominés par une cupidité sans borne et rien, elle le devinait, ne pourrait les faire revenir sur leur décision de pousser de l’avant, vers la Vallée des Brontosaures. Vers la mort peut-être…

Peter Bald et Brownsky, sans plus s'occuper de la jeune fille, s'étaient mis à démonter leurs revolvers en s'aidant de leurs couteaux en guise de tournevis. C'est alors que, très loin, un roulement sonore monta. Parfois, il s'arrêtait, pour reprendre presque aussitôt, mais sur un rythme différent.

Les deux aventuriers avaient levé la tête.

— Les tam-tams, dit Brownsky d'une voix où perçait un peu d'anxiété. Je me demande bien ce qu'ils veulent dire…

Les porteurs regardaient autour d'eux avec inquiétude.

— Ça tam-tams bakubis, dit l'un d'eux. Eux dire à Hommes-Léopards nous ici. Hommes-Léopards venir…

De longues minutes s'écoulèrent. Tous, Blancs et Noirs, scrutaient avec inquiétude le mur hostile de la forêt, tentant de déceler la nature du danger caché derrière ses branches et ses lianes entrelacées. Le bruit des tam-tams allait s'amplifiant, lançant à travers l'étendue ses phrases stéréotypées qui, pour miss Hetzel, Peter Bald, Brownsky et les porteurs, étaient comme autant de menaces de mort.

Et, brusquement, les tambours s'arrêtèrent de battre, et un silence pesant succéda, bientôt rompu par une clameur toute proche. De la forêt voisine, des sagaies sifflèrent et plusieurs porteurs s'écroulèrent, touchés à mort.

Peter Bald et Brownsky brandissaient leurs revolvers démontés, donc inutiles. Autour d'eux et de miss Hetzel, les porteurs tombaient l'un après l'autre, frappés par les sagaies infaillibles des mystérieux assaillants.

— Mais qu'attendent-ils ? demanda Leni d'une voix angoissée. Pourquoi ne nous tuent-ils pas, nous aussi ?…

— Nous sommes des Blancs, ne l'oubliez pas, fit Peter Bald, et sans doute veulent-ils nous capturer vivants…

L'aventurier avait à peine achevé de prononcer ces paroles que d'entre les arbres, une nuée de guerriers noirs, vêtus de peaux de léopards, jaillit soudain et entoura les deux hommes et la jeune fille qui, aussitôt, furent réduits à l'impuissance et entraînés à travers la forêt.

Tout près, les tam-tams s'étaient remis à résonner, sur un rythme forcené…

Chapitre X

Encadrés de leur escorte de guerriers balébélés, commandés par N'Doloh, Bob Morane, Al Wood et M'Booli avançaient à travers la forêt, en direction de la Sangrâh, proche maintenant. Cela faisait deux jours à présent qu'ils avaient quitté la capitale du roi Bankutûh pour, après avoir franchi le défilé nord, progresser dans une sorte de *no man's land* séparant le plateau du territoire des Bakubis. Lorsque la petite troupe atteindrait la rivière, frontière de ce territoire, les Balébélés abandonneraient Morane et ses hommes pour regagner aussitôt leur village. Les Balébélés, Bankutûh l'avait affirmé avant le départ, n'étaient pas, pour le moment du moins, en guerre contre leurs voisins et il tenait à maintenir la paix entre les deux tribus tant que ceux-ci ne rouvriraient pas les hostilités.

N'Doloh, qui marchait en tête de la colonne, s'immobilisa soudain et, d'un grand geste du bras, fit signe à ses compagnons de s'arrêter. Il prêta l'oreille durant de longues secondes, puis dit à voix basse, en désignant un point devant lui :

— Hommes là-bas…

L'arme braquée, Morane et Wood prêtèrent l'oreille. Tout près, en effet, des craquements de branches brisées se faisaient entendre. Il ne pouvait donc s'agir d'ennemis qui, selon toute évidence, auraient tenté de dissimuler leur présence.

Allan Wood toucha l'épaule de M'Booli, qui se trouvait à ses côtés, et tendit le bras dans la direction d'où venaient les bruits. Le colosse noir eut un simple hochement de tête et, sans une parole, se glissa entre les arbres.

De longues minutes s'écoulèrent, dans l'attente, puis M'Booli reparut. Il marchait franchement, sans tenter de se dissimuler ni d'amortir le bruit de ses pas.

— Là, dit-il, porteurs de miss Hetzel. Eux retourner à Walobo. Miss Hetzel, Peter Bald et Brownsky continuer vers le pays des Bakubis…

Quelques instants plus tard, Morane et Allan Wood s'entretenaient avec les porteurs qui, le matin même, avaient déserté au bord de la Sangrâh. Par eux, ils apprirent ce qu'il était advenu au safari de la

jeune Autrichienne depuis son départ de Walobo. Bob Morane fit la grimace.

— L'entêtement de Peter Bald et de Brownsky n'est explicable que d'une seule façon. Ces coquins ont à coup sûr une idée derrière la tête et si, comme tu me l'as expliqué, Al, ils sont à ce point attirés par l'argent, leur but ne doit pas être particulièrement désintéressé…

Le chasseur opina de la tête.

— Bald et Brownsky sont prêts à tout pour ramasser de l'argent… ou de l'or, et je ne serai guère tranquille tant que miss Hetzel demeurera en leur compagnie…

Il se tourna vers les porteurs.

— Depuis combien de temps miss Hetzel, Peter Bald et Brownsky se sont-ils embarqués pour gagner la chute ?

Un des Noirs leva l'index de la main droite.

— Une heure, Bwana Wood, dit-il. Nous, nous mettre en route aussitôt eux partis…

— Une heure, fit Al. Ils ne doivent pas encore avoir atteint la chute à présent et, peut-être, avec un peu de chance, parviendrons-nous à les rejoindre avant qu'ils ne se soient enfoncés trop loin en pays bakubi…

Comme les porteurs reprenaient le chemin de Walobo, la petite troupe, Européens et Balébélés, s'enfonçaient dans la forêt, en direction de la rivière proche. En suivant la sente tracée déjà par les porteurs, ils atteignirent la berge en moins d'une heure, à l'endroit même où miss Hetzel et ses compagnons avaient campé la nuit précédente. M'Booli étudia avec soin la cendre des foyers, puis il releva la tête vers Morane et Allan Wood.

— Porteurs dire vrai, fit-il. Feux pas éteints depuis longtemps…

À ce moment, un bref sifflement retentit et l'un des guerriers balébélés s'affaissa, une sagaie plantée dans l'épaule. Rapidement, N'Doloh se courba, arracha la sagaie de la plaie et en contempla le fer.

— Ça arme bakubi, dit-il.

Il se redressa et jeta un ordre, en dialecte balébélé, à ses hommes.

Aussitôt, les guerriers, N'Doloh en tête, s'égaillèrent dans la forêt. Cinq minutes à peine se passèrent, puis ils réapparurent un à un.

N'Doloh jeta une peau de léopard aux pieds de Morane et de Wood.

— Guerrier bakubi ongles rognés maintenant. Lui attaqué Balébélé ce côté du fleuve. Territoire bakubi sur l'autre rive. Quand roi Bankutûh saura, lui très fâché sur Bakubis…

« Ce qui veut dire, pensa Morane, que les Bakubis ont eu le tort de blesser un Balébélé en dehors de leur territoire. C'est là un acte d'hostilité ouverte. Comme je connais Bankutûh, cela pourrait provoquer du vilain avant longtemps… »

Par bonheur, la blessure du guerrier n'offrait aucun caractère de gravité et Bob, aidé par Wood, eut vite fait de le panser à l'aide de sulfamides contenus dans la trousse de voyage que le chasseur emportait partout avec lui. Quand ils eurent terminé, N'Doloh montra le chemin du plateau.

— Nous retourner, dit-il. Roi Bankutûh recommander pas entrer dans pays bakubi…

Le Noir venait à peine de prononcer ces paroles que, là-bas, très loin, un coup de feu, suivi presque aussitôt par plusieurs autres, déchira le lourd silence de la jungle.

*

* *

Morane et Wood avaient sursauté.

— Ce ne peut être que miss Hetzel, Bald et Brownsky, dit Bob. Sans doute sont-ils attaqués par les Bakubis…

Allan Wood prêtait l'oreille, mais plus aucune détonation ne se faisait entendre.

— Ils ne tirent plus, dit-il. Quelque chose de grave doit s'être passé. Il nous faut aller là-bas sans retard…

Il se tourna vers N'Doloh.

— Tes hommes et toi doivent nous aider à construire un radeau, dit-il.

Le Balébélé eut un signe de tête affirmatif.

— Nous allons vous aider, répondit-il. Ensuite, nous regagnerons notre tribu…

Un quart d'heure plus tard, Morane, Wood, M'Booli et leurs maigres bagages prenaient place sur un étroit radeau fait de

quelques troncs d’arbres reliés entre eux par des lianes. Maniant chacun une longue gaffe, les trois hommes poussèrent avec vigueur le fragile esquif dans le courant et, bientôt, à un coude de la rivière, la troupe des Balébélés disparut à leurs regards.

C’est alors que, là-bas, très loin, les tam-tams se mirent à battre. Sans cesser de manier sa gaffe, Morane tourna vers M’Booli un visage interrogateur. Le colosse noir hocha la tête.

— Tam-tams bakubis, fit-il.

— Que disent-ils ? interrogea Allan Wood.

M’Booli cessa de pousser sur sa perche et eut un geste vague.

— M’Booli ne connaît pas le langage des tam-tams bakubis, mais ceux-ci très mauvais… Juju…

— Sans doute incitent-ils les Hommes-Léopards au carnage, fit Wood. Ou je me trompe fort, ou miss Hetzel se trouve dans un drôle de pétrin…

Mû par six bras d’athlètes, le radeau fendait les eaux plombées de la Sangrâh. La chaleur était lourde, étouffante, et les rayons du soleil faisaient songer à autant de coulées de plomb. Mais les trois hommes ne se souciaient ni de la chaleur, ni de la fatigue. Pendant plusieurs jours, ils avaient lutté contre la jungle et ses dangers pour tenter de rejoindre miss Hetzel avant qu’il ne soit trop tard et, à présent, ils allaient échouer au but.

Tout à coup, là-bas, les tam-tams s’arrêtèrent de battre. Il y eut de longues minutes de silence puis les battements reprirent, sur un rythme plus allègre cette fois. Allan Wood montrait un visage angoissé.

— Je crains bien que nous n’arrivions trop tard, dit-il entre ses dents.

Morane, lui, ne disait rien. Ce n’était pas la première fois qu’il entendait les tam-tams, soit indiens, soit africains, et il savait ce que cela signifiait quand ils s’arrêtaient de battre…

Soudain, M’Booli tendit le bras devant lui.

— Là-bas, hippos, dit-il.

Bientôt, le radeau fut entouré par le troupeau des pachydermes, qui évoluaient autour de lui à la façon de papillons autour d’une bougie. Pourtant, dans le cas présent, les papillons ne risquaient

guère de se brûler les ailes à la flamme et, au moindre contact, ce serait la bougie qui aurait le plus à souffrir.

— Surtout, dit Wood, pas un geste qui pourrait leur paraître hostile. Si l'un de ces gros pères prenait la mouche et s'avisait de venir nous bousculer de l'épaule, nous serions bons pour la baignade. Et, en cet endroit, la rivière n'a rien d'une piscine mondaine… De toute façon, nous ne devons plus être loin de la chute à présent. On en entend nettement le grondement…

Morane tendit le bras vers la berge.

— Regarde, Al, dit-il, on dirait les débris d'un radeau échoué parmi les papyrus…

Allan Wood tourna la tête dans la direction indiquée par Morane.

— Tu pourrais bien avoir raison, Bob. Dirigeons-nous de ce côté…

Sans cesser de prendre garde aux hippopotames, les trois hommes poussèrent leur esquif vers les papyrus. Brusquement, M'Booli pesa sur sa gaffe pour freiner l'avance et cria :

— Attention, Bwana ! Hippo là devant !…

Mais l'avertissement venait trop tard. L'avant du radeau avait déjà touché l'animal. Pourtant, rien ne se passa. Sous le choc, l'hippo s'était retourné sur lui-même, les pattes en l'air. Al se mit à rire.

— Il est mort, ton hippo, M'Booli…

Le radeau s'était immobilisé parmi les papyrus, à quelques mètres de ce qui était effectivement les débris d'un autre radeau. Morane désigna les débris en question et la carcasse flottante du pachyderme.

— Je crois comprendre ce qui s'est passé, dit-il. Peter Bald ou Brownsky, se croyant menacés, auront tiré sur un hippo et celui-ci, avant de mourir, aura retourné leur radeau. Cela explique les coups de feu entendus tout à l'heure…

Allan Wood hocha la tête.

— Tu pourrais fort bien avoir raison, Bob…

Morane désigna un endroit où la berge se prolongeait par un large entablement rocheux.

— Abordons là-bas. Nous allons tenter de reconstituer les événements. Cela nous permettra peut-être de savoir ce qu'est devenue miss Hetzel…

Une fois débarqués, ils n'eurent à vrai dire aucune peine à reconstituer les événements en question. Les corps des porteurs gisant sur la berge expliquaient assez clairement ce qui s'était passé. M'Booli ramassa une des sagaies qui n'avaient pas porté et en examina le fer, comme tout à l'heure, N'Doloh avait fait, quand le guerrier balébélé avait été blessé à l'épaule.

— Ça sagaie bakubi, dit le Noir en se redressant.

Déjà, Morane et Wood cherchaient autour d'eux mais, nulle part, ils ne découvrirent le corps de Leni Hetzel, ni d'ailleurs ceux de Peter Bald et de Brownsky… M'Booli prêtait attentivement l'oreille au bruit des tam-tams, qui n'avaient pas cessé de battre.

— Ce soir, grande fête au village bakubi, fit-il.

Morane et Wood échangèrent un bref regard. Ils venaient de comprendre quel sort les Hommes-Léopards réservaient à miss Hetzel et à ses deux compagnons. Morane se tourna vers M'Booli, pour demander :

— Le village bakubi est-il loin ?

À nouveau, M'Booli prêta l'oreille au bruit des tam-tams. Finalement, il tendit le bras vers le nord.

— Là-bas, dit-il. Cinq, six heures de marche…

— Cinq, six heures de marche, grimaça Allan Wood. À travers la forêt, ce sera une belle trotte…

— Bien sûr, dit Morane, cela n'aura rien d'une promenade d'agrément. Mais il nous faut atteindre ce village avant que miss Hetzel ne soit sacrifiée à quelque fétiche grimaçant adoré par les Aniotos…

*
* *

Durant des heures, guidés par la voix des tam-tams, Morane, Wood et M'Booli avaient marché à travers la forêt. M'Booli avait retrouvé la piste des ravisseurs de miss Hetzel, de Peter Bald et de Brownsky, et ils l'avaient suivie avec circonspection, sans réfléchir au danger qu'eux-mêmes couraient ; sans penser qu'ils pouvaient être capturés à leur tour par les Hommes-Léopards. Pour Morane et Al Wood, une seule chose comptait : tirer Leni Hetzel du mauvais

pas dans lequel leur inertie l'avait fourvoyée – et ils se sentaient prêts à sacrifier leurs propres vies à cette tâche s'il le fallait.

À présent, le bruit des tam-tams était tout proche. La nuit était tombée, très tôt comme partout sous les tropiques, et chaque martèlement des tambours retentissait telle une menace de mort. Là-bas, loin encore, entre les arbres, on apercevait les rougeoiements d'un grand feu.

Du geste, Wood avait arrêté ses compagnons.

— Nous approchons du village, souffla-t-il. Toi, Bob, et moi-même, allons demeurer ici pendant que M'Booli s'en ira reconnaître les lieux…

Les deux Européens s'accroupirent parmi les broussailles et le Noir disparut dans les ténèbres, sans faire plus de bruit qu'une bête de la jungle. De toute façon, la voix des tam-tams aurait suffi à dissimuler son approche aux oreilles les plus exercées.

De longues minutes passèrent, puis une voix – celle de M'Booli – dit tout près de Bob et de son compagnon :

— Grande fête commencée au village bakubi. Nous faire vite si nous voulons arriver à temps…

Morane et Wood se glissèrent derrière le noir. Ils avaient peine à le suivre car, malgré les ténèbres, M'Booli avançait avec la sûreté et la souplesse d'une panthère. La lumière dansante des feux se précisait et, bientôt, entre les arbres, on aperçut les silhouettes pointues de grandes cases aux toits de chaume. À ce moment, les tam-tams s'arrêtèrent de battre et un immense silence pesa sur la jungle.

— Que se passe-t-il ? interrogea Bob, dans un souffle.

— Je serais bien embarrassé de le dire, répondit Al. Rien de bon, assurément…

M'Booli s'était immobilisé et, du bras, désignait un point vers la gauche.

— Nous aller par-là, murmura-t-il. De l'autre côté, sentinelles…

Tous trois se dirigèrent dans la direction indiquée par M'Booli et ne tardèrent pas à déboucher derrière les cases. Le village semblait désert.

— Tous les Bakubis de l'autre côté du village, pour assister à la grande fête, expliqua M'Booli.

Là-bas, un long hurlement d'agonie retentit, suivi presque aussitôt par une grande clameur, et tout de suite après les tam-tams se remirent à battre.

Mus par une sorte de désespoir frénétique, Morane, Wood et M'Booli, carabine au poing, s'avancèrent en bondissant entre les cases, tout en ayant soin cependant de demeurer dans l'ombre de celles-ci. Ils traversèrent ainsi tout le village, sans rencontrer âme qui vive. Tout à coup, Morane, qui courait en avant, s'arrêta et se tapit derrière l'angle d'un mur. Wood et M'Booli l'imitèrent.

Avec une sorte de terreur sacrée, les trois hommes contemplaient l'effrayant spectacle s'offrant à leurs regards. À l'extrémité du village, les Bakubis, hommes, femmes et enfants, étaient assis en un vaste demi-cercle dans l'arc duquel brûlait un énorme brasier. Tout autour de ce brasier, une centaine de guerriers dansaient, les épaules et le dos couverts d'une peau de léopard dont le crâne, formant couvre-chef, dissimulait leurs fronts, conférant à leurs visages peints une expression mi-bestiale, mi-humaine. La plupart d'entre eux portaient des gantelets munis de griffes de fer ; les autres brandissaient des épieux à la pointe durcie au feu. À l'extrémité de la vaste demi-lune, trois poteaux, couronnés de crânes humains étaient dressés. À chacun de ces poteaux, une forme humaine se trouvait ligotée. Trois formes humaines : miss Hetzel, Peter Bald et Brownsky. Ce dernier s'était affaissé dans ses liens, les jambes ployées sous lui et le menton posé sur la poitrine. Sa chevelure hirsute brillait d'un éclat fauve à la lueur du brasier, et il avait un épieu planté dans la poitrine. C'était lui qui, quelques instants plus tôt, avait poussé ce cri d'agonie et plus rien, ni personne, ne pouvait à présent le sauver…

Morane et Wood n'avaient pu réprimer un sursaut d'horreur.

— Quand les tam-tams s'arrêteront encore de battre, souffla Bob, ce sera au tour de Bald, puis à celui de miss Hetzel. Il nous faut faire quelque chose…

— Bien sûr, il nous faut faire quelque chose, dit Wood à son tour. Mais quoi ?… À nous trois, nous ne pouvons quand même pas espérer nous attaquer victorieusement à cette foule…

Pendant un long moment, Morane demeura pensif puis, soudain, les traits de son visage se détendirent.

— Il y aurait peut-être un moyen, murmura-t-il. Évidemment, cela peut échouer, comme cela peut réussir…

Se tournant vers M'Booli, il demanda en désignant les Aniotos dansant autour du brasier :

— Y aurait-il moyen de trouver une défroque d'Homme-Léopard, comme celles-là ?…

Le Noir hocha la tête affirmativement. Il tendit la main vers l'entrée du village.

— Sentinelles, là-bas, Aniotos, fit-il. M'Booli ira chercher une peau de léopard…

— Va et fais vite, dit encore Morane. Et, surtout, pas de coups de feu…

Dans la pénombre, le colosse noir sourit et fit rouler de façon significative les muscles de ses épaules.

— M'Booli pas besoin de revolver ni de fusil…

Déjà, il disparaissait dans l'ombre des cases. Morane s'adressa à Allan Wood.

— As-tu un briquet, Al ?

Wood tira un briquet d'amadou de la poche de sa veste de chasse et le tendit à son ami.

— Que veux-tu faire, Bob ? interrogea-t-il.

Morane eut une grimace, qui aurait peut-être pu passer pour un sourire.

— Nous allons offrir une petite séance de travestissement à nos amis les Bakubis, dit-il entre les dents. Une petite séance de travestissement doublée d'un feu d'artifice…

Chapitre XI

Ligotée à son poteau, face au brasier jetant sur toutes choses sa lumière sanglante, Leni Hetzel avait atteint au comble de l'horreur. Les Hommes-Léopards tournaient devant elle en brandissant leurs griffes de fer et leurs épieux, mais ce n'était pas eux qu'elle regardait. Elle avait de la peine à détourner les yeux du corps affaissé de Brownsky que le lourd épieu, planté dans sa poitrine, semblait attirer vers le sol en distendant lentement les liens qui le retenaient encore. Bientôt ce serait son tour et rien, semblait-il, ne devait venir désormais l'arracher à l'échéance fatale. Elle payait à présent sa témérité, et son regret de ne pas avoir écouté les conseils d'Allan Wood touchait au désespoir.

Près d'elle, Peter Bald avait fermé les yeux. Il savait que, quand les tam-tams s'arrêteraient de battre, il serait inexorablement exécuté. Déjà, il croyait sentir la pointe de l'épieu briser ses os, fouiller sa chair. Cette idée lui fut intolérable. Il ouvrit les yeux et se mit à hurler, dominant le bruit des tambours :

— Allez-y ! Mais allez-y donc !… Tuez-moi !… Qu'on en finisse !…

Un Homme-Léopard s'approcha de lui. C'était une sorte de géant dont la peau de fauve révélait en partie la prodigieuse musculature. Il n'avait ni griffes, ni épieu mais, dans son poing droit, il serrait un long poignard à la lame brillante. Il était tout contre l'aventurier à présent et, sur son visage sombre, marqué de lignes blanches, un étrange rictus se dessinait. Brusquement, le poignard descendit et, déjà, Bald croyait le sentir pénétrer dans sa poitrine quand, soudain, les liens enserrant son buste se relâchèrent, tranchés par la lame. En même temps, l'Homme-Léopard disait en anglais :

— Pas bouger… Attendre…

Il passa devant miss Hetzel et, en s'approchant d'elle, répéta la même mimique de grimaces et de gestes menaçants. Le couteau s'abaissa et Leni sentait elle aussi que ses liens, tranchés, se relâchaient à leur tour. Et la voix de l'Homme-Léopard dit à nouveau :

— Pas bouger… Attendre…

La jeune fille crut alors reconnaître ce géant noir aux muscles de lutteur, elle crut reconnaître ce visage sous les marbrures blanches qui le recouvraient.

— M'Booli, murmura-t-elle.

Mais déjà le Noir s'éloignait en dansant vers le brasier pour rejoindre les autres Hommes-Léopards. C'est à ce moment que les tam-tams s'arrêtèrent de battre, marquant l'heure fatale pour Peter Bald. Cette heure fatale ne devait cependant pas venir. Là-bas, sur la gauche, un ordre avait éclaté, en anglais :

— Soldat ! En joue… Feu !…

Presque aussitôt, il se répéta sur la droite. Alors, de brèves salves de mousqueterie éclatèrent, jetant la panique parmi les Bakubis qui, croyant sans doute à un raid de représailles des troupes du Colonial Office, se mirent à fuir vers les cases. Mais ils n'eurent pas le loisir de les atteindre car, sur toute la périphérie de la place, les toits de chaume s'étaient embrasés et flambaient telles de gigantesques torches. Profitant de l'affolement des Bakubis, M'Booli s'était précipité vers miss Hetzel et Peter Bald et, en quelques coups de son couteau, les avait libérés de leurs derniers liens. Il se dépouilla de sa peau de léopard et, du geste, désigna la forêt proche.

— Vite, dit-il.

En quelques bonds, ils atteignirent tous trois le couvert des arbres. Allan Wood se dressa devant eux et tendit un revolver et une carabine à Peter Bald et à miss Hetzel.

— Embusquez-vous dans les buissons, dit-il. Si les Hommes-Léopards font mine de se diriger de ce côté, n'hésitez pas à ouvrir le feu sur eux…

M'Booli s'était emparé du fusil de chasse et s'était accroupi à l'abri d'un arbre.

— Qu'attendons-nous ? interrogea Peter Bald. Pourquoi demeurons-nous ici ? Vous n'espérez quand même pas réussir à tuer tous les Bakubis…

Al secoua la tête.

— Non, dit-il, tel n'est pas mon dessein… Nous attendons quelqu'un, tout simplement…

À présent, le village tout entier brûlait et l'affolement des Bakubis atteignit à son comble.

— Tirons quelques coups de feu au-dessus de leurs têtes pour ne pas leur laisser le temps de se reprendre, dit encore Allan Wood. Mais seulement quelques coups. Nous devons économiser nos munitions…

Tour à tour, les trois hommes et la jeune fille déchargèrent leurs armes. Quelques secondes plus tard, une silhouette humaine se dressait à leur droite. Il avait les vêtements et les cheveux roussis par les flammes et, dans son poing droit, il tenait un revolver. Longuement, il contempla les cases qui flambaient en crépitant. Il eut un triste sourire.

— Si, un jour, on m'avait affirmé que je deviendrais incendiaire… fit-il. Mais, de toute façon, nous n'avions guère le choix… Filons maintenant. Plus rien ne nous retient ici…

Comme Morane achevait de prononcer ces paroles, une demi-douzaine d'Hommes-Léopards, s'étant ressaisis, se dirigèrent vers les trois poteaux où, seul, le corps inerte de Brownsky demeurait entravé. Quand ils s'aperçurent de la disparition des deux prisonniers survivants, ils se mirent à pousser de grands cris. Déjà, Peter Bald s'apprêtait à faire feu dans leur direction, mais Allan l'en empêcha.

— Non, dit-il. Il serait dangereux à présent de leur indiquer notre position. Décampons sans retard. Nous allons contourner le village et tenter de regagner la Sangrâh par la sente tracée. Avec un peu de chance, nous pourrons peut-être encore prendre une sérieuse avance et gagner l'autre côté du fleuve avant que les Hommes-Léopards n'aient atteint cette rive…

Déjà, les quatre hommes et la jeune fille fuyaient entre les arbres tandis que, du village, une grande clameur de colère montait. Soudain, Morane, qui avançait en tête, s'arrêta.

— Les Hommes-Léopards seront sans doute plus prompts à se remettre de leur surprise que nous ne le supposons, fit-il remarquer, et ils se lanceront immanquablement à notre poursuite en direction de la Sangrâh. Comme ils connaissent parfaitement la région, ils peuvent nous rejoindre avant que nous n'ayons nous-mêmes atteint la rive du fleuve. À mon avis, nous ne pouvons courir ce risque, car nous ne sommes pas assez nombreux pour pouvoir nous défendre efficacement…

— Que proposes-tu ? interrogea Wood.

Bob tendit le bras en direction du nord.

— Nous allons partir dans cette direction, dit-il. Plus tard, nous amorcerons une courbe pour rejoindre la Sangrâh plus en aval.

Pendant quelques instants, Wood parut peser le pour et le contre.

— Cette proposition me paraît sage, fit-il enfin. De toute façon, si les Aniotos retrouvent notre piste, nous aurons pris une sérieuse avance sur eux…

Sans ajouter une seule parole, les cinq fuyards, arme au poing, s'écartèrent délibérément du village bakubi, pour marcher en direction du nord…

*

* *

Durant toute la nuit, Morane et ses compagnons avaient fui à travers la jungle. Vite, la forêt tropicale avait fait place à une savane boisée et ils avaient pu progresser plus aisément, éclairés par la lumière de la lune. Au fur et à mesure que la grande lueur du village en flammes semblait reculer dans le lointain, il leur semblait retrouver davantage de sécurité.

À présent, l'aube rosissait l'horizon et, les Hommes-Léopards ne s'étant guère encore manifestés, Morane jugea que l'on pouvait amorcer le mouvement en direction de la Sangrâh. Pourtant, Allan Wood semblait inquiet. Il trouvait étrange que les Hommes-Léopards ne se soient pas encore lancés sur leur piste.

— Il nous faut faire vite, dit-il, si nous voulons atteindre la Sangrâh avant d'être repérés. Peut-être d'ailleurs les Aniotos nous attendent-ils là-bas, persuadés que nous allons tenter de rejoindre le fleuve…

Les membres de la petite troupe s'étaient arrêtés, saisis par l'indécision.

— Nous ne pouvons cependant pas continuer à avancer vers le nord, fit remarquer Bob. Il n'est plus question à présent de retrouver la Vallée des Brontosaures, mais de sauver nos vies…

À ce moment, Peter Bald intervint.

— Je ne vois rien qui vous autorise à prendre des décisions, dit-il à l'adresse de Morane. Nous avons tous notre mot à dire et, en

continuant vers le nord, nous nous éloignons des Hommes-Léopards… cela seul compte…

Le visage de Morane se durcit soudain. Leni Hetzel l'avait mis au courant, ainsi que Wood, des desseins de l'aventurier, et il comprenait que son désir de poursuivre en direction du nord, en direction de la Vallée des Brontosaures donc, était dicté par sa seule cupidité.

— Non, Monsieur Bald, répondit-il, votre avis ne compte pas. Nous vous avons sauvé la vie en même temps que celle de miss Hetzel, et estimez-vous heureux de ne pas avoir partagé le sort de Brownsky, votre complice… Nous avons décidé de regagner la Sangrâh, et vous nous accompagnerez…

La fureur brilla dans les yeux de Peter Bald, et il porta la main au revolver suspendu à sa ceinture. Il n'eut cependant pas le temps de le tirer de l'étui, car le poing de Morane le frappa durement à la mâchoire et il s'écroula sur le dos, étourdi. Quand il reprit ses esprits, Allan Wood braquait sa carabine sur sa poitrine.

— J'espère, Bald, fit le chasseur d'une voix sèche, que vous avez entendu ce que vient de vous dire Bob. Au moindre geste hostile de votre part, je n'hésiterai pas à vous abattre comme…

Wood n'acheva pas. Il poussa un cri de douleur et porta la main à son épaule droite, où une flèche venait de se ficher. Aussitôt, M'Booli s'approcha de lui et, d'une brève secousse, arracha la flèche de la plaie.

— Ça, flèche de chasse bakubi, dit-il.

Surmontant sa douleur, Wood serra les dents.

— Si ce ou ces chasseurs réussissent à regagner leur village, dit-il, ils signaleront notre présence, et la route de la Sangrâh nous sera coupée. Il faut les empêcher de fuir, vous m'entendez…

Déjà, Morane et M'Booli se jetaient à travers la jungle pour tenter de découvrir le ou les mystérieux agresseurs et leur interdire toute retraite. Mais ceux-ci ne les avaient guère attendus et, au bout d'une demi-heure, les deux hommes se virent forcés de renoncer aux recherches. Le premier, Morane se retrouva auprès de Wood, miss Hetzel et Peter Bald. Il eut un geste d'impuissance.

— Rien à faire, dit-il. Le ou les chasseurs se sont volatilisés aussitôt leur coup fait, et allez retrouver des Noirs habitués à la

jungle depuis leur plus tendre enfance…

Ce fut au tour de M'Booli de reparaître.

— Un seul chasseur bakubi, expliqua-t-il. M'Booli a relevé sa trace. Lui courir très vite et avoir grande avance. Parti en direction du village…

Allan Wood eut une grimace dans laquelle la douleur et la déception passaient à la fois.

— Le mal est fait à présent, dit-il. Avant longtemps, nous aurons toute la tribu des Bakubis à nos trousses et, si les Hommes-Léopards nous rejoignent, je ne donne pas cher de notre peau…

Aidé par miss Hetzel, Morane s'était mis en devoir de panser la blessure de son ami.

— Si nous retournons vers la Sangrâh, fit Bob au bout d'un moment, nous risquons fort de nous précipiter à la rencontre des Bakubis et nous sommes loin d'être en nombre suffisant pour courir le risque d'une bataille rangée. Nos projets sont donc à réviser. Au lieu de tenter de regagner la rivière, nous devons continuer à marcher vers le nord…

— Vers le nord ! s'exclama Leni Hetzel. Mais c'est nous avancer plus avant dans la jungle, nous éloigner toujours davantage de Walobo !…

— Je crois que Bob a raison, intervint Wood. Ce qui, pour le moment, compte avant tout, c'est mettre le plus de distance possible entre nous et les Hommes-Léopards. Très loin, au nord, il existe des établissements civilisés, et nous finirons bien par arriver quelque part. Évidemment, nous aurons un bon bout de chemin à faire mais, après tout, nous n'avons guère le choix…

Son pansement terminé, le chasseur se redressa et tenta de lever le bras, mais il ne put réprimer qu'à grand-peine un cri de douleur.

— Croyez-vous pouvoir marcher ? interrogea miss Hetzel, qui ne cessait de montrer une sollicitude toujours plus grande vis-à-vis du blessé. Wood s'efforça de sourire.

— Marcher, oui, mais je me sentirais bien incapable de tenir un fusil. Heureusement, je tire assez bien au revolver de la main gauche. Mais nous n'avons déjà que trop perdu de temps. Il nous faut nous mettre en route. Quand les Bakubis sauront quelle direction nous avons prise, ils se lanceront aussitôt à notre

poursuite, et ils peuvent courir durant des heures, à une allure soutenue, sans jamais marquer de défaillance. Ou je me trompe fort ou, avant longtemps, notre avance sera réduite à zéro…

*
* *

Vers le soir, les prévisions d'Allan Wood se réalisèrent. Juché sur une petite éminence, Morane avait, à l'aide de la jumelle miniature mais de grande puissance de son ami, aperçu des silhouettes humaines très loin sur la plaine. Quand il eut rapporté la nouvelle à ses compagnons, la consternation régna sur la petite troupe.

— Dans une heure ou deux d'ici, constata Wood, les Hommes-Léopards nous auront rejoints et, alors, je ne donnerai pas cher de notre peau…

— Il faut faire quelque chose, dit miss Hetzel, se souvenant sans doute des longues minutes de terreur passées la veille, attachée au poteau de torture, à attendre le coup d'épieu fatal.

Peter Bald se mit à ricaner.

— Bien sûr, il faut faire quelque chose, dit-il d'une voix mauvaise. Mais quoi ? Nous flanquer une balle dans la peau pour que les Hommes-Léopards ne nous prennent pas vivants ?…

Le forban se tourna vers Morane.

— Allez-y… Puisque vous voulez à tout prix commander, trouvez le moyen de nous sortir d'ici. À moins que votre ami, Allan Wood, le-chasseur-blanc-sans-peur-et-sans-reproches, n'ait lui aussi une idée géniale…

Comme l'instant n'était pas aux vaines querelles, Morane et Wood firent mine d'ignorer les remarques de Peter Bald. Au bout d'un moment, Bob, qui humait le vent à la façon d'un chien de chasse, se mit à sourire.

— Peut-être serait-il possible de donner à réfléchir aux Bakubis, fit-il. Le vent souffle dans leur direction, et nous avons ceci…

Il tira de sa poche le briquet de Wood, qu'il avait conservé, puis il arracha deux poignées d'herbes sèches qu'il tordit très serrées pour en faire des torches. Il alluma l'une d'entre elles et la tendit à M'Booli en lui désignant la direction de l'est. M'Booli se mit à courir,

s'arrêtant parfois, puis repartant et, après chaque départ, un point de flammes marquait l'endroit où il s'était arrêté. De son côté, Morane avait allumé la seconde torche, pour s'éloigner en direction de l'ouest…

Quand les deux hommes revinrent auprès de leurs compagnons, la jungle flambait sur une largeur de deux kilomètres et, rapidement, attisé par le vent, le feu s'étendait, jusqu'à devenir un gigantesque brasier dont les vagues de flammes roulaient et s'enchevêtraient comme celles d'un océan en fureur…

— Cela nous donnera un peu de répit, dit Morane en élevant la voix pour dominer les crépitements du brasier. Les Hommes-Léopards devront contourner l'incendie s'ils veulent à tout prix nous rejoindre. D'ici là, nous serons loin…

Mais, en lui-même, il songeait : « Et si le vent tourne, nous serons tous grillés… » Il haussa les épaules et dit encore :

— Nous allons marcher durant la moitié de la nuit. Alors, nous nous reposerons un peu. Demain, si le vent n'a pas tourné, nous allumerons un nouveau feu de brousse et continuerons à avancer vers le nord. Comme Al l'a dit tout à l'heure, nous finirons bien par arriver quelque part…

À nouveau, il pensait en lui-même : « Bien sûr, nous finirons par arriver quelque part. On finit toujours par arriver quelque part, mais pas toujours exactement à l'endroit choisi… »

Chapitre XII

— Bwana Al !… Regardez…

Au détour d'un bosquet, M'Booli s'était soudain arrêté, comme pétrifié. Du doigt, il désignait un point du sol, devant lui. Allan Wood, le bras toujours en écharpe, les yeux brillant de fièvre, s'approcha et aperçut, marquant le sol meuble, au bord d'un étroit marigot, une empreinte large comme celle d'un éléphant mais rappelant fortement celle de quelque énorme oiseau coureur.

— On dirait la trace d'une autruche gigantesque, fit Morane qui s'était approché à son tour.

— Ou celle d'un grand lézard, dit miss Hetzel. Jadis, les dinosauriens ont laissé des empreintes semblables dans les grès du secondaire…

Mais M'Booli, lui, ne semblait guère hésiter sur l'identité de l'animal en question.

— Ça *Chipekwe,* dit-il.

Allan Wood hocha la tête gravement.

— Il n'y a pas de doute possible, fit-il. C'est bien là l'empreinte de cet animal quasi légendaire, que les indigènes appellent *Chipekwe*, ou encore *Mokele-Mbembe*, ou *Lau*. Ils le décrivent comme étant de la grosseur d'un hippo, avec un long cou, une tête et une queue de crocodile et une crête charnue… Ils affirment que le *Chipekwe* attaque le rhinocéros et l'hippopotame et les tue…

Leni Hetzel étouffa une exclamation de surprise.

— Mais cette description, est à peu de chose près, celle d'un dinosaurien. Pourtant, ce n'est pas possible…

— Tout est possible en Afrique, dit Wood. Les conditions de vie nécessaires à la survivance des dinosaures sont sauvegardées ici et il n'est pas impossible que certaines espèces de sauriens géants soient parvenues jusqu'à nous… Rien ne dit d'ailleurs qu'il s'agisse d'un dinosaurien, mais peut-être de quelque grand saurien encore inconnu. Cela n'a rien de fantastique si l'on considère qu'il existe encore bien des animaux ignorés des zoologistes un peu partout en Afrique et dans le reste du monde…

— Pourquoi votre *Chipekwe* ne serait-il pas un très grand varan ? demanda miss Hetzel. Dans une petite île de l'archipel de la Sonde, l'île de Komodo, ces varans peuvent atteindre une taille de quatre mètres et ils s'y révèlent de terribles carnassiers, puisqu'ils vont jusqu'à attaquer des chèvres…

— Il y a loin d'une chèvre à un rhino ou un hippo, fit remarquer Bob. De toute façon, varan géant ou non, l'animal qui a laissé cette empreinte doit être tout juste bon à vous flanquer des cauchemars…

M'Booli, qui s'était vite désintéressé de cette conversation zoologique, regardait depuis un long moment autour de lui, comme s'il cherchait quelque chose, ou quelqu'un. Finalement, il s'approcha de Al.

— Peter Bald disparu, Bwana, dit-il à mi-voix. Lui, là, tout à l'heure. Lui parti maintenant…

Wood, Morane et Leni Hetzel sursautèrent. Tout à leur découverte, ils n'avaient plus pris garde à Peter Bald qui, depuis sa discussion avec Morane, avait été l'objet d'une constante surveillance.

Cela faisait plus d'une semaine à présent que Morane et ses compagnons fuyaient à travers la jungle, poursuivis sans cesse par les Hommes-Léopards. Quand ceux-ci se rapprochaient trop dangereusement, Bob, suivant la direction du vent, allumait un feu de brousse qui, momentanément, le temps que les Bakubis allument eux-mêmes un contre-feu, écartait la menace. Depuis deux jours cependant, bien que Bob et Al inspectassent fort souvent, à l'aide de la jumelle, la plaine s'étendant derrière eux, les Hommes-Léopards ne s'étaient plus guère manifestés, et peut-être pouvait-on espérer qu'ils aient définitivement abandonné la poursuite.

La disparition de Peter Bald ranima les craintes des fuyards. Peut-être le trafiquant avait-il été saisi au passage par des Aniotos et massacré. Mais une brève inspection des alentours prouva le contraire. Aucun corps ne fut découvert et M'Booli parvint même à relever la piste solitaire de Bald, qui semblait avoir bifurqué légèrement vers l'ouest, pour ensuite reprendre la route du nord.

— Il n'y a pas à douter, fit Wood, notre homme nous a tiré sa révérence. Mais pourquoi ? Il était pourtant davantage en sécurité avec nous. S'il tombe sur des Hommes-Léopards, il n'aura aucune chance de s'en tirer seul…

— Je crois connaître le motif qui a poussé Bald à fuir, dit miss Hetzel. Brownsky et lui, ne l'oubliez pas, avaient accepté de m'accompagner dans le seul but de s'approprier des diamants qui, d'après eux, se trouveraient quelque part dans la Vallée des Brontosaures. Or, s'il faut en croire le document écrit par Porker, le géologue américain qui a découvert la vallée, celle-ci se trouverait à une dizaine de jours de marche de la Sangrâh, en direction du nord. Voilà près d'une semaine que nous marchons, à une allure forcée, afin de maintenir la plus grande distance possible entre les Bakubis et nous. Nous ne devons plus être loin à présent de la Vallée des Brontosaures ; Bald l'aura compris et sera parti à sa recherche afin de découvrir les diamants en question…

M'Booli tendit le bras dans la direction où avait fui Peter Bald.

— M'Booli le rattraper, dit-il.

Mais Allan Wood secoua la tête.

— Non, fit-il, ne nous séparons pas. Que Bald aille se faire pendre ailleurs. Les Hommes-Léopards peuvent rôder dans les parages et nous avons tout intérêt à demeurer groupés. Si Bald nous a quittés, il l'a fait de son plein gré. En outre, il possède un revolver et des munitions et, si les Aniotos l'attaquent, il aura la possibilité de se défendre…

Depuis quelques minutes, une pensée semblait occuper Morane.

— Pourquoi ne tenterions-nous pas nous-mêmes de gagner la Vallée des Brontosaures ? demanda-t-il. Après tout, elle est à la base de tous nos avatars et, puisqu'elle doit se trouver dans les parages…

— Non, intervint Leni. Cette Vallée des Brontosaures a déjà coûté trop de vies humaines. Mon père lui-même, s'il vivait encore, me conseillerait d'abandonner les recherches. Je suis bien décidée à présent à ne plus faire un seul pas pour trouver cette vallée… Ce qu'il faut avant tout, c'est sauver nos vies…

Morane, malgré tout l'intérêt qu'il portait à la mystérieuse Vallée des Brontosaures, au nom si évocateur, préféra ne pas insister, et la petite troupe reprit sa marche en direction du nord.

Le milieu de la journée était dépassé depuis longtemps déjà quand les quatre fuyards se rendirent compte que Peter Bald, au

moment de disparaître, portait le sac contenant les vivres de réserve…

*
* *

Les heures qui suivirent la disparition du trafiquant furent pour miss Hetzel, Morane, Wood et M'Booli pareilles à un long calvaire. Sans vivres et le gibier étant rare, ils s'épuisaient petit à petit sous le soleil torride. Allan Wood souffrait plus particulièrement de cet état de choses. Affaibli par sa blessure, miné par la fièvre, il sentait ses forces décroître rapidement. Au midi du deuxième jour, il lui fallut s'arrêter, toute énergie sapée. Ses compagnons se sentaient d'ailleurs mal en point eux aussi. Ils n'avaient pas mangé depuis la veille au matin et chaque pas leur était devenu une souffrance.

— Il nous faut absolument tuer quelque chose, dit Wood d'une voix faible. Sinon, nous allons continuer à perdre nos forces et c'en sera fait de nous…

Morane ramassa la carabine Mauser munie d'une lunette et en fit jouer le verrou d'armement. Du menton, il montra l'étendue de la jungle, devant lui.

— Je vais partir dans cette direction, dit-il, et ce serait bien le diable si avec cela – du plat de la main il frappait la crosse de la carabine –, je ne parvenais pas à tuer une antilope ou un phacochère. Les coups de feu attireront peut-être les Hommes-Léopards, mais nous n'avons guère le choix. Nous devons à tout prix reprendre des forces…

Allan Wood désigna son sac, posé près de lui.

— J'ai un silencieux là-dedans, dit-il. Il s'adapte au canon du Mauser. Ainsi tes coups ne risqueront pas d'être entendus…

Rapidement, Bob fouilla dans le sac et en tira un petit cylindre de métal bleui, long d'une vingtaine de centimètres et qu'il vissa à l'extrémité du canon de la carabine…

— Me voilà paré, dit-il. J'espère être de retour d'ici quelques heures avec de la viande. M'Booli vous protégera en cas de danger. De mon côté, si je me trouve en difficulté, je dévisserai le silencieux

de mon arme et tirerai trois coups de feu. Deux très rapprochés et un autre, plus éloigné…

Sans ajouter une parole, il tourna le dos à ses compagnons et se mit à marcher droit devant lui. Quelques secondes plus tard, il se perdait dans l'épaisseur hostile de la jungle.

Chapitre XIII

Morane marchait à présent depuis plusieurs heures à travers la savane, à la poursuite d'antilopes fantômes. Le terrain était coupé de longs fossés en forme de sillons à moitié remplis d'eau et trop larges pour être franchis d'un pas. Il lui fallait continuellement bondir et cet exercice le fatiguait, surtout dans l'état d'inanition où il se trouvait. En outre, de courtes pluies détrempant sans cesse le sol, la boue le faisait glisser. Quand la pluie cessait de tomber, les rayons du soleil la faisaient aussitôt s'évaporer et un brouillard lourd et malsain montait de la terre gluante. Parfois, de rares antilopes passaient sur la plaine, mais trop loin pour être abattues, même en se servant de la lunette. À plusieurs reprises, Morane avait tiré dans leur direction, mais sans résultat.

Il s'arrêta d'avancer et, repoussant son chapeau en arrière, essuya d'un revers de main la sueur lui coulant sur le front. L'humidité tendait un voile fuligineux devant ses yeux et le sang battait à ses tempes. Ses jambes flageolaient sous lui et il se sentait de si mauvaise humeur qu'il allait jusqu'à maudire la terre tout entière.

— Si je pouvais seulement avoir Peter Bald au bout de mon fusil, maugréait-il, je n'aurais garde de le manquer. Je lui enverrais une bonne giclée de plombs, comme à une vulgaire antilope…

Ce mot « antilope » lui rappela le but réel de cette marche infernale à travers la savane.

— Je ne puis rentrer bredouille, murmura-t-il encore. Si nous voulons nous en tirer, il faut manger…

Il se remit en marche, avec un courage dont lui-même ne se serait pas cru capable. Pourtant, la fatigue lui jouait de mauvais tours, ses oreilles bourdonnaient et l'horizon dansait devant ses yeux telle une corde à linge agitée par le vent. Soudain, il sursauta. Là-bas, à portée de fusil, trois gnous passaient à petit trot à travers la savane.

— Cette fois, je ne dois pas manquer mon coup, fit-il à voix haute, comme pour se donner de l'assurance.

Il mit un genou en terre et visa soigneusement. Quand la silhouette s'encadra dans l'objectif de la lunette, il pressa doucement la détente. Il vit nettement sa balle faire jaillir une petite gerbe d'eau d'un fossé, à quelques centimètres devant l'antilope.

— La fatigue, maugréa-t-il. En temps normal, il me serait difficile, sinon impossible, de manquer une cible pareille…

Vite, il fit passer une nouvelle cartouche dans le tonnerre de son arme, ajusta et tira. Cette fois, l'animal frappé en plein se cabra. Pourtant, il ne tomba pas et se mit à fuir vers la gauche en boitillant. Malgré sa blessure, il allait vite et, avant que Bob ait eu le temps de tirer une troisième balle, il se trouvait hors de portée. Pourtant, sa course semblait se ralentir au fur et à mesure qu'il s'éloignait.

« Il me faut le rejoindre et l'achever, pensa Bob. Avec cette guigne qui me poursuit depuis tout à l'heure, une chance pareille ne se présentera sans doute plus… »

Courageusement, mi-courant, mi-boitant, il s'élança à la poursuite du gnou. Parfois, il glissait dans la boue, tombait à genoux, puis il se redressait, non sans peine, et repartait. Toute son énergie se condensait sur ce seul objectif : ne pas perdre l'antilope de vue. Pourtant, au fur et à mesure que le temps passait, l'animal semblait perdre de sa vitalité et la distance le séparant encore de Bob décroissait à vue d'œil.

Les sillons remplis d'eau firent place à un sol plus uni et plus sec montant en pente douce jusqu'à une longue crête barrant l'horizon. Le gnou s'était mis à grimper le long de la déclivité et, à un moment donné, comme il prenait pied au sommet de la crête, sa silhouette se découpa sur le ciel déjà obscurci par le crépuscule. Pour la troisième fois, Morane épaula sa carabine et fit feu. L'antilope bascula d'une pièce derrière la crête, à la façon d'une silhouette de tir forain frappée en plein…

— Cette fois, je crois ne pas l'avoir manquée, murmura Bob avec une allégresse féroce.

Rempli d'une ardeur nouvelle, il se mit à gravir la pente, pour prendre pied sur une étroite corniche dominant une large vallée déjà pleine d'ombre et qui paraissait désertique.

Le gnou était là, couché sur le flanc de la corniche, mort.

— Enfin, la chance m'a souri, dit Bob à haute voix. Encore quelques efforts et je pourrai réparer mes forces, manger à ma faim…

Les ténèbres étaient tout à fait venues maintenant, mais il ne s'en souciait guère. Il avait repéré des arbustes desséchés et, à l'aide de son couteau de chasse, il eut vite fait d'en débiter les branches pour s'en confectionner un large bûcher, auquel il mit le feu avec le briquet d'Allan Wood. Pendant que les flammes se propageaient, Morane découpa les deux cuissots de l'antilope et se mit à les débiter en longues lanières, qu'il posait au fur et à mesure sur les braises rouges.

— Quand mon boucan sera terminé, murmura-t-il, je chercherai un endroit où dormir et, demain à l'aube, j'avertirai en tirant des coups de feu. M'Booli viendra jusqu'ici et m'aidera à porter toute cette viande…

Une des lanières de viande dégageait déjà une succulente odeur de roussi. Morane en détacha un grand fragment et, prenant celui-ci à pleines mains, se mit à y mordre avec voracité…

*
* *

Repu, Morane releva la tête et soupira d'aise. Jamais peut-être, de sa vie, il n'avait mangé avec autant d'appétit, et il ne put s'empêcher de songer, avec un peu de dépit, à la prépondérance des instincts humains. Avec précaution, il entreprit de retirer les lanières de viande boucanée de dessus leur lit de braise. Ensuite, il les enroula sur elles-mêmes et, pour les protéger contre la voracité des insectes, les enserra dans sa veste, comme dans un sac.

« Reste à trouver un endroit confortable pour y passer la nuit, songea-t-il. Je risquerais de m'égarer dans l'obscurité… »

Chargé de son précieux fardeau, Bob se redressa et regarda autour de lui. La lune ne s'était pas encore levée et les ténèbres demeuraient épaisses, tandis que le feu achevait de mourir.

Tout à coup, Morane sursauta violemment. Là-bas, sur le bord de la corniche, une forme massive venait d'apparaître, se découpant en ombre chinoise sur l'étendue bleu noir du ciel. Tout d'abord, Morane

crut qu'il s'agissait d'un rhinocéros ou d'un hippopotame, car cela en avait la masse. Pourtant, il se détrompa vite. Pour le peu qu'il pouvait en juger, l'animal faisait penser vaguement à un énorme kangourou, ou encore à quelque monstrueux crapaud à demi dressé sur ses pattes de derrière. La grosse tête plate tournait dans tous les sens, comme pour humer un effluve. Et, soudain, un cri déchirant retentit, tenant à la fois du sifflement et de la plainte d'une trompette essoufflée. Un cri ne ressemblant à aucun autre connu. Et, tout à coup, Bob comprit à quelle sorte d'animal il avait affaire.

— Le *Chipekwe,* murmura-t-il.

La bête bondissait vers lui. Rapidement, Morane épaula sa carabine et tira. Le silencieux amortit la détonation et Bob entendit nettement la plainte – douleur mêlée de colère – du monstre. Mais celui-ci ne s'arrêta cependant pas. Il continuait à foncer, et une seconde balle n'eut guère plus d'effet que la première. Et, soudain, Morane comprit qu'avec son arme, de trop faible calibre, il ne parviendrait pas à arrêter la charge du *Chipekwe*[1]. Il lui aurait fallu au moins un fusil à éléphant pour stopper une telle masse, douée, s'il s'agissait d'un reptile, d'une vitalité exceptionnelle. Presque sans prendre le temps de viser, il lâcha une troisième balle et, tournant les talons, prit la fuite le long de la corniche. De temps en temps, il se retournait, pour voir le monstre s'arrêter, poser sa lourde tête au ras du sol, puis repartir aussitôt.

« Sans doute voit-il mal, pensa Bob, et me suit-il à la piste… »

Cette poursuite dans les ténèbres ne pouvait cependant s'éterniser. Il suffirait d'un faux pas, d'une cheville tordue et le *Chipekwe* rejoindrait infailliblement sa proie. « La vallée… Si je réussis à y descendre, la bête ne pourra m'y suivre… »

Morane jeta sa carabine en bandoulière et, s'approchant du rebord de la corniche, se laissa glisser dans le vide, cherchant des pieds un point d'appui sous lui. Il le trouva et commença à descendre le long de la muraille. Au-dessus de sa tête, il entendait les cris de fureur du monstre humant sa trace…

La lune s'était levée à présent et Bob pouvait, sans trop de peine, descendre le long de la muraille qui, tout en étant abrupte, offrait pourtant de nombreuses prises.

Quand Bob atteignit le fond de la vallée, la silhouette du *Chipekwe* se dressait là-haut, à l’extrême rebord de la corniche. L’animal tournait son énorme tête de droite à gauche, comme pour chercher où était passée sa proie puis, en poussant un dernier cri, il disparut soudain derrière la crête.

Morane soupira d’aise et jeta un long regard autour de lui, inspectant avec soin la muraille. Mais celle-ci se révélait abrupte de tous côtés et une bête de la taille et du poids du monstre ne pouvait à coup sûr réussir à descendre dans la vallée.

Un soupir de soulagement échappa au Français et, cette fois, ses regards se portèrent sur le fond de la vallée elle-même. Alors, il sursauta. Le sol rocheux était couvert de grandes formes blanches, immobiles et qui, sous la lumière crue de la lune, prenaient un aspect fantastique.

— Des squelettes, fit Bob à haute voix.

Mais il ne s’agissait pas là de squelettes ordinaires. Gigantesques, ils faisaient immanquablement songer à des vestiges d’une époque disparue. Ces échines courbes, aux vertèbres garnies d’apophyses aiguës, ces longues queues et ces cous déliés, terminés par une petite tête serpentine, Bob les reconnaissait. Des dizaines de fois, au cours de visites aux musées d’histoire naturelle, il en avait contemplé de semblables.

— Des squelettes de brontosaures, dit-il à nouveau avec, cette fois, une sorte d’effarement dans la voix.

Sans le vouloir, en s’élançant à la poursuite du gnou, puis en fuyant le *Chipekwe,* Morane était parvenu à cette énigmatique Vallée des Brontosaures, point de départ de toute l’aventure. Jadis sans doute, ces sauriens géants, fuyant quelque cataclysme – peut-être une éruption volcanique – s’étaient réfugiés dans cette vallée encaissée, taillée dans la roche dure, et une coulée de lave ou une pluie de cendres était venue les ensevelir. Plus tard, l’érosion avait, à travers les millénaires, exhumé lentement leurs restes fossilisés.

Devant ce fantasmagorique ossuaire, où la lumière froide de la lune faisait briller chaque ossement, Morane se sentit pris soudain d’une insurmontable angoisse. Comme si ces monstres défunts allaient soudain retrouver leurs chairs, se couvrir d’écailles et se dresser, menaçants. Et, tout à coup, Bob songea à ce *Chipekwe*

errant là-haut sur la plaine, et il pensa que la réalité était peut-être fort près du rêve. Inquiet, il jeta un regard autour de lui, s'attendant à voir quelque silhouette gigantesque se dresser, une gueule garnie de dents comme des sabres s'ouvrir pour l'engloutir. Mais il était seul dans l'immensité de ce cimetière antédiluvien et les hautes murailles le protégeaient à présent contre tout retour du monstre. Seule, une hyène ricanait quelque part.

Ce ricanement, pourtant sinistre, rassura un peu Bob. Il était la présence tangible faisant reculer les fantômes de l'inconnu. Doucement, Morane se mit à rire.

— Si l'hyène en question vient jusqu'ici, murmura-t-il, elle devra absolument s'attaquer à moi si elle veut avoir une chance de trouver des os avec un peu de viande autour…

Il serra la main sur la crosse de sa carabine et s'assura que celle-ci était bien armée. « Allons, toutes les hyènes d'Afrique peuvent venir. J'ai de quoi leur répondre… » Il s'avança de quelques pas, jusqu'à être tout près d'un des énormes squelettes, et chercha une place lisse sur le sol. Quand il l'eut trouvée, il s'étendit, une vertèbre fossile sous la nuque, en guise d'oreiller. La carabine placée le long du corps, il regarda longuement le ciel étoilé, puis il tourna ses regards vers le squelette monstrueux dont les côtes lui formaient une sorte de fantastique baldaquin au-dessus de la tête.

Dans la pénombre, Morane sourit doucement.

— Jamais peut-être aucun homme n'a dormi avec un tel chien de garde à ses côtés, murmura-t-il.

Cette constatation suffit à le rassurer définitivement et, quelques secondes plus tard, il dormait à poings fermés…

Chapitre XIV

Morane se réveilla un peu avant l'aube. Il s'étira et secoua ses membres engourdis par l'humidité et la fraîcheur du matin. Tout, autour de lui, était silence. « Une véritable atmosphère de nécropole, pensa-t-il. Une nécropole pour brontosaures, bien sûr, mais une nécropole quand même… »

Il se leva et, avec soin, inspecta les hauteurs dominant la vallée, s'attendant à y voir se découper la silhouette redoutable du *Chipekwe,* mais il ne l'aperçut pas.

— Peut-être serait-il temps de remonter là-haut, soliloqua-t-il, et de récupérer ma viande boucanée, si toutefois les bêtes de proie en ont laissé quelque chose. Al, miss Hetzel et M'Booli doivent commencer à sérieusement s'inquiéter…

Cependant, la possibilité de rencontrer à nouveau le *Chipekwe,* animal sans doute exclusivement nocturne comme la plupart des carnassiers, ne l'enchantait qu'à demi, et il préféra attendre le lever du jour. Pendant ce temps, il en profiterait pour jeter un coup d'œil à travers la vallée dont le caractère insolite attisait sa curiosité.

Récupérant sa carabine, Morane se mit à avancer entre les squelettes gigantesques. Ce cimetière antédiluvien se révélait d'une extrême richesse. La plupart des ossements qu'il renfermait avait appartenu à des Brontosaures, mais Bob possédait néanmoins suffisamment de connaissances en paléontologie pour y discerner d'autres espèces. Cet énorme crâne par exemple, aux mâchoires duquel adhéraient encore des dents pareilles à des cimeterres, ne pouvait avoir appartenu qu'au tyrannosaure, cette extraordinaire machine à tuer créée par la nature à une période de son évolution où le gigantisme était une loi presque générale.

« Miss Hetzel ne se trompait guère, songea Bob. La découverte de cette vallée peut effectivement laver la mémoire de son père. Jusqu'ici, le tyrannosaure avait été considéré comme un animal uniquement américain, et voilà que je contemple ses restes, ici en Afrique, tout comme le professeur Hetzel en a ramené jadis des ossements de brachyosaure… »

Continuant sa route, Morane parvint à l'autre extrémité de la vallée, en réalité une large faille fermée à ses deux extrémités, où les murailles se rejoignaient en angles aigus. Comme les premières lueurs du jour commençaient à chasser les ténèbres, Bob se prépara à retourner sur ses pas, en songeant qu'il pourrait revenir là plus tard, avec ses trois compagnons. Pour l'instant, le danger des Hommes-Léopards semblait écarté et puisque, de toute façon, il fallait continuer à marcher vers le nord, autant valait passer par cet endroit.

Morane allait rebrousser chemin quand, soudain, la lumière du jour envahit la vallée, en éclairant l'extrémité la plus proche, où semblait s'amorcer un étroit défilé dont l'entrée se trouvait encore dans l'ombre quelques instants auparavant.

Alors, Bob se souvint du journal de Porker, ce géologue américain qui, en compagnie de Sam Cutter, avait été le premier blanc à accéder à cette vallée perdue. *« C'est au fond de cette vallée, que je baptisai aussitôt du nom de « Vallée des Brontosaures », disait le journal, que nous découvrîmes l'entrée d'un étroit défilé… »* Cette partie du texte s'arrêtait là, coupée net par la voracité des termites.

Il n'en fallait guère plus pour qu'une fois encore la curiosité du Français ne soit éveillée. Résolument, il s'avança vers l'entrée du défilé et y pénétra. Tout d'abord, il n'y discerna guère grand-chose ; puis, le jour envahit à son tour le défilé et Bob put y avancer sans crainte de choir dans quelque précipice.

À vrai dire, le défilé en question s'étendait sur une centaine de mètres à peine. Au fond, une grotte peu profonde creusait le roc. Devant cette grotte, l'on pouvait reconnaître les restes d'un mur de pierre maintenant aux trois quarts éboulé.

Toujours poussé par son incurable curiosité, Bob jeta un rapide coup d'œil à l'intérieur de la grotte et ne put réprimer un léger haut-le-corps. Un squelette humain gisait là, entouré de différents objets, telles une vieille Winchester mangée par la rouille, quelques boîtes de cartouches et une petite cantine en tôle plombée de type colonial. Le squelette devait être celui d'un homme blanc, car il portait encore de vieilles bottes aux trois quarts rongées par les insectes.

De tous les objets, la cantine était, par sa composition même, demeurée seule intacte. Bob pénétra dans la grotte et, doucement,

en souleva le couvercle. La petite malle était à moitié remplie de diamants, la plupart encore entourés de leur gangue épaisse.

Malgré le respect qu'il devait à ces restes humains allongés sur le sol nu de l'excavation, Morane ne put réprimer un léger sifflement d'admiration.

— Mazette, un joli paquet ! Quand tout sera décortiqué, cela diminuera de volume mais, malgré tout, cela représentera encore pas mal d'argent, et je commence à comprendre pourquoi Peter Bald et Brownsky voulaient à tout prix venir jusqu'ici. Beaucoup d'hommes tueraient pour s'approprier un tel magot…

En plus des diamants, la cantine contenait une trousse de pharmacie en aluminium. Bob l'ouvrit, mais elle renfermait seulement des bouteilles et des tubes vides. Un flacon, jadis plein sans doute de cachets de quinine, attira cependant l'attention de Morane, car une feuille de papier semblait être roulée à l'intérieur. Rapidement, Bob dévissa le bouchon et plongea les doigts dans le flacon. Il en tira la feuille de papier et la déplia, pour s'apercevoir aussitôt qu'elle était couverte d'une écriture tremblée. Avidement, Morane se mit à lire :

« Avril 1937. Mon nom est Herbert Greene, de Londres. Les diamants contenus dans cette cantine ont été découverts par moi à quelques journées de marche d'ici, après plus de deux ans de recherches. Après avoir extrait ces pierres, je comptais regagner Londres, où j'ai laissé une femme et deux enfants, dans une situation proche de la pauvreté. Pourtant, les Bakubis m'ont attaqué et ont tué mes porteurs. Blessé moi-même, j'ai pu, à la faveur de la nuit, réussir à descendre dans cette vallée sans être repéré par les Bakubis, et je me suis traîné jusqu'ici. À présent, ma blessure s'est envenimée et la fièvre me mine. C'est à peine si je puis encore me traîner. Ces diamants, que je rêvais d'arracher à la terre pour procurer à ma famille une existence décente, exempte de tout souci, ne serviront peut-être à personne. Pourtant, si je meurs, et si quelqu'un découvre un jour les diamants, je lui demande, s'il est digne du nom d'homme, de les remettre à ma veuve. Pour l'amour du Ciel, pensez à mes enfants, faites que ma mort ne soit pas inutile. Ma femme habite 96, Marble Street, à Londres… »

Ému, Morane se tourna vers les restes d'Herbert Greene.

— Pauvre diable, fit-il à haute voix. Sois sûr que ton sacrifice n'aura pas été vain… si moi-même je m'en tire. Ta femme et tes enfants profiteront de ces diamants, ou je n'oserai plus jamais me regarder dans une glace…

C'est alors que, derrière Bob, quelqu'un parla.

— Vous vous trompez, Monsieur Morane. Les diamants seront à moi, et à personne d'autre…

Bob sursauta violemment et se retourna, pour se trouver nez à nez avec Peter Bald, qui braquait un revolver dans sa direction.

*
* *

— J'ai erré plusieurs jours avant de découvrir cette satanée vallée, expliquait Peter Bald avec un mauvais sourire, et j'y suis parvenu hier seulement, fort tard dans l'après-midi, peu avant vous sans doute car, d'en bas, j'ai aperçu le feu allumé par vous là-haut, sur la corniche. Ce matin, quand vous avez traversé la vallée, j'étais dissimulé dans une anfractuosité de rocher. Vous êtes passé près de moi sans me voir. Je vous ai suivi, et voilà…

Sans répondre, Morane se contenta de jeter un bref regard en direction de sa carabine, mais celle-ci se trouvait à près de deux mètres de lui et, avant qu'il ait pu l'atteindre, le forban lui aurait immanquablement logé une balle dans la tête.

— J'espérais que le *Chipekwe* vous aurait dévoré, Peter Bald, dit Morane avec un sourire méprisant, ou que vous vous soyez enlisé dans un marais. C'est votre faute si tout ceci est arrivé, si Chest et Brownsky sont morts et si miss Hetzel, Al, M'Booli et moi sommes dans le pétrin jusqu'au cou. Vous méritez un châtiment exemplaire…

Le rire sinistre de Peter Bald retentit.

— Vous êtes mal placé pour me maudire, Monsieur Morane. Ces diamants sont à moi à présent. Comme châtiment, avouez…

— Comment les emporterez-vous ? trancha Bob. Si vous vous en chargez, vous ne pourrez guère emporter de vivres, et le gibier manque dans la région, vous avez dû le remarquer…

Dédaigneusement, le trafiquant haussa les épaules.

— Quand j'aurai dépouillé ces pierres de leur gangue, elles pèseront beaucoup moins lourd et prendront moins de place. Cela sera un long travail mais, avec de la patience, je m'en tirerai. Ensuite, il ne me restera plus qu'à regagner la civilisation et la belle vie commencera pour moi…

Mais Morane secoua la tête.

— Pas si vite, fit-il. Avant de regagner la civilisation, il vous faudra surmonter pas mal d'obstacles. Il y a les fauves… et les Hommes-Léopards, n'oubliez pas…

— Je n'oublie rien, rassurez-vous. Jusqu'ici, j'ai échappé aux fauves… et aux Hommes-Léopards. Avec de la chance, je continuerai à leur échapper…

Du canon de son revolver, Peter Bald désigna les diamants.

— Ces jolis petits cailloux valent bien que l'on fasse un peu d'effort pour les conquérir… et les conserver.

Morane comprenait qu'il fallait avant tout gagner du temps, attendre le moment où une distraction de Peter Bald lui permettrait de se précipiter sur lui et de le désarmer.

— Bien sûr, fit-il, vous avez échappé aux Hommes-Léopards, mais guère sans aide. Si vous retombez entre leurs mains, je ne serai plus là pour vous en tirer…

Cette fois, Peter Bald, qui, durant toute la conversation, n'avait cessé de ricaner, éclata franchement de rire.

— Vous ne serez plus là de toute façon, Monsieur Morane. Vous êtes un personnage trop encombrant pour que je coure le risque de vous laisser en vie.

Le visage du scélérat se durcit soudain et le canon du revolver s'abaissa. Comme mû par un ressort, Morane bondit en avant à l'instant précis où le coup partait. Il sentit contre sa joue le souffle de la poudre brûlante mais, déjà, il avait saisi Bald à bras-le-corps et s'efforçait de le renverser. Le trafiquant étouffa un juron et dirigea son arme vers la tempe de Morane. Celui-ci agrippa d'une main le poignet de son adversaire et tenta d'écarter le revolver, mais Bald possédait une force peu commune et résistait à la poussée. Comme le canon de l'arme se braquait à nouveau vers lui, Morane tenta à présent de le détourner à l'aide de ses deux mains, mais le genou

de Bald le frappa en pleine poitrine avec une violence inouïe et le rejeta sur le dos. Quand il voulut se redresser, Peter Bald avait reculé de quelques pas.

— Vous avez raté votre coup, Monsieur Morane, dit-il d'une voix triomphante, et rien ne m'empêchera plus à présent d'en finir avec vous…

— Les coups de feu alerteront mes amis. Ils viendront jusqu'ici et vous trouveront avant que vous n'ayez fini de dépouiller les diamants de leur gangue…

Peter Bald haussa les épaules.

— À cette distance, ils ne pourront sans doute pas reconnaître la détonation d'un revolver. Ils croiront que vous chassez… De toute façon, j'ai votre carabine et, s'ils viennent jusqu'ici, je n'aurai aucune peine à les surprendre et à les abattre l'un après l'autre… Non, Monsieur Morane, cette fois il n'y a plus d'espoir. Vous avez définitivement fini de jouer…

Bob savait qu'il n'y avait plus rien à tenter. Tout allait se terminer là et personne, à part Peter Bald, n'aurait connaissance de son sort. Le canon du revolver se relevait de façon menaçante, quand soudain, Peter Bald eut un léger sursaut, son visage se crispa et il tomba en avant, les bras en croix.

Dans son dos, une longue flèche noire empennée de plumes noires était plantée.

Chapitre XV

Quand il avait vu Peter Bald s'écrouler, une flèche fichée entre les deux épaules, Bob Morane avait tout de suite pensé avec terreur :

« Les Aniotos ! Les Aniotos ! »

Sans attendre la flèche qui, peut-être, lui était destinée, il s'était précipité à l'intérieur de la grotte et avait saisi sa carabine, prêt à défendre chèrement sa vie.

Les minutes s'étaient alors écoulées dans un silence total. À chaque instant, Morane s'attendait à voir se découper les redoutables silhouettes des Hommes-Léopards à l'entrée de l'excavation, mais rien de semblable ne se passa cependant.

— Nous avons été bien naïfs, murmura-t-il, de croire que les Aniotos abandonneraient ainsi la poursuite. Nous avons incendié leur village, et ils doivent nous en vouloir pas mal…

Il tourna ses regards vers les diamants, puis vers le corps de Peter Bald et les restes d'Herbert Greene.

— Ces diamants ont porté malheur à tous ceux qui ont voulu se les approprier. Greene, Chest, Brownsky et Bald sont morts. Vais-je périr moi aussi, moi dont les intentions sont pures pourtant, et Allan, et miss Hetzel, et M'Booli ?…

En songeant à ses amis, laissés là-haut, sur la savane, son cœur se serra. Peut-être, à l'heure présente, avaient-ils péri tous trois sous les coups des Bakubis… À cette pensée, la colère envahit Morane. Il ne pouvait demeurer là quand Wood, Leni Hetzel et M'Booli se trouvaient peut-être en danger. S'ils étaient encore en vie, il devait se précipiter à leur secours, pour continuer à combattre avec eux, pour mourir avec eux s'il le fallait.

— Il faut tenter quelque chose, Bob, si tu ne veux pas périr comme un rat dans son trou…

Aussitôt, il pensa à l'archer qui, du dehors, devait surveiller sa retraite, prêt à décocher un nouveau trait mortel. S'il en jugeait par la façon dont la flèche avait été tirée, l'archer en question devait être posté en haut de la muraille d'en face. Pour tirer vers le fond du

défilé, il devrait se découvrir, et peut-être Morane pourrait-il profiter de cette occasion pour le mettre hors de combat.

Avec soin, Bob vérifia le magasin de sa carabine. Ensuite, il compta jusque trois et bondit au-dehors, la tête levée. Tout se passa comme il l'avait prévu. Là-haut, sur la crête, un Anioto se dressait, les épaules et la tête recouvertes d'une peau de léopard. En apercevant Morane, il encocha rapidement une flèche sur son arc et commença à tendre celui-ci. Mais déjà Morane l'avait encadré dans la lunette de son arme et avait pressé la détente. Atteint en pleine poitrine, l'Homme-Léopard tomba en avant et demeura suspendu au bord de la corniche, les bras ballant dans le vide.

D'un coup d'œil, Bob s'assura qu'aucun autre archer ne le guettait. Il récupéra le revolver de Peter Bald et sa ceinture d'armes, qu'il se boucla autour du corps. Sans attendre, il se précipita alors vers la vallée où il se sentirait plus à l'aise pour tenter de se défendre efficacement.

Tout en courant, Morane s'attendait chaque seconde à recevoir une flèche entre les deux épaules. Mais il déboucha cependant sain et sauf dans la vallée. Alors il se détendit et soupira d'aise. S'il se tenait au centre de l'ossuaire, les flèches des Bakubis ne pourraient l'atteindre mais, eux, au contraire, s'ils se découvraient, se trouveraient sans cesse à portée de sa carabine.

Morane se mit à marcher vers le centre de la vallée. En même temps, il prêtait l'oreille au moindre bruit, à l'affût surtout d'un coup de feu pouvant lui révéler la présence de ses compagnons, mais un silence total régnait partout… Et, soudain, devant Bob, une ombre gigantesque, tendant de longs bras aux extrémités garnies de griffes terrifiantes, se découpa sur le sol. Seule, la terreur, qui paralyse certains, fit agir Morane. La crosse de sa carabine serrée contre la hanche, il fit volte-face et, d'un brusque saut de côté, évita les griffes de fer prêtes à s'abattre sur lui. En même temps, il pressait la détente. Touché mortellement, l'Homme-Léopard sembla se replier sur lui-même, tomba à genoux et, longuement, mû sans doute par une ultime fureur meurtrière, laboura le sol de ses griffes. Ensuite, il roula sur le côté et ne bougea plus.

Faisant glisser une nouvelle cartouche dans le canon de son arme, Morane s'approcha de sa victime et, du pied, la retourna sur le

dos. L'Homme-Léopard ressemblait à présent à un grand pantin désarticulé et, jamais plus, il ne commettrait de meurtres rituels.

« Il a son compte, pensa Bob. Sans doute se tenait-il embusqué derrière un de ces squelettes. Si je n'avais pas eu le soleil dans le dos au moment où il s'est précipité sur moi, mon compte était bon… »

En même temps, une grande amertume s'emparait de lui. La vie humaine lui était sacrée, et il venait d'en sacrifier deux pour sauvegarder sa propre existence. Aussitôt, cependant, ce regret fut balayé par une préoccupation lancinante. D'autres Hommes-Léopards pouvaient être embusqués dans la vallée et tenter de l'assaillir à leur tour.

Mû par une subite fureur à laquelle, sans qu'il se l'avouât, se mêlait de la peur, Morane se mit à arpenter la vallée dans tous les sens, fouillant chaque accident de terrain, jetant un coup d'œil derrière chaque squelette, prêt à ouvrir le feu sur tout ennemi qui se révélerait.

Finalement, il s'arrêta, persuadé d'être à nouveau seul dans la vallée. Peut-être les deux Hommes-Léopards qu'il venait d'abattre étaient-ils des individus isolés, tout comme le chasseur qui, quelques jours auparavant, avait blessé Allan Wood. Longuement, Morane inspecta encore le sommet des murailles, mais toujours sans y découvrir la moindre présence. Il décida alors de tenter de rejoindre ses compagnons qui, peut-être, avaient besoin de son aide.

Il se mit à avancer lentement vers l'extrémité de la vallée, pour gagner l'endroit par où il était descendu la veille. Le silence l'oppressait et il se sentait mal à l'aise. Néanmoins, il continua à progresser en direction de la muraille. Il y était presque parvenu quand un sifflement le fit bondir en arrière, et une sagaie vint se planter dans le sol, à quelques centimètres à peine de son pied droit. Déjà d'autres sagaies sifflaient mais, heureusement, aucune ne le toucha.

Morane s'était mis à courir vers un squelette de brontosaure, le plus proche, pour se réfugier derrière. D'où il se trouvait à présent, les flèches et les sagaies des Hommes-Léopards ne pouvaient l'atteindre, tandis qu'il pouvait les toucher de ses balles s'ils se

découvraient. Il avait dévissé le silencieux de sa carabine, de façon à ce que ses coups de feu alertassent ses compagnons, au cas où ceux-ci demeuraient en vie.

Là-bas une forme humaine, puis une autre, se dressèrent au sommet de la falaise. Dans la lunette de son arme, Bob reconnut deux Hommes-Léopards. À deux reprises, il pressa sur la détente, et les deux silhouettes disparurent.

Une demi-heure passa dans l'attente, sans qu'à nul moment les Bakubis ne se manifestassent à nouveau. Alors, très loin, des coups de feu retentirent. Une dizaine en tout. Puis, le silence se reforma.

— Wood, Leni, M'Booli, murmura Bob. Les Hommes-Léopards les ont attaqués…

Cette fois, il ne douta plus du sort de ses amis. Si ceux-ci s'étaient arrêtés de tirer, c'était parce qu'ils étaient morts, ou prisonniers… Morane serra les dents et s'apprêta à défendre férocement sa vie, tout en vengeant la mort de ses compagnons…

*

* *

— Vont-ils enfin se décider à attaquer ? Vont-ils se décider ?

Depuis plusieurs heures à présent, toujours à l'abri de son squelette de brontosaure, Morane attendait l'assaut des Bakubis. Mais ceux-ci ne semblaient cependant pas décidés à se montrer à nouveau. Le soleil, déjà haut, pesait lourd sur les épaules du Français et, parfois, il croyait voir quelque chose bouger derrière les dépouilles fossiles. Chaque fois cependant, il se rendait compte d'être le jouet de sa propre imagination.

Bob repoussa son feutre en arrière et, glissant la main entre crâne et coiffe, passa les doigts dans la brosse de ses cheveux trempés de sueur.

« Sans doute les Bakubis attendent-ils la nuit pour attaquer, cette heure entre chien et loup à laquelle le soleil est déjà couché et la lune pas encore levée. Alors il leur sera facile de venir me cueillir… »

À force d'observer le sommet des murailles, ses yeux lui faisaient mal et, parfois, il devait les fermer, pour les soustraire durant de

brefs instants à la morsure du soleil. Il avait soif et faim et aussi, il devait se l'avouer, peur. Cette attente lui sciait les nerfs. « Peut-être les Bakubis espèrent-ils me pousser à bout et me forcer à foncer vers eux, dans un sursaut de désespoir. Il leur serait alors aisé de me larder de flèches et de sagaies… »

Morane se mit à rire et, dans le seul but de se donner de l'assurance, dit à voix haute :

— Si ces croque-mitaines déguisés comptent là-dessus, ils peuvent toujours patienter jusqu'à la consommation des siècles. Je n'ai rien du suicidé par désespoir et, s'ils me veulent, ils devront venir me chercher…

Pourtant, au fond de lui-même, il ne se faisait guère d'illusions… Son heure viendrait et, seul, il ne pouvait espérer reculer l'instant décisif…

Brusquement, il sursauta. Des coups de feu venaient de retentir, tout proches. « Allan, Leni, M'Booli, pensa-t-il. Ils arrivent à la rescousse !… » Mais il se reprit vite. Peut-être était-ce le bruit du tonnerre qu'il entendait. Pourtant, il n'y avait guère de nuages et le ciel demeurait d'un bleu cruel, avec la tache jaune de ce soleil dévorateur.

Il reporta ses regards vers la corniche, là-bas, tout en haut de la muraille. Une silhouette humaine, dans laquelle il reconnut un Homme-Léopard, venait de se dresser. Soudain, le Bakubi sembla battre des bras et tomba d'un bloc vers le fond de la vallée. À travers la puissante lunette de la carabine, Bob inspecta le corps immobile, pour constater avec surprise qu'il portait une sagaie plantée en pleine poitrine.

« Que se passe-t-il ? Les Hommes-Léopards se mangeraient-ils entre eux ?… »

Au sommet de la muraille, une seconde forme humaine s'était dressée.

— Celui-là, pensa Bob, je ne le manquerai pas. Si les Bakubis veulent à tout prix s'entre-tuer, je ne leur refuserai pas un solide coup de main…

Déjà, la seconde silhouette s'encadrait dans la lunette. Pourtant, Bob ne pressa pas la détente. Ce grand noir à demi nu et aux

cheveux d’un blanc de neige, il le reconnaissait. C’était Bankutûh, le redoutable roi des Balébélés…

Chapitre XVI

Jusqu'au crépuscule, la veille, Leni Hetzel, Allan Wood et M'Booli avaient espéré le retour de Bob, et leurs estomacs affamés contribuaient fortement à les encourager dans cet espoir. Pourtant, une fois la nuit tombée, ils durent se rendre à l'évidence : non seulement Bob ne rentrerait pas, mais encore il leur faudrait demeurer sur leur faim. M'Booli était alors monté au sommet d'un arbre isolé et en était redescendu en affirmant avoir aperçu, plus au nord, la lumière d'un grand feu.

— Ce ne peut être que Bob, dit Allan. Sans doute aura-t-il tué quelque gibier et, se trouvant dans l'impossibilité de venir nous rejoindre avant la nuit, en fait-il boucaner la chair…

Le chasseur était couché à même le sol et, lentement, se remettait des fatigues des jours précédents. Cependant, il souffrait toujours de sa blessure et la fièvre, malgré la nivaquine, ne l'avait encore tout à fait abandonné. Leni Hetzel était assise à ses côtés, et les regards qu'elle posait sur lui n'étaient pas seulement remplis de reconnaissance ou de sympathie.

— Pourquoi le feu aperçu par M'Booli n'aurait-il pas été allumé par les Hommes-Léopards, ou par Peter Bald ? demanda la jeune fille.

Mais Wood secoua la tête.

— Souvenez-vous, dit-il, que depuis plus de deux jours les Hommes-Léopards ne se sont plus guère manifestés. S'ils continuent à nous suivre, ils font en sorte de ne pas se montrer, pour nous cerner petit à petit et nous surprendre. Dans ce cas, ils n'auraient pas allumé un feu qui, aperçu par nous, éveillerait aussitôt notre méfiance. Quant à Peter Bald… N'oubliez pas que M'Booli a déclaré qu'il s'agissait d'un grand feu. Peter Bald a l'habitude de la jungle. Il n'aurait pas allumé un « grand feu », au risque de se faire repérer par nous… ou par les Hommes-Léopards. Non, je crois de plus en plus que Bob a tué du gibier et qu'il en fait boucaner la chair. Demain, nous le verrons rappliquer sain et sauf et chargé de nourriture…

— Et s'il courait un danger quelconque ?

Une fois encore, le chasseur eut un signe de tête négatif.

— Je ne le pense pas, dit-il. Le seul danger réel pourrait provenir des hommes et, dans le cas où Bob aurait été attaqué par les Aniotos, il nous aurait avertis en tirant des coups de feu. Tant qu'il gardera le silencieux vissé au canon de sa carabine, c'est qu'il chassera… D'autre part, Bob est trop prudent et trop habitué au danger pour se laisser surprendre… Demain, avec le jour, vos craintes disparaîtront et, après le retour de Bob, nous pourrons nous remettre en route…

Le jeune homme et la jeune fille demeurèrent sans parler, face au feu au-dessus duquel, pour en masquer la lueur, M'Booli avait disposé une sorte de dôme de feuillage. En lui-même, Allan Wood ne pouvait s'empêcher de nourrir quelque inquiétude au sujet de son ami, car il savait la jungle pleine de menaces, surtout la nuit, et jamais il n'avait cru tout à fait à la retraite définitive des Hommes-Léopards. Pourtant, en ce moment, Morane n'était guère le seul à courir des risques. Il y avait Leni et M'Booli et, en sa qualité de guide de chasse, Al se devait de les ramener, ainsi que Bob d'ailleurs, sains et saufs à Walobo. « Bob se tirera bien d'affaire, pensa-t-il encore. Il a eu plus d'aventures dans son existence que je n'en aurai jamais, même si je vivais mille ans, et, à ma connaissance, elles ont toujours toutes tourné à son avantage… » Pour le moment d'ailleurs, avec la nuit et fatigué comme il l'était, Wood ne pouvait qu'attendre le lendemain avant d'agir.

Un quart d'heure plus tard, Al, Leni Hetzel et M'Booli, allongés auprès du feu, cherchaient le repos…

*

* *

Les premières lueurs de l'aube doraient déjà la savane quand M'Booli, dont le sommeil était très léger, fut réveillé par un lointain coup de feu. Il toucha l'épaule de Wood. Celui-ci ouvrit aussitôt les yeux et demanda :

— Qu'est-ce que c'est ?

Le Noir tendit la main dans la direction d'où était venue la détonation.

— Là-bas, fit-il, quelqu'un a tiré. M'Booli croire avec un revolver…

— En es-tu certain ?

— M'Booli a une bonne oreille. Il sait distinguer les sons…

Allan Wood connaissait les sens exercés de son pisteur, et il ne le soupçonna pas un seul instant de s'être trompé. Leni Hetzel, que les voix de ses compagnons avaient réveillée à son tour, interrogea :

— Que se passe-t-il ?

— M'Booli a entendu un coup de feu, expliqua Wood. Un coup de revolver… Or, Bob était seulement armé d'une carabine…

— Peter Bald, lui, avait un revolver quand il a disparu, fit remarquer la jeune fille.

Le visage du jeune chasseur s'assombrit.

— Bald, dit-il au bout d'un moment. Ce ne peut être que lui. À part lui, nous et Bob, il ne doit pas y avoir beaucoup d'autres Blancs dans cette région désolée et hostile… Mais sur qui donc Bald tirait-il ?

— Peut-être sur un Homme-Léopard, ou sur quelque fauve…

— Bien sûr, fit Wood, le front soucieux, un Homme-Léopard ou un fauve, ou…

Il n'acheva pas sa phrase, comme s'il se refusait à exprimer la pensée qui venait de se former dans son esprit.

— Ou Bob, c'est bien ça, n'est-ce pas ? demanda Leni.

Al eut un léger signe d'assentiment.

— Oui, Bob, fit-il. Si Peter Bald et lui se sont rencontrés, cela a dû faire du vilain, et Bald peut avoir tiré le premier…

Pendant un long moment, Wood et la jeune Autrichienne demeurèrent silencieux, puis Leni releva la tête, pour demander encore :

— Croyez-vous réellement que quelque chose puisse être arrivé à Bob ?

Le visage d'Allan Wood demeurait sombre.

— Je ne sais pas, dit-il. Tout est possible…

En s'appuyant sur son bras valide, il se leva.

— Il nous faut aller là-bas, fit-il encore. Si Bob est en danger, nous devons tout tenter pour le sauver… à condition bien sûr qu'il en soit temps encore…

M'Booli qui, pendant que son maître et la jeune fille conversaient, était allé inspecter les alentours, reparut. Il avait entendu les

dernières paroles de Wood et il secoua la tête.

— Non, dit-il, nous rester ici. Hommes-Léopards partout…

En parlant, il faisait du bras un grand geste circulaire. Allan Wood, lui, avait sursauté.

— Es-tu certain de cela ?

M'Booli secoua la tête affirmativement.

— Oui, dit-il. M'Booli a vu Hommes-Léopards. Ils nous entourent de partout…

Al réprima un mouvement de colère.

— Ainsi, ils continuaient à nous suivre sans que nous le sachions. Et, maintenant, ils ont réussi à nous cerner, et l'hallali va sonner. Nous allons creuser un trou que nous recouvrirons de branchages et de feuilles et nous nous y terrerons, prêts à nous défendre si les Bakubis attaquent. Nous avons des armes et des munitions, et ces démons trouveront à qui parler…

Avec leurs couteaux et le sabre de brousse de M'Booli, ils se mirent à creuser une fosse peu profonde dans la terre meuble. Ensuite, M'Booli la recouvrit d'un toit de branchages destiné à servir de protection contre les flèches et les sagaies.

C'est alors que, là-bas, très loin, deux coups de feu retentirent et, cette fois, ils étaient tirés par la carabine Mauser de Morane, cette carabine dont Allan Wood connaissait si bien la voix…

*

* *

Terrés dans leur trou, le doigt sur la gâchette de leurs armes, Leni, Allan et M'Booli attendaient depuis près d'une heure l'attaque des Hommes-Léopards. Et, soudain, M'Booli murmura :

— Eux venir, Bwana…

Entre les buissons, une forme humaine apparut, vêtue d'une peau de léopard, puis une autre, puis plusieurs autres. Déployés en un vaste cercle, les Bakubis entouraient littéralement l'endroit où se tenaient tapis Leni Hetzel et ses compagnons.

— Surtout, ne tirez pas encore, souffla Wood. Attendons qu'ils soient tout près. Chacun de nos coups doit porter…

Ils continuèrent à attendre, prêts à faire feu. Cachés derrière leur grand bouclier de peau, la hampe de la sagaie serrée dans la main droite, les Hommes-Léopards s'approchaient lentement, et l'on pouvait apercevoir leurs gantelets garnis de griffes de fer, inutiles pour l'instant, accrochés à leur ceinture. À un moment donné, ils bondirent en avant, en poussant de grands cris, fonçant en direction de l'abri. Wood ouvrit le feu, imité aussitôt par Leni et M'Booli. La première décharge faucha trois Bakubis. Les autres, devant cette chaude riposte, s'arrêtèrent, indécis. Une seconde décharge, qui leur coûta encore trois hommes, les fit reculer. À la troisième salve, ils regagnèrent le couvert des broussailles…

Allan Wood savait pourtant que c'était là seulement partie remise. Dans quelques instants, les Hommes-Léopards reviendraient en force, et rien alors ne pourrait les arrêter.

De longues minutes avaient passé, chargées d'angoisse, dans un silence de fin du monde. Et, soudain, de la jungle, une grande clameur monta. Une clameur féroce, annonciatrice de carnage.

— Quand ils apparaîtront, dit Wood, tirez sans arrêt. Nous devons à tout prix tenter de stopper leur charge, sinon nous n'avons aucune chance de nous en tirer…

Du pouce, il releva le chien de son revolver, qu'il tenait de la main gauche, mais ses compagnons et lui eurent beau attendre, rien ne se passa. Les guerriers bakubis ne daignaient pas apparaître, et pourtant la clameur furieuse continuait à monter.

— Que se passe-t-il ? demanda Leni. Pourquoi n'attaquent-ils pas ?…

Allan Wood n'eut pas le loisir de répondre. Un Homme-Léopard jaillit d'entre les buissons, poursuivi par un grand Noir, à la chevelure blanche et qui brandissait un énorme javelot ; le javelot, lancé par un bras herculéen, partit et frappa le fuyard entre les deux épaules. Alors, le géant à la chevelure blanche se tourna en direction de l'endroit où Wood et ses compagnons se trouvaient tapis, et Al le reconnut. Cet homme était Bankutûh, le roi des farouches Balébélés.

Quelques instants plus tard, Allan, M'Booli et la jeune Autrichienne se trouvaient réunis autour de Bankutûh, dont le visage, d'habitude si grave, était à présent illuminé par un large sourire.

— Les Bakubis ont eu tort de blesser un de mes guerriers en dehors de leur territoire, expliqua-t-il. Quand N'Doloh et ses hommes sont revenus à mon village après vous avoir accompagnés jusqu'à la rive de la Sangrâh et que j'ai appris l'agression dont ils avaient été victimes, j'ai décidé de donner une solide leçon aux Bakubis. En hâte, j'ai réuni mes troupes et ai franchi la Sangrâh, pour trouver le village des Bakubis détruit par le feu. Nous avons alors relevé la trace des Hommes-Léopards et les avons suivis jusqu'ici. Par un grand bonheur, nous avons attaqué juste à temps pour vous sauver. Vous n'avez plus rien à craindre à présent. Les Bakubis sont en fuite et mes valeureux guerriers les poursuivent à travers la savane…

Soudain, le large visage du roi noir redevint grave.

— Mais je ne vois pas votre ami, dit-il. Lui serait-il arrivé malheur ?

Wood comprit que Bankutûh voulait parler de Morane. Aussitôt, toute son inquiétude, un moment atténuée par la joie de la délivrance, lui revint plus aiguë.

— Bob est parti pour chasser, dit-il. Il doit être en danger lui aussi car, tout à l'heure, nous l'avons entendu tirer. Sans doute a-t-il été attaqué par un autre parti d'Hommes-Léopards. Peut-être pouvons-nous encore le sauver, mais il nous faut faire vite…

Sans répondre, Bankutûh, les mains en porte-voix autour de la bouche, poussa un long appel tenant à la fois du rugissement du lion et du barrissement de l'éléphant, et qui devait être un cri de ralliement.

— Dans quelques minutes, fit Bankutûh, mes guerriers seront ici, et nous partirons aussitôt à la recherche de notre ami…

Allan Wood se tourna vers M'Booli.

— Te souviens-tu de quelle direction venait exactement le bruit des coups de feu entendus tout à l'heure ? interrogea-t-il.

Le pisteur eut un geste rassurant.

— M'Booli savoir, dit-il. Il conduira les Balébélés vers Bwana Bob…

Chapitre XVII

Toujours dissimulé derrière son squelette de brontosaure, Bob Morane n'en croyait pas ses yeux. Bankutûh, qu'il avait laissé à des kilomètres de là, dans son royaume inviolé, au sommet du plateau, Bankutûh se dressait là, au bord de cette vallée perdue. Pendant un moment, Bob se crut le jouet d'une hallucination ou, tout au moins, victime d'une ressemblance.

À nouveau, il braqua la lunette de sa carabine en direction de la corniche, pour y encadrer la silhouette de l'homme aux cheveux blancs. Cette fois, il ne pouvait plus douter, c'était bien là Bankutûh. Alors, cherchant à expliquer cette présence, il se demanda si les Balébélés n'avaient pas fait alliance avec les Bakubis, mais il repoussa vite cette idée. Bankutûh les avait aidés, lui et ses compagnons, à gagner la rive de la Sangrâh, et il n'avait aucune raison de les pourchasser à présent alors que, peu de temps auparavant, il les tenait en son pouvoir…

Une fois encore, Bob sursauta. Cet homme, cet Européen au bras en écharpe, se dressant maintenant aux côtés de Bankutûh, c'était Allan Wood ; et cette jeune fille aux cheveux couleur de miel, Leni Hetzel ; et ce colosse noir, M'Booli. Alors Bob ne douta plus que la délivrance venait à lui à l'instant même où il attendait la mort. Se dressant, il se mit à courir vers la muraille en agitant son feutre…

Dix minutes plus tard, Morane, Allan Wood, Leni Hetzel, Bankutûh et M'Booli se trouvaient réunis sur le sol de la vallée. Les Hommes-Léopards, vaincus, avaient été définitivement mis en déroute par les guerriers balébélés, et tout danger était à présent définitivement écarté. Et Bob songeait à l'absurdité du sort qui, par des voies tortueuses, avait finalement conduit les protagonistes de l'aventure à cette Vallée des Brontosaures où lui-même avait bien failli laisser ses os, parmi ceux des sauriens géants, morts voilà des millénaires.

De son côté, Leni Hetzel s'extasiait sur la prodigieuse richesse de cet ossuaire antédiluvien capable d'enrichir les plus grands musées d'histoire naturelle du monde, et dont certains spécimens allaient

permettre à la jeune fille, une fois retournée à la civilisation, de laver définitivement la mémoire de son infortuné père. Pour elle, c'était la réalisation de tous les espoirs et, déjà, elle en oubliait les fatigues et les horreurs endurées, pour s'abandonner tout entière à l'allégresse.

— Si, dès le début, fit remarquer Wood, j'avais accepté de conduire Leni jusqu'ici, peut-être serions-nous tous morts en route. Au contraire, j'ai refusé, et nous voilà réunis ici, et saufs…

— Ce n'est pas tout, dit Bob à son tour. J'ai eu le loisir d'explorer à fond cette vallée, et j'y ai découvert bien autre chose que ces vieux squelettes…

Sans attendre davantage, il mena ses compagnons jusqu'au défilé, au fond duquel les restes de Herbert Greene et de Peter Bald semblaient monter une garde vigilante sur la cantine aux diamants. Morane désigna le cadavre du trafiquant.

— Je venais de découvrir ces diamants quand Bald m'a surpris. J'ai tenté de me défendre mais, revolver au poing, il avait la partie belle. Heureusement, les Hommes-Léopards sont intervenus…

Leni Hetzel contemplait la scène macabre avec un peu de terreur dans le regard. Finalement, elle sembla se secouer.

— Ainsi, constata-t-elle, Bald et Brownsky avaient raison. Il y avait des diamants dans cette vallée…

— Oui, fit Morane, et c'est pour leur possession qu'ils sont morts… Jadis, Porker et Cutter avaient sans doute découvert ces pierres et, traqués par les Bakubis, avaient décidé de venir les rechercher plus tard. D'autre part, Porker n'ignorait pas que la possession de ce trésor créerait immanquablement un antagonisme entre son compagnon et lui et, ce qu'il désirait avant tout, c'était sauver sa propre vie. Malheureusement pour lui, le sort devait en décider tout autrement…

Allan Wood pointa un doigt vers le coffre et demanda à l'adresse de Morane :

— Que comptes-tu faire de tout ceci ?

Morane se baissa et ramassa le testament d'Herbert Greene que, tout à l'heure, quand Peter Bald était intervenu, il avait laissé tomber près de la cantine. Il le tendit au chasseur. Celui-ci lut rapidement, puis rendit le papier à son ami.

— Si je comprends bien, dit-il, tu veux faire parvenir la totalité des pierres à la veuve et aux enfants de ce pauvre Greene, s'ils vivent encore…

— C'est ce que je compte faire, en effet, répondit Morane. À moins que quelqu'un n'ait une autre solution à proposer…

Il y eut de longues secondes de silence, puis Leni Hetzel prit la parole.

— Ces diamants ont fait couler trop de sang. Peut-être que, s'ils parviennent finalement aux personnes à l'intention desquelles ils ont été arrachés à la terre, perdront-ils alors leur pouvoir maléfique…

— Je suis de l'avis de Leni, dit à son tour Allan Wood. Ces pierres ont coûté la vie à six personnes jusqu'ici, et je ne tiens guère à ce que mon nom vienne s'ajouter à la liste.

Morane se tourna vers M'Booli, mais le géant – et Bob espérait qu'il en serait toujours ainsi – semblait se soucier autant des diamants que du premier poisson pêché par le premier homme. Restait à prendre l'avis de Bankutûh. Après tout, c'était grâce à lui que Morane, Wood, Leni et M'Booli étaient encore en vie, et il avait, lui aussi, voix au chapitre. Mais, quand Bob l'interrogea du regard, le chef des Balébélés secoua la tête.

— Non, dit-il, ni moi ni mon peuple n'avons besoin de ces pierres. Elles portent en elles tous les mauvais esprits des Blancs. C'est pour elles qu'ils tuent et incendient. C'est en leur honneur qu'ils ont changé la vieille Afrique en une terre civilisée où l'antilope n'erre plus et où l'on n'entend plus le rugissement des lions. Une terre où, bientôt, nous autres Noirs, nous ne retrouverons plus l'esprit ancestral de notre race. Tu peux jeter ces diamants au fond d'un gouffre, je ne ferai pas un seul geste pour t'en empêcher…

Selon toute évidence, ces paroles étaient définitives, et Morane pouvait conclure.

— Voilà donc une chose décidée, dit-il. La veuve et les enfants d'Herbert Greene bénéficieront de l'héritage de leur époux et père, et ce ne sera que justice. Après tout, c'est Greene qui s'est donné le mal d'arracher ces diamants à la terre. Quant au nom de Karl Hetzel, il sera définitivement considéré par tous comme celui d'un savant de grande valeur et dont la parole n'aurait jamais dû être mise en doute…

Le Français se tourna en direction du grand cimetière préhistorique.

— Nous emporterons un crâne de tyrannosaure, dit-il. Il servira de pièce à conviction et, grâce à lui et à notre témoignage, Leni pourra prouver la bonne foi de son père. Plus tard, une expédition puissante pourra peut-être venir jusqu'ici, pour arracher au désert ces dépouilles de sauriens et les tirer de l'oubli.

*

* *

De la corniche, Bob Morane jeta un dernier coup d'œil à la Vallée des Brontosaures. Au centre de celle-ci, deux grands cairns avaient été élevés, surmontés chacun d'une croix et sous lesquels reposaient les restes d'Herbert Greene et de Peter Bald. Tout autour, les grandes carcasses blanchies continuaient à dormir de leur sommeil millénaire. Ni Bob, ni Allan Wood, ni Leni Hetzel ne regrettaient ces lieux, qui leur avaient causé tant de souffrances. La Vallée des Brontosaures leur avait donné ce qu'ils attendaient d'elle et, maintenant, ils s'en détournaient avec légèreté.

La longue théorie des Balébélés, encadrant les Européens, s'était dirigée vers le sud, en direction de la Sangrâh. Celle-ci fut atteinte sans encombre, car les Hommes-Léopards, après leur défaite, ne tenaient pas à rouvrir les hostilités. La Sangrâh franchie, on gagna le grand village balébélé juché sur son plateau. Là, Bankutûh, après avoir laissé la majorité de ses guerriers, accompagna, avec seulement quelques porteurs, ses nouveaux amis en direction de Walobo. Arrivé en vue de l'agglomération, il ordonna à ses hommes de déposer leur charge, puis il se tourna vers Bob, Al et Leni.

— Le voyage s'arrête ici, pour moi, dit-il. Je vous ai aidés dans la mesure de mes moyens, parce que vous êtes braves et que j'aime les gens braves. À présent, nos chemins se séparent. Vous allez regagner cette civilisation que je hais et moi, je m'en vais retourner dans mon royaume interdit…

Morane tendit le bras en direction de Walobo.

— Pourquoi ne viendrais-tu pas avec nous, Bankutûh ? Al te recevrait en hôte d'honneur dans sa maison, et peut-être serait-ce là

une magnifique occasion de faire la paix avec les Blancs…

Mais le roi des Balébélés secoua la tête.

— Non, dit-il, je ne tiens pas à faire la paix avec les Blancs. Je veux au contraire que mon peuple garde sa farouche indépendance. Tant que nous combattrons les gens de votre race, nous aurons une raison de vivre. Quand nous déposerons les armes, au contraire, c'en sera fait de nous…

Il n'y avait rien à ajouter, Bob le savait, à ces dernières paroles et quelques minutes plus tard, Leni, Al, M'Booli et lui regardaient le chef des Balébélés et ses hommes s'éloigner en direction de leur plateau. Tandis que M'Booli s'en allait à Walobo pour en ramener des porteurs afin d'y transporter le crâne de tyrannosaure et la cantine de diamants, arrachés à la solitude de la vallée perdue, Allan Wood se tourna vers Morane.

— Que comptes-tu faire à présent, Bob ?

Ce dernier haussa les épaules.

— Je suis venu ici pour prendre des photos de fauves, ne l'oublie pas, mon vieux Al, et j'espère que tu vas m'y aider, comme si rien de tout ceci ne s'était passé…

Le chasseur eut un rire affirmatif.

— Bien sûr, dit-il. Si je me souviens bien, lorsque nous avons découvert le corps mutilé de Chest, nous étions à la recherche de rhinocéros. C'est de ce point que, dans quelques jours, nous repartirons.

D'un commun mouvement, les deux hommes s'étaient tournés vers Leni Hetzel.

— Et vous, Leni, interrogea Allan Wood, que ferez-vous ?

— Puisque j'ai réussi dans mon entreprise, répondit la jeune fille d'une voix un peu lasse, je vais rentrer à Vienne, pour m'attacher bientôt à réhabiliter la mémoire de mon père. Vous deux demeurerez ici, et moi, dans quelques jours, je repartirai sur le steamer de la N'Golo…

Pourtant, au regard que la jeune Autrichienne et Allan Wood échangeaient en ce moment, Bob Morane, à qui rien n'échappait, comprit qu'il y aurait à coup sûr un bouleversement dans ce triple programme…

Chapitre XVIII

Allongé dans un rocking-chair sur la terrasse du bungalow d'Allan Wood à Walobo, Bob Morane contemplait l'animation du wharf où, une demi-heure plus tôt, le steamer de la N'Golo était venu s'amarrer. On était en fin d'après-midi et, logiquement, le bateau aurait dû arriver le matin, mais, à cause du niveau extrêmement bas des eaux, il avait été obligé de contourner de nombreux bancs de vase, perdant ainsi un temps considérable.

Malgré son impatience, Bob demeurait calme. Cela faisait près de deux mois à présent qu'Allan Wood et Leni Hetzel avaient gagné Londres afin de s'y marier, laissant leur ami à Walobo pour qu'il puisse, en compagnie de M'Booli, réaliser ses projets de chasseur d'images. Pourtant, Bob n'était pas parti. Quelque chose l'avait retenu à Walobo : le désir de pouvoir mettre un point final à cette prodigieuse et redoutable aventure qui l'avait mené, lui et ses compagnons, jusqu'à cette mystérieuse Vallée des Brontosaures. Or, ce point final devait être posé en Europe, et c'en était la nouvelle qu'il attendait ce soir-là.

Soudain, il visa, parmi la foule encombrant le wharf, cette jeune indigène en boubou de cotonnade verte et qui tenait un petit paquet à la main. Bob avait aussitôt reconnu Zhila, la servante d'Allan Wood et qui, durant l'absence de son ami, était à présent à son propre service.

Lentement, la jeune fille sortit de la foule et se mit à marcher le long de la rive du fleuve, en direction du bungalow. Quand elle fut tout près, Bob put discerner la nature du paquet qu'elle portait à la main. C'était un paquet allongé et plat : des journaux et des lettres selon toute évidence…

Zhila gravit les marches menant à la terrasse du bungalow et se dirigea vers Morane.

— Cou'ier pour Bwana Bob, dit-elle en tendant le paquet.

Morane le saisit et dit :

— Merci Zhila.

Il ne s'était guère trompé, le paquet en question était bien composé de lettres et de journaux. D'un coup sec, il brisa le lien qui les reliait et se mit à en faire un rapide inventaire. Avant tout, il cherchait une lettre. Il en rejeta plusieurs : des lettres d'amis lointains, d'éditeurs, des factures aussi… Soudain, il tomba sur une missive d'Allan Wood, adressée de Londres. D'un ongle impatient, Morane fendit l'enveloppe et en tira la lettre elle-même, qu'il déplia et lut. Elle était fort brève et disait :

« Mon vieux Bob,

Il serait temps de te donner de nos nouvelles, surtout que le courrier arrive souvent à Walobo avec un retard assez considérable. Cependant, depuis notre mariage, Leni et moi avons eu à nous occuper de tant de choses : voyage à Vienne, visite à madame Greene, à laquelle nous avons remis, droits payés, le montant des diamants composant l'héritage de son mari. Dans les journaux envoyés par même courrier tu trouveras le détail de tout ceci…

Dans quelques jours, Leni et moi partons pour Paris, pour y vivre quelques semaines dans ton appartement, dont tu nous as si gentiment donné les clés. Alors seulement commencera notre vrai voyage de noces.

Je ne t'en dis pas plus. Très sincèrement à toi.

Al. »

Leni avait apposé sa signature auprès de celle de son mari.

Morane laissa retomber la lettre et fouilla parmi les journaux. Deux d'entre eux, dont le coin était marqué d'une croix au crayon rouge, retinrent son attention. C'étaient deux exemplaires du « Times », datant d'une quinzaine de jours environ. Bob déchira la bande d'envoi de l'un d'eux et le déplia. En première page, un article, entouré d'un trait rouge, disait :

APRÈS PLUS DE DIX ANS, UNE FEMME RÉCUPÈRE UN HÉRITAGE, VENU DU FOND DE LA JUNGLE AFRICAINE

Londres, le 6 mai,

Depuis 1937, madame Herbert Greene et ses deux enfants, âgés respectivement de treize et quinze ans, attendaient vainement, dans un état proche de la misère, le retour de leur mari et père, parti dans le Centre-Afrique pour y chercher fortune. Sans doute ne devait-il y trouver que la mort car, un beau jour, il cessa de donner de ses nouvelles, et sa femme n'entendit plus parler de lui jusqu'au jour…

C'est hier vers trois heures de l'après-midi, qu'Allan Wood, jeune guide de chasse résidant à Walobo, dans le Centre-Afrique, et sa jeune femme, fille de ce professeur Hetzel dont nous avons parlé dans une précédente édition, allèrent frapper à la porte du modeste logis habité par madame Greene et ses enfants, au 96 de Marble Street. Ils étaient porteurs d'un chèque de cent mille livres, délivré par la Banque diamantaire d'Afrique Centrale, et qui représentait le montant de l'héritage d'Herbert Greene.

Comme on le sait – la presse en ayant suffisamment parlé ces derniers jours – Mr. et Mrs. Allan Wood, accompagnés du Commandant Robert Morane, le voyageur bien connu, s'étaient enfoncés dans les territoires hostiles du Centre-Afrique, où règnent les Hommes-Léopards, pour y retrouver un cimetière de sauriens préhistoriques. Non seulement ils découvrirent le cimetière en question, mais aussi les restes d'Herbert Greene et une cantine contenant des diamants encore recouverts de leur gangue. Un message, enfermé dans un flacon ayant contenu de la quinine, accompagnait ce trésor. Dans ce message, Herbert Greene expliquait comment il avait découvert les diamants et, comment, en voulant regagner la civilisation, il avait été attaqué par les Hommes-Léopards et blessé. À l'approche de la mort, il demandait aux éventuels découvreurs des diamants de faire parvenir ceux-ci à sa femme et à ses enfants…

Mr. et Mrs. Wood – et aussi le Commandant Robert Morane, qui est demeuré en Afrique – se sont acquittés de cette pieuse mission avec une merveilleuse probité, avec cette seule différence que les diamants, pour des raisons que l'on comprend, facilité de transport et d'importation, ont été échangés contre un chèque au montant plus que respectable. Mr. et Mrs. Wood ont gardé seulement deux diamants, qu'ils ont remis à la veuve du prospecteur pour qu'elle puisse, a dit Mrs. Wood, « s'en faire des boucles d'oreille et

perpétuer ainsi le souvenir de son époux ». Mais Mrs. Greene n'a gardé qu'un seul diamant, dont elle se fera confectionner une bague. Le second diamant, taillé et monté, sera offert à Mrs. Wood comme cadeau de mariage.

Après plus de dix ans, Mrs. Herbert Greene et ses enfants échappent ainsi à cette existence médiocre, pour ne pas dire misérable, qui était la leur Grâce au dévouement et à l'honnêteté de Mr. et Mrs. Wood et du Commandant Robert Morane, le tragique destin d'Herbert Greene se sera finalement mué en conte de fée.

Après avoir lu, Bob brisa la bande du second journal. Il était plus vieux de quelques jours et portait en manchette :

UN CÉLÈBRE PALÉONTOLOGUE AUTRICHIEN RÉHABILITÉ
GRÂCE À L'EXCEPTIONNEL
COURAGE DE SA FILLE.

Londres, le 30 avril,

Quelques lecteurs se souviendront peut-être d'un événement qui, voilà une dizaine d'années, causa une profonde impression dans le monde de la science. À cette époque, le célèbre professeur Karl Hetzel, paléontologue de réputation mondiale, revenait du Centre-Afrique, où il avait découvert des ossements de brachyosaure, le plus grand de tous les sauriens fossiles connus à ce jour.

Jusqu'alors, les paléontologues considéraient le brachyosaure comme ayant uniquement vécu en Amérique. La découverte du professeur Hetzel bouleversait donc complètement les données sur la répartition de la faune à travers les continents au cours de la période secondaire. Aussitôt – haine vis-à-vis du savant autrichien, impossibilité de la part des savants à reconnaître leurs erreurs ? – une cabale se monta contre Karl Hetzel. On l'accusa d'avoir transporté des ossements de brachyosaure en Centre-Afrique, pour ensuite les y découvrir. Quand il mourut, peu après la guerre, ce doute demeurait.

Sur son lit de mort, Karl Hetzel avait demandé à sa fille, Leni, de partir pour le Centre-Afrique, où il connaissait l'existence d'un vaste dépôt d'ossements préhistoriques, pour la plupart des squelettes de

brontosaures, parmi lesquels se seraient trouvés des restes d'animaux, comme le tyrannosaure, considérés eux aussi jusqu'alors comme appartenant à la faune préhistorique américaine…

Suivait le récit détaillé du départ de Leni Hetzel, sa rencontre avec Morane et les événements qui en avaient découlé. Et le journal concluait :

À présent, Leni Hetzel – devenue Madame Allan Wood – ayant rapporté d'Afrique un crâne complet de tyrannosaure, dont on ne connaissait jusqu'à présent que de rares vestiges, le doute n'est plus permis. Si le tyrannosaure a habité à la fois l'Amérique et l'Afrique, il peut en avoir été de même pour le brachyosaure. Devant les preuves rapportées par sa fille et les témoignages d'Allan Wood et du Commandant Morane qui les accompagnent, la parole du défunt professeur Hetzel ne peut plus à présent être mise en doute.

Morane releva la tête et un mince sourire apparut sur son visage bruni, aux traits marqués par le vent de toutes les mers du monde. Il passa les doigts de sa main droite écartés dans la brosse de ses cheveux et murmura :

— Tout finit donc pour le mieux. Leni a lavé la mémoire de son père. Al a trouvé une épouse charmante et Mrs. Herbert Greene est entrée en possession de l'héritage de son malheureux époux. Quant à moi…

Il n'acheva guère sa phrase et demeura longtemps songeur.

*
* *

Quand Bob Morane releva la tête, la nuit était tout à fait venue. « Maintenant que j'ai reçu des nouvelles d'Allan et de Leni, pensa-t-il, plus rien ne me retient à Walobo, et je repartirais avec plaisir prendre un long bain de nature sauvage… »

Il se tourna vers l'intérieur du bungalow et se mit à crier :

— M'Booli !… Oh, M'Booli !…

Une voix lui parvint du jardin.

— M'Booli venir, Bwana Bob… M'Booli venir…

Quelques secondes plus tard, le pisteur noir faisait son apparition sur la terrasse.

— Bwana Bob m'a appelé ? demanda-t-il.

Morane hocha la tête affirmativement.

— Oui, M'Booli. Je t'ai appelé pour te dire que j'ai décidé de partir le plus tôt possible en expédition, pour tirer ces photos de rhinocéros. Pendant que je prendrai les clichés, ce sera toi, à la place de Bwana Al, qui me protégera avec le fusil. Quand pourrons-nous partir ?…

Un large sourire éclaira le visage du colosse.

— Nous partir demain, fit-il. M'Booli savoir que Bwana Bob se déciderait. Safari tout prêt…

À son tour, Morane sourit.

— Je savais pouvoir compter sur toi, mon brave M'Booli, fit-il. Nous partirons donc demain à l'aube…

Et, soudain, une crainte lui vint. Avec Allan Wood comme tireur de protection, il savait ne courir aucun risque en cas d'attaque de la part d'un fauve, mais en serait-il de même avec M'Booli ? Certes, il connaissait le sang-froid du pisteur noir, mais celui-ci ne possédait sans doute pas le coup d'œil infaillible de Wood, pour stopper net et, presque à bout portant, la chasse furieuse d'un rhinocéros lancé à fond de train.

Et Bob, pour prendre ses clichés, voulait justement laisser approcher le pachyderme tout près, tout près.

Morane demanda alors, à l'adresse du pisteur :

— Et que se passera-t-il, M'Booli, si tu manques la bête et si celle-ci me tue ?

À nouveau, le Noir eut son grand sourire de cannibale apprivoisé.

— M'Booli l'a déjà dit, fit-il. Si Bwana Bob meurt, M'Booli mangera son cœur pour que le courage de Bwana Bob passe en lui…

FIN

I

LES HOMMES-LÉOPARDS LOUPS-GAROUS AFRICAINS

LE DERNIER LOUP-GAROU A ÉTÉ CAPTURÉ EN 1947

L'homme, auquel les hasards de l'évolution donnèrent un cerveau bien développé, des mains habiles et la faculté de marcher continuellement dressé sur ses membres inférieurs, l'homme qui semble être l'aboutissement de cette longue aventure animale commencée il y a des millions d'années, garde en lui les instincts de meurtre et de violence de la Bête, son ancêtre.

Après avoir créé des dragons et en avoir peuplé la terre, les mers et les airs, les anciens donnèrent à leurs chimères une forme plus épouvantable encore, celle de l'homme-bête. Saint Jean n'a-t-il pas dit : « Il lui fut même donné le pouvoir d'animer l'image de la Bête, de faire parler l'image de la Bête… (Apocalypse XIII-4) »

Pour animer cette image, la faire parler, il fallait lui donner l'apparence humaine. De là naquit la longue lignée des monstres anthropomorphes : lamies, goules, empuses, ogres et lycanthropes. Certains de ces monstres sont des démons assoiffés de sang, d'autres des fauves humains, nés pour tuer et dévorer.

Ne haussons pas les épaules aux noms de vampires et loups-garous car, pendant des siècles, ils firent frémir de terreur des populations entières. Il y a quelques années, vers 1947, un dément errait, les nuits de pleine lune, dans la campagne anglaise et tuait, à la façon des loups-garous, pour le seul plaisir de tuer.

Le loup-garou, d'après les vieilles traditions, est un homme qui, les nuits de pleine lune, sort, changé en loup, pour commettre ses crimes. Le plus souvent, il est recouvert d'une peau de fauve pour mieux s'identifier à son personnage.

Ce type de monstre anthropomorphe en introduit un autre, plus actuel que celui-là, et dont la présence terrorise les populations autochtones d'Afrique. Ici encore, la Bête s'anime et son image parle…

LES SECTATEURS DE JUJU : LE DIEU-LÉOPARD

Derrière sa jungle envahissante, dans les bruits envoûtants de ses tam-tams, l'Afrique Noire camoufle ses mystères et ses légendes. La civilisation a beau avancer à grands pas, tracer des routes, des voies de chemin de fer, le continent monstrueux se replie sur lui-même. Pendant des années, tout y est calme et les tribus indigènes semblent ne penser qu'à cultiver leurs champs et à mener paître leurs troupeaux. Puis, un beau jour, dans des roulements de tambours, les instincts millénaires se réveillent et l'on apprend qu'un village tout entier vient de se livrer à un festin anthropophagique.

L'âme noire, insondable, toute marquée par des siècles de lutte contre une nature féroce, de famines, d'épidémies et d'esclavage, n'a pas encore livré son secret. Elle se ferme à toute introspection. Chaque tribu garde jalousement ses coutumes les plus barbares. On n'a jamais pu supprimer la longue et douloureuse opération du tatouage, ni empêcher les tribus de l'Ubangui d'orner les lèvres des femmes de gigantesques plateaux. Jamais non plus on n'a pu empêcher qu'à certaines époques les sommeilleux soient saisis d'une frénésie collective qui les force à danser pendant des heures, hallucinants monômes de squelettes, jusqu'à ce que l'épuisement les jette au sol, les vivants parmi les morts.

Mais une des coutumes les plus horribles du continent noir, coutume que ni les lois européennes, ni les châtiments exemplaires n'ont réussi à abolir, est celle de l'Anioto.

Les Aniotos, ou Hommes-Léopards, peuvent être comparés aux Thugs hindous, ces fanatiques de Khâli, la déesse de la mort, qui étranglaient leurs victimes à l'aide d'un lacet de soie. Comme eux, les Hommes-Léopards sont organisés en sociétés secrètes, avec leurs lois, leur hiérarchie, leur cérémonial macabre, leurs crimes rituels. Ici, le lacet de soie est remplacé par des griffes de fer et Khâli par Juju, le dieu-léopard.

Les Aniotos règnent sur toute l'Afrique Centrale, mais surtout en Nigérie. Bien que leurs agissements aient été réprimés pendant près de vingt ans, les Aniotos n'ont jamais cessé de se réunir et d'entretenir leur fanatisme par des cérémonies secrètes et barbares.

L’HOMME-LÉOPARD EST LE FRÈRE AFRICAIN DU LOUP-GAROU DE NOS VIEILLES CHRONIQUES

Pour le Noir Africain, le léopard est la Bête par excellence, comme au moyen âge, dans nos contrées, l’était le loup.

Considéré sous cet angle, l’Anioto peut être regardé comme une forme africaine de la lycanthropie. Comme le lycanthrope (loup-garou), l’Homme-Léopard n’agit qu’aux jours de pleine lune et, comme lui, il est, pendant quelques heures, dominé par les instincts bestiaux qui sommeillent dans l’homme ; comme lui également il a besoin de revêtir la peau de la bête pour s’identifier avec elle. Si les sorciers-lycanthropes de la légende avaient des raisons de choisir la dépouille du loup, bête carnassière et terrifiante par excellence, les Aniotos ont également des raisons de choisir la dépouille du léopard pour perpétrer leurs forfaits.

Le léopard peut en effet être considéré comme un animal démoniaque. Il est le seul fauve qui ose attaquer l’homme sans provocation. C’est lui qui met les basses-cours à sac et saigne le bétail pour le seul plaisir de tuer. De là à en faire le dieu du meurtre, il n’y a qu’un pas. En son honneur, les Aniotos égorgent leurs victimes. Pour cela, vêtus de sa peau, les mains garnies de gantelets à griffes d’acier, ils s’identifient à lui par une sorte d’autosuggestion qui les transforme en brutes sanguinaires, mi-hommes, mi-bêtes.

On s’accorde mal sur l’origine de la secte des Hommes-Léopards. Certains auteurs tentent de prouver que, dans l’Ituri, au Congo belge, elle n’existait pas avant la venue des Blancs et qu’elle y aurait été introduite par des soldats indigènes venus de Nigérie. La tradition semble cependant démontrer que l’Anioto existait déjà en Ituri avant l’arrivée des Arabes esclavagistes.

Les ethnographes pensent qu’aujourd’hui l’Anioto serait un corollaire du mambella, ou cérémonie d’initiation. Au cours de cette

cérémonie, secrète parce qu’interdite par les lois coloniales, les jeunes gens en âge de devenir guerriers subissent une série d’épreuves plus cruelles les unes que les autres. Les chefs de tribus, qui se servent des Hommes-Léopards pour fortifier leur propre influence, recrutent les tueurs parmi les plus braves de ces jeunes gens.

COMMENT L'HOMME-LÉOPARD SE DONNE DU CŒUR AU VENTRE

Contrairement aux légendaires loups-garous retournant à la Bête spontanément à certaines époques, et surtout à celle de la pleine lune, les Hommes-Léopards ont besoin de toute une préparation psychique pour y parvenir.

Neuf jours avant la nuit fatidique, les membres de l'Anioto déterrent leur déguisement enfoui dans un coin de leur case. Ce déguisement se compose d'une vraie peau de léopard afin que la transmutation psychologique soit plus aisée, et de gantelets garnis d'épaisses griffes de fer soigneusement aiguisées et que des lacets permettent de fixer aux poignets. Ces griffes sont dissimulées dans un pot de terre rempli d'huile et que, seul, un homme peut toucher. Emportant le tout, les initiés se réunissent dans un refuge secret de la forêt, où commencera une cérémonie d'ordre hypnotique grâce à laquelle ils atteindront l'état de transe nécessaire à l'accomplissement du meurtre rituel.

Pendant neuf jours et neuf nuits, ce sera une sorte de retraite frénétique. Fumée des pipes, palabres animées et hostiles, roulements assourdis et monotones d'un tam-tam. Le tout, soigneusement orchestré, allant crescendo et clôturé par l'action d'une drogue secrète nommée borfima, amène l'hypnose désirée. Pendant tout ce temps, on fait bouillir dans une marmite les yeux, le cœur et les poumons d'une récente victime humaine. À l'issue du neuvième jour, après y avoir trempé leurs griffes de fer, les Aniotos boivent ce bouillon anthropophagique. L'œil leur donnera une vue aiguë, le cœur de la volonté et les poumons le souffle nécessaire à l'accomplissement de leurs exploits. Alors seulement, ils endossent leur dépouille de léopard. La tête, retombant très bas sur le front, leur fait un masque effrayant mi-humain, mi-bestial. Aussitôt, le dédoublement de la personnalité a lieu. Au contact de cette dépouille ayant appartenu à la Bête, l'homme s'identifie à elle et devient la proie de ses instincts destructeurs…

Souvent au cours de ces cérémonies, on procède à l’initiation d’un néophyte. Celui-ci, ligoté sur un brancard, est transporté par les Aniotos jusqu’au lieu secret de la réunion. Là, à la lumière des feux et aux battements assourdis des tam-tams, commencera sa douloureuse initiation. Malgré les supplices qu’on lui inflige, il ne peut laisser échapper aucun cri, aucune plainte. Au moindre gémissement, il sera impitoyablement massacré. Au contraire, s’il sort victorieux de toutes les épreuves, il sera sacré Anioto et, la nuit même, guettera sa première victime.

UN CRI DANS LA NUIT : L'HOMME-LÉOPARD ASSOUVIT SA SOIF DE SANG

Voilà les Hommes-Léopards lancés dans la jungle, en direction du village où ils choisiront leurs proies. Pendant des heures, ils errent, à l'affût de toute présence humaine. Comme le léopard, ils savent marcher sans bruit et se tapir.

Dès qu'un Anioto a repéré une victime, il grimpe sur un arbre et là, embusqué sur une basse branche, attend pour plonger que l'homme ou la femme passe sous lui. Rarement, il manque son coup. Les vertèbres cervicales brisées par les terribles griffes d'acier, la victime s'écroule et l'Homme-Léopard, pendant un moment, s'acharne sur elle des griffes et des dents. Quand il a calmé sa fureur bestiale et sa soif de sang, il arrache et emporte les yeux, le cœur et les poumons du cadavre. Quelquefois, la tête tout entière manque. Souvent, les hommes sont amputés du bras droit, tandis que les femmes le sont du bras gauche. Macabre distinction dont on se demande encore la raison. On sait seulement que ces membres arrachés seront dévorés au cours d'un repas anthropophagique.

Depuis longtemps, les savants se sont penchés sur cette barbare coutume de l'Anioto. On a tenté et réussi à surprendre certains de ses secrets. Malgré cela, les pratiques des adeptes de Juju, le totem léopard, demeurent parmi les plus secrètes et les plus controversées de l'Afrique Noire. Ce qu'on en sait vient de rapports officiels, de légendes populaires ou de récits d'aventures plus ou moins véridiques. Avant la guerre 1939-1945, des Aniotos, convaincus de crimes rituels, ont été arrêtés sur l'ordre du Colonial Office du Nigéria et pendus. Avant le châtiment, aucun d'eux n'a parlé.

Pendant une dizaine d'années, les Hommes-Léopards avaient cessé de faire parler d'eux. De temps en temps, un meurtre isolé les rappelait bien à la mémoire des autorités, mais jamais cela ne prenait la tournure des hécatombes de jadis. Pourtant, avec la guerre et le relâchement des polices coloniales, de nouvelles vagues de crimes rituels sont venues jeter à nouveau la terreur en Nigérie.

L'HOMME-LÉOPARD ADOPTE AUJOURD'HUI LES BUTS DU MAU-MAU

Aujourd'hui cependant, les Hommes-Léopards ne semblent plus tuer et mutiler par simple goût du sang et par fanatisme envers Juju, mais aussi pour punir leurs frères de couleur qui pactisent avec l'homme blanc. Un Noir fait-il montre d'un goût trop marqué pour la culture européenne ? Il est massacré. Un enfant fréquente-t-il l'école et y apprend-il bien ? Un soir, il ne rentrera pas au village et l'on retrouvera son petit cadavre mutilé dans un fourré. Vu sous cet angle, l'Anioto perd son caractère occulte pour devenir un meurtre politique. Parfois, les Hommes-Léopards se transforment en vulgaires tueurs à gage. Dans ce cas, l'homme qui a sollicité leur collaboration devra les payer. L'Anioto sert aussi à assouvir une vengeance personnelle. Le tueur portera alors le signe V peint en blanc sur le front.

En 1947, le Colonial Office s'émut d'une nouvelle vague de crimes rituels qui submergea la Nigérie, les Hommes-Léopards n'y ayant pas fait moins de 156 victimes en un temps relativement court. Des experts furent mis à la tâche dans les districts en cause. Des suspects furent arrêtés, mais relâchés aussitôt faute de preuves. Les forces policières demeurèrent impuissantes, et les fanatiques Aniotos continuent encore à l'heure actuelle, à se moquer des mesures prises contre eux et à se ruer au carnage. Leurs crimes demeurent impunis. Ceux qui connaissent quelque chose de leurs secrets se taisent par crainte des représailles.

À l'heure actuelle, des villages entiers et même des régions entières de Nigérie tremblent encore sous la menace latente des meurtres rituels. Les mesures policières ne parviennent pas à ramener la paix dans les esprits épouvantés et le problème s'avère de plus en plus difficile à résoudre. Il est fort probable que, pendant de longues années encore, les Hommes-Léopards laisseront leurs traces sanglantes sur le sol de cette Afrique marquée, depuis toujours, du Signe de la Bête.

II

LE SECRET DU TAM-TAM

SILENCE ! SILENCE !

Une épidémie de variole venait de se déclarer le long du fleuve Congo et menaçait de décimer les travailleurs indigènes dispersés dans la forêt. Déjà un enfant et deux hommes étaient morts. D'autres décès allaient suivre si l'on ne faisait pas immédiatement le nécessaire pour enrayer le fléau. Un inspecteur du Service d'Hygiène fut donc envoyé sur place avec mission de vacciner hommes, femmes et enfants.

Ce fut à la tombée de la nuit, après une marche harassante à travers la jungle marécageuse, qu'il arriva au village touché par la maladie. Là, une déception l'attendait. Le village était presque désert, car les hommes campaient dans des coins lointains de la forêt, là où leur travail les retenait. Aller vers eux ? Il n'y fallait pas songer. Il aurait fallu des jours et des jours pour contacter tous les petits groupes épars et, pendant ce temps, la variole aurait pu faire de nouveaux ravages. Sous les tropiques, la maladie marche plus vite que les hommes.

Une sorte de gardien sacré, vêtu d'une longue robe blanche, était demeuré dans le village. Lui seul pouvait aider l'inspecteur du Service d'Hygiène. Il s'installa derrière le grand tam-tam de la tribu, fait d'un tronc d'arbre évidé, saisit deux nervures de palmier et commença à frapper le gigantesque instrument. Il demanda que, dans les campements de travailleurs, les hommes fassent silence et écoutent le message de l'homme blanc.

« Vous, là-bas, loin dans la forêt, disait le tam-tam, arrêtez vos chansons et vos bavardages. Silence ! Silence ! »

Dans les campements, tous les travailleurs obéirent à la grande voix du tambour, qui continuait :

« Vous devez tous vous mettre en route immédiatement pour le village, afin d'y recevoir la médecine de l'homme blanc. Si vous désobéir, vous tous mourir… »

Longtemps, la phrase se répercute à travers la forêt silencieuse. Pour l'inspecteur, ce n'était qu'une série de sons à peine différents

les uns des autres. Pourtant, dès le lendemain à l'aube, les travailleurs affluèrent au village. Tous purent être vaccinés, et l'épidémie fut maîtrisée dans l'œuf. Une fois de plus, le tam-tam avait montré sa toute puissance. Parfois, il peut déchaîner le meurtre et la haine. Cette fois, il avait servi à guérir.

LA VOIX D'UNE RACE

Plus que sous sa jungle envahissante, c'est derrière le bruit de ses tambours que l'Afrique Noire camoufle ses mystères et ses légendes. La civilisation a beau avancer à grands pas, tracer des routes, installer des voies ferrées, bâtir des ponts, le continent monstrueux se replie sur lui-même. Pendant des années, tout est calme, et les tribus ne semblent penser qu'à cultiver leurs champs ou à mener paître leurs troupeaux. Puis, un beau jour, dans les roulements des tam-tams, les instincts millénaires se réveillent, et l'on apprend qu'un village tout entier vient de se livrer à un festin anthropophagique. C'est que l'âme noire, toute marquée par des siècles de lutte contre la nature féroce, de famines, d'épidémies et d'esclavage, n'a pas encore livré son secret.

C'est toujours sous l'influence du tam-tam que les Hommes-Léopards, cette secte de tueurs sanguinaires, commettent leurs crimes rituels car, à travers tout l'Afrique, le tam-tam régit la vie et la mort. C'est lui qui commande à la danse, qui transporte les messages à travers la forêt, la savane et les montagnes, qui pousse à la révolte et au meurtre. Jamais, il ne pourra être séparé du Noir. Aux Antilles, les esclaves l'apportèrent avec eux dans le ventre des navires esclavagistes, et il hante les nuits de Haïti où vainement, on a tenté d'interdire la religion à laquelle il préside, le Vaudou, culte des anciens dieux de Guinée.

Même aux États-Unis, la civilisation n'a pu atténuer l'emprise du tam-tam. Des bayous de la Louisiane et des bars de Basin-Street, il s'élança avec une vigueur accrue et, grâce au jazz, son enfant, conquit tout le monde civilisé.

UN JOURNAL PARLÉ DE LA BROUSSE

Depuis longtemps, on sait que la voix du tam-tam cache un secret. Ses battements sont en réalité un langage que toute la jungle écoute et comprend, mais qui demeure lettre morte pour l'Européen. Celui-ci se met-il en route à travers la savane ou la forêt, aussitôt le bruit des tambours signale sa présence à tous les villages. L'envoyé du gouvernement ou le policier ne pourront jamais bénéficier de l'élément de surprise. Leurs faits et gestes seront épiés, commentés par la voix mystérieuse et, quand ils arriveront au village où ils ont à mener une enquête, ils ne trouveront que des visages fermés, tandis que les coupables auront depuis longtemps pris le large.

Le tam-tam est à la fois le télégraphe et le journal parlé du continent noir. Il colporte les nouvelles de tribu en tribu. Il dit que la fille d'un chef babali doit se marier et qu'un prétendant offre trois mille francs belges, tandis qu'un autre en propose quatre mille. Les enchères restent ouvertes.

En moyenne, la voix des gros tam-tams taillés dans un tronc d'arbre porte à trente-cinq kilomètres, point où un autre tam-tam le relaiera. Bien avant nos techniciens en radio, les Noirs connaissaient la vertu des relais radiophoniques. Vous n'ignorez pas la formule : « Ici Paris, la Voix de l'Amérique. À vous New York ! » Depuis des millénaires, le grand tambour africain dit : « Ici le village des Tourumbous. Cette nouvelle nous vient de Lokele ».

Et pour comprendre la voix de ce télégraphe, il n'est pas besoin d'appareillages compliqués, de postes émetteurs et récepteurs, de pylônes. Un tronc d'arbre évidé, deux nervures de feuilles de palmier, les bras d'un batteur expert, et la T.S.F. de la jungle fonctionnera et pourra être comprise par tous les initiés.

« Un chasseur est perdu dans la jungle », dira le tam-tam des Balali. Toutes les tribus Massaï sauront que, dans un de leurs villages de boue séchée, un lion a tué deux vaches cette nuit-là. Chez les Gombé, le tambour de guerre clame : « Nos guerriers se

sont peints pour le combat. Nous vous tuerons, nous vous tuerons… »

LE CLAIRON DE L'AFRIQUE

Généralement, les Africains se montrent jaloux du secret de leur tam-tam, dont la pratique se transmet souvent de père en fils. Des musicologues et des ethnographes se sont penchés sur le mystère de ces rythmes étranges.

On peut apparenter la voix du tam-tam à la sonnerie du clairon. N'oublions pas que, jadis, on battait le tambour dans nos casernes.

Aujourd'hui, une certaine phrase musicale sonnée au clairon annonce le passage du facteur, tandis qu'une autre appelle les soldats au rassemblement. En se référant à cela, le tambour transmettrait donc une série de clichés musicaux semblables à notre : « Les patates sont cuites, les patates sont cuites… » En langage tam-tam, cela donne : « Ekoko Kolembela, kolembela, kolembela ; ekoko Kolembela ».

Pour désigner l'Européen, le même rythme revient toujours : « Homme blanc, esprit de la forêt », et, pour annoncer l'émission d'une nouvelle : « Voici l'œil, voici l'œil. » (To echi liso ; to echi liso). Lorsqu'on veut transmettre un message plus long, différents rythmes sont assemblés, un rythme pouvant donner une nouvelle signification au précédent. Si l'on veut dire que l'homme blanc est arrivé au village, qu'il se repose dans une case et qu'il demande de la nourriture, le tambour battra :

« L'homme blanc, esprit de la forêt, se repose aux murs de chaume. Apportez tout ce qui bourre l'intérieur, jusqu'au gosier. »

Comme on le sait, le batteur de tam-tam s'initie à son art dès la plus tendre enfance. Lentement, il apprend la série des clichés qui, lorsqu'il les possédera bien, ainsi que leurs nombreuses variantes, feront de lui un batteur accompli.

Les tambours employés pour la transmission des nouvelles sont des troncs d'arbre évidés et fendus sur toute leur longueur. Les lèvres de la fente, d'inégale épaisseur, rendent sous les coups des sons différents qui permettent la composition de phrases stéréotypées en langage musical. Les autres tam-tams, faits souvent

d’un récipient sur lequel une peau est tendue, peuvent aussi servir à la transmission des messages, mais ils ne sont employés que pour de courtes distances. Le plus souvent, ils président à la danse et forment la base d’un orchestre composé de grelots, de xylophones, de cymbales de bois et de guitares primitives.

LA MESSE EN LANGAGE TAM-TAM

Grâce au jazz, avons-nous dit, le tam-tam a conquis le monde civilisé. Avec la « Messe des Piroguiers », composée par Mme Pepper, il vient d'accéder à de nouvelles destinées. Jadis, il présidait à des cérémonies fétichistes. Aujourd'hui, il chante les louanges du Christ. Cette « Messe des Piroguiers », destinée à être jouée lors de l'inauguration de la Cathédrale Sainte-Anne du Congo, à Brazzaville, et qui a déjà été exécutée dans diverses églises parisiennes, a ceci de particulier qu'elle laisse une part totale à la musique africaine et surtout au tam-tam. Les chœurs empruntent le dialecte des piroguiers Banda de l'Ubangui et la tessiture des voix indigènes y est respectée, tandis que le tambour scande les différentes phases de la cérémonie. Au « Kyrie », il dit dans son langage stéréotypé : « Ayez pitié de nous ! » Au « Gloria », sa voix s'amplifie pour clamer : « Dieu est tout-puissant. Dieu est fort ». Au « Sanctus », il se tait, et à l'« Agnus Dei », il se fait humble pour demander : « Donnez-nous la paix ».

Ainsi, à travers le monde, le grand tam-tam africain étend son pouvoir mystérieux. Il martèle les nuits haïtiennes, accompagné par les glapissements des poulets égorgés en l'honneur de Damballa Ouedo, le dieu-serpent. Il fait danser dans les bouges de la Nouvelle-Orléans et dans les palaces de New York. Bientôt dans les églises africaines, il entonnera les louanges du Créateur. Venu de la vie primitive, il accède à la civilisation par les chemins tortueux de l'Histoire.

---

[1] En Afrique Centrale, le nom de « Chipekwe », tout comme celui du « M'ngwa » d'ailleurs, revient souvent dans les récits des Noirs. La description que ceux-ci font du « Chipekwe » fait songer, à quelques détails près, à celle d'un dinosaure ou tout au moins, à celle d'un grand saurien d'une espèce encore inconnue. (H. V.)

Table des Matières

LE CLAIRON DE L'AFRIQUE
LA MESSE EN LANGAGE TAM-TAM